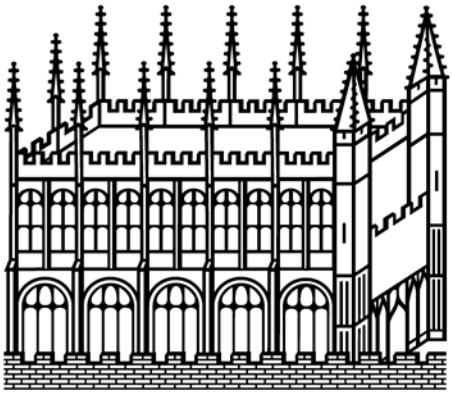


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Vet. Fr. II B. 507

trad. par Dumouriez
pere du général

RICHARDET,

POËME

DANS LE GENRE BERNESQUE,

IMITÉ DE L'ITALIEN.

A LA HAYE;

Chez JEAN NÉAULME & Compagnie.

M. DCC. LXIV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
21 JUL 1969
OF OXFORD
LIBRARY

TOUT le monde ſçait que la Poëſie Berneſque eſt un mélange d'Héroïſme & de Comique. Ce genre eſt très-ancien en Italie. Un des premiers Auteurs qui en ait fait uſage a été le Pulci. On dit que le Bernia le prit pour ſon modele, & il refit entierement dans ce ſtyle le Poëme de ROLAND AMOUREUX, du Boiardo. Cet Ouvrage mit cette Poëſie en grande vogue, & la fit nommer *Berneſque.*

On ne peut pas dire que le Poëme de l'Arioſte, qui écrivoit dans le même temps, ſoit du même genre. Il s'eſt permis, à la vérité, des écarts ſinguliers, & la folie de Roland qui veut troquer un excellent cheval, à qui il ne connoît point d'autre défaut que celui d'être mort ; le guerrier qui eſt ſi ſubtilement tué par ſon adverſaire, & ſi animé, qu'il ne s'apperçoit pas qu'il eſt mort, & qu'il

continue de combattre ; le voyage d'Aſtolphe dans la Lune ; l'Epiſode de Richardet ; celle de Joconde, & pluſieurs autres diſparates de la même force, ne peuvent éviter le reproche de *Burleſque*, dans un Poëme Epique. Mais cet Ouvrage eſt ſi immenſe, ſi varié, rempli de tant de beautés, d'un ſi grand nombre de caracteres admirables, d'une foule d'avantures ſi bien imaginées, ſi bien décrites ; le ſtyle en eſt ſi facile, ſi fier, ſi tendre, ſi pathétique, ſuivant les ſujets que traite l'Auteur, que ce Poëme a paſſé en Italie, avec raiſon, pour le chef-d'œuvre de la Poëſie Epique.

Le Taſſe vint enfin, & compoſa un Poëme ſage, dont on n'avoit pas encore d'exemple dans ſa langue. On y remarque un plan noble, bien conçu, bien conduit à ſa fin, enrichi de toutes les graces de la Poëſie, rempli de belles & fréquentes images, des caracteres fortement ou agréablement deſſinés & bien ſoutenus,

des morceaux pathétiques & touchans, des ſituations, des incidens qui étonnent, plaiſent & attachent, & une diction pure, ſonore & majeſtueuſe, qui répond à la dignité du ſujet.

Chacun de ces deux Poëtes eut ſes Partiſans ; & il s'éleva alors une guerre littéraire à ce ſujet, qui dure encore, & diviſe les Sçavans d'Italie.

M. F. G. étoit un Prélat plein d'eſprit & de feu, que ſa naiſſance, ſa ſcience, & pluſieurs autres avantages, appelloient aux premieres dignités. Il s'étoit déclaré défenſeur du Taſſe. Il raſſembloit chaque ſemaine tout ce que Rome comptoit alors de génies illuſtres. Dans ces Séances Académiques, la diſpute ſur la préférence dûe à l'un de ces deux Ouvrages, étoit pouſſée fort loin.

On dit qu'un jour M. F. G. pour rabaiſſer le mérite du Poëme auquel il étoit oppoſé, avança que rien n'eſt plus facile que de réuſſir dans un genre où

on permet tout à ſon imagination ; & qu'il parla même de compoſer un Ouvrage, à l'imitation de celui de l'Arioſte, avec une rapidité qui prouveroit ſa propoſition. On ajoute que la ſemaine ſuivante, il lût dans la même Aſſemblée dix Chants du Poëme de Richardet, & qu'il l'acheva avec la même vîteſſe.

Il en réſulta pour l'Auteur une célébrité qui ne fut pas avantageuſe à ſa fortune, ſi elle le fut à ſa réputation poëtique. Quelques morceaux trop licencieux, & des Satyres du même caractere, lui fermerent, à ce qu'on aſſure, l'accès aux places éminentes dont il étoit ſuſceptible.

Il fait une peinture odieuſe des débauches exercées par des Reclus, dans un Monaſtere conſacré à Iſis, & de peur qu'on ne ſe trompe, ſur les véritables objets qu'il avoit en vue ; il ajoute :

E di coſtoro abbonda il ſecol noſtro ;
E Italia noſtra piú, che Egitto aſſai.

Des traits pareils dûrent lui ſuſciter, avec juſtice, de puiſſans adverſaires. Cependant cet Ouvrage fut accueilli avec les plus grands éloges. On y trouve du feu, du génie, de l'invention & du goût, & ſouvent tout cela y manque ; ce qui provient, ſans doute, de la rapidité avec laquelle il a écrit, & du peu d'attention qu'il a crû, ſuivant ſon ſyſtême, que méritoit ce genre de travail.

On ſera peut-être bien aiſe d'avoir en France une imitation de ſon Ouvrage, la plus reſſemblante qu'il a été poſſible à l'Imitateur de la faire. Le plus ſouvent, il n'a pû ſe ſervir que du deſſein de ſon modele, dont il a retranché ou changé un nombre infini de détails dont pluſieurs n'auroient pû être ſupportés en paſſant d'une langue à l'autre.

Il s'eſt arrêté au milieu de l'Ouvrage. Le Lecteur ne peut que lui ſavoir gré de lui épargner la moitié d'une lecture qui n'auroit pas droit de lui plaire : ſi

cependant la ſuite paroît déſirée, elle ne ſera pas long-temps attendue.

Pour donner une idée plus complette de la Poëſie Italienne, on s'eſt aſſujetti à la même meſure de vers, & à la même forme de compoſition. Tous les grands Poëmes de cette langue, ſont diviſés en octaves, & malgré cette uniformité, & celle des rimes redoublées, dont les terminaiſons n'ont preſque point de variété, on peut aſſurer que cette meſure produit une harmonie ſonore & agréable, également propre au ſtyle ſérieux, & même ſublime, & au badinage.

CHANT

ERRATA.

PAGE 55 ligne 19, pilé, *liſez* pillé.
Page 61 ligne 20, mot pour mot, *liſez* mots pour mots.
Page 63, ligne 7, & me fais, *liſez* & me fait.
Page 81, ligne 16, l'un par l'autre, *liſez* un par l'autre.
Page 84, ligne 6, arbalêtre, *liſez* arbalête.
Page 112, ligne 9, au dernier, *liſez* au-devant.
Page 113, ligne 15, il ſe défend, *liſez* il ſe détend.
Page 117, ligne 4, à prendre vin, *liſez* à prendre lits.
Page 121, ligne 24, le moine, *liſez* le morne.
Page 131, ligne 9, voulant, *liſez* voulut.
Page 132, ligne 18, arbalêtte, *liſez* arbalête.
Page 133, ligne 13, fait, *liſez* fais.
Page 172, ligne 9, bleue, *liſez* bleu.
Page 198, ligne 16, ou l'a, *liſez* ou la.
Page 200. ligne 17, différente, *liſez* différemment.
Page 219, ligne 5, nonnins, *liſez* nonnains.
Page 220, ligne 13, d'ennuis, *liſez* d'ennui.
Page 236, ligne 22, nous portent, *liſez* nous porte.
Page 249, ligne premiere, ces deux, *liſez* ces doux.
Ibidem, ligne 17, Monſieur, *liſez* ma ſœur.
Page 278, ligne premiere, un de ſes, *liſez* un de ces.
Page 281, ligne 7, la défenſe, *liſez* ta défenſe.
Page 290, ligne 19, les flammes, *liſez* leurs flammes.
Page 294, ligne 21, qu'atteins, *liſez* qu'atteint.

CHANT PREMIER.

JE ne ſais d'où me peut être venue
Certaine humeur logée en mon cerveau,
D'écrire en vers un Ouvrage nouveau
Dont la matière eſt aſſez inconnue.
Ma Muſe auſſi l'eſt même d'Apollon.
Fort peu lui chaut de lyre, & d'harmonie.
A travers champ, loin du ſacré Vallon,
Son chant s'égare ainſi que ſon génie.

Quoiqu'elle vive en un chetif hameau,
Mangeant du gland, buvant dans un ruiſſeau,
Elle oſera chanter Héros & Diables,
Et les Amours, & les faits mémorables.
Et quand parfois on ſe ſera mépris;
Très-grande erreur pour elle eſt très-légère,
Puiſque jamais elle n'a rien appris
Hors les leçons qu'on prend ſur la fougère.

Du chant jamais elle n'eut les talens.
C'eſt depuis peu que dans notre Arcadie,
Nombre d'Auteurs, en tout genre excellens,
Ont apporté le goût de l'harmonie.
Les doux accens de ces divers eſprits
Ont échauffé ſon cerveau trop débile.
D'en faire autant elle a crû très-facile;
Et de chanter le vertigo l'a pris.

Nous la verrons bien ſouvent perdre terre
Et s'embrouiller en différens pays,
Comme l'on voit dans un tas de pouſſière
Se débatant une foible fourmis,
Ou comme on vit jadis ce Peintre ignare,
Qui dans la mer avoit peint des Ciprès,
Et des Dauphins au milieu des forêts;
Nous en verrons quelque trait auſſi rare.

Et l'on ne doit de cela la blâmer.
Ce feu divin dont la lumiere vive
Nous fait créer, embellir, animer,
N'a jamais lui dans ſon ame naïve.
Laiſſant guider ſes ſons au pur hazard,
Ces tours heureux, ces charmes du langage
Qu'ont inventés les grands maîtres de l'art,
Sont inconnus à ſon eſprit ſauvage.

Elle ne ſonge enfin qu'à s'amuſer,
A divertir auſſi qui veut l'entendre.
Et pour ſe voir ou loüer ou reprendre,
Point ne conſent à ſe tiranniſer
Sous régle aucune ; & lui ſemble manie,
Quand un Auteur tourmente ſon génie,
Ronge ſes doigts & creuſe ſon cerveau,
Pour rencontrer un trait un peu nouveau.

Vous la verrez auſſi, tant elle eſt folle,
Deçà, delà, ſautiller ſans raiſon.
Mais ſur ce point a-t-elle grand tort ? Non.
La Poëſie a des ailes, & vole ;
En un clin d'œil elle paſſe les *mers*,
Franchit les monts, parcourt tout l'univers,
Et du Lecteur témoin de ces merveilles,
Fixe les yeux & charme les oreilles.

Auſſi voit-on, au récit des combats,
Des morts, des feux, des carnages horribles,
Du tendre amour ſucceder les ébats.
De-là, paſſant à des objets paiſibles,
On trace un Temple & des ſacrés Tombeaux :
Puis ſur la mer voguant au gré des eaux,
D'un trait rapide on peint à votre vûe,
Sur un rocher Ariane éperdue.

Mais notre Muſe entonne à demi-voix.
Apparemment ſa verve la ſurmonte.
Fuyez ſes yeux ; n'augmentez point ſa honte.
Dès qu'elle peut être en train une fois,
L'épouvanter n'eſt pas choſe facile ;
Mais je l'entends : de ce petit réduit
Qu'elle a choiſi pour lui ſervir d'aſyle,
Pour l'écouter approchons-nous ſans bruit.

Je veux chanter une guerre cruelle
Qu'un jour j'ai lue en certain manuſcrit.
Si l'Auteur fut ou menteur, ou fidèle,
Je n'en ſais rien ; je ſais qu'en mon eſprit
Il excita des peurs abominables
Au ſeul récit des aſſauts effroyables
Que gens d'Afrique & d'Orient partis,
Vinrent donner aux peuples de Paris.

Premièrement, l'Auteur de cette hiſtoire
Eſt appellé meſſire Garbolin,
Lequel vit tout, de tout tint bon mémoire,
Et l'écrivit en Vulgaire, & Latin.
J'avois un pere un peu bibliomane,
Qui, pour l'avoir d'un gardeur de troupeaux,
Au riche don d'une noire ſoutane,
Joignit encor deux ſouliers preſque égaux.

L'Auteur dit donc, que contre Charlemagne, Guerre de Paris.
La gent d'Afrique & d'Aſie & d'Eſpagne,
Le Roi de Caffre, & l'horrible Lapon,
D'autres encor, dont vous ſaurez le nom,
S'étoient unis, dans le deſſein coupable
D'exterminer juſqu'aux derniers Chrétiens,
De conſacrer leurs Egliſes au diable,
Et de meubler la France de payens.

Je veux vous dire, avant que je l'oublie,
Que ſi d'amour je lâche quelques mots,
Il ne faut pas croire comme des ſots
Que pour cela j'en aye fait folie.
S'il fait ou bien ou mal, je n'en ſais rien.
Quoi qu'il en ſoit, ſi j'en dis mal ou bien,
Je n'entens point dire les *péchés nôtres*;
Mais ceux d'autrui; mais peut-être les vôtres.

Le bon Roi Charle à peine terminoit
L'horrible guerre à tous ſi mémorable,
Que de nouveau l'Enfer ſe déchaînoit.
De proche en proche, un envoyé du diable
Aiguillonnoit les Sarazins maudits
A couler bas & la France & Paris.
Or écoutez quelle raiſon nouvelle
Vient tout à coup rallumer la querelle.

Scric, Roi de Caffre, avoit un certain fils,
Taille d'Hercule, air brun, mâle encolure,
Et tel enfin qu'il eût par ſa figure
Tourné la tête à la belle Cypris :
Mais, reſpirant le ſang & le carnage,
En France il vint pour ſignaler ſa rage.
Par Richardet combattant corps à corps,
Le garnement fut mis au rang des morts.

Il eut pour ſœur la charmante Deſpine.
Les médiſans diſoient qu'ils s'aimoient bien ;
Qu'il ne falloit jamais jurer de rien ;
Mais qu'elle étoit un peu ſa concubine.
Bref, apprenant ſon ſort malencontreux,
Elle éprouva des ſimptômes de rage,
Tordit ſes mains, arracha ſes cheveux,
Pocha ſes yeux & meurtrit ſon viſage.

Le Scric enfin, excité par ſes cris,
De ſon fils mort réſolut la vengeance.
Or dans leur Cour ſignaloient leur vaillance,
De ſes beaux yeux cent Chevaliers épris.
Elle promit de ſon cœur la conquête
Au glorieux & fortuné vainqueur,
Qui, teint du ſang qu'exigeoit ſa fureur,
De Richardet lui porteroit la tête.

Les Rois de Thrace & des Negritiens,
Le grand Soudan d'Egypte & de Syrie,
Les Souverains de Perſe & de Nubie,
Et le Graffin, Roi des Laponiens,
Nains & Geants, pour Deſpine la belle,
A la gent Caffre uniſſent leurs ſujets;
Et ſur ſon cœur formant mêmes projets,
Tous à l'envi s'arment pour ſa querelle.

Comme l'on voit, après un rude hiver,
Les Villageois parés de violettes,
Au ſon joyeux de leurs douces muſettes,
Sur les gazons danſer d'un pied leger;
De même, après une guerre inhumaine,
Pendant au croc leur homicide acier,
Les Paladins, qu'un doux loiſir enchaîne,
Dans les plaiſirs paſſent le jour entier.

Les uns chantoient ſur les bords de la Seine;
De divers jeux d'autres gagnoient le prix;
D'autres enfin verſoient à taſſe pleine,
Le diamant & l'ambre & le rubis.
Chaque Guerrier auprès de ſa Maîtreſſe,
Dans les tranſports d'une vive allegreſſe,
Pouſſoit ſa pointe & beniſſoit le jour
Qui de la paix éclairoit le retour.

Charle étoit, ſeul, plein de mélancolie.
Du bon Roland la ſoudaine folie
Dont il venoit de recevoir l'avis,
Et ſon abſence, affligeoient ſes eſprits.
Chaque Baron touché de ſes diſgraces,
De ſon chagrin cherche à le détourner;
De ſon neveu s'offre à ſuivre les traces,
Et lui promet qu'il va le ramener.

Trente guerriers étoient reſtés à peine
Au bon vieux Roi dans ſes larmes noyé,
Quand d'un héraut, par le Scric envoyé,
Il eut un jour la viſion ſoudaine.
Celui-ci donc venoit lui déclarer
Que Richardet il eût à lui livrer,
Si mieux n'aimoit la guerre à toute outrance,
Et voir périr les chrétiens & la France.

Lequel Richard, du Scric, en trahiſon
Occît le fils. Retourne vers ton maître,
Lui répond Charle; & fais lui bien connoître
Qu'il eſt privé de ſens & de raiſon.
Si du trépas qui tourne ſa cervelle,
A Richardet il impute le tort,
Il extravague. Il peut s'en prendre au ſort,
Et ſe paſſer de nous faire querelle.

C'eſt de bon jeu qu'on a tué ſon fils.
Il chercha noiſe, & rencontra ſon maître :
Nous l'avons vu. Richardet n'eſt point traitre.
Et ne crois pas que ce que je t'en dis
Soit par frayeur de la maudite race
qui t'a mandé. Car mes ſujets vaillans
Font peu de cas de la laide grimace
De ton Monarque, & de ſes fiers géans.

Le Héraut part. Charle, ſans prendre haleine,
A ſes Barons partage le travail ;
Nul n'eſt oiſif, tous ont part à la peine.
L'un fait amas de grains & de bétail ;
L'autre des murs fait réparer les breches ;
Un autre enfin aux Paladins partis,
Par des couriers fait porter des dépêches,
Pour qu'au plutôt ils regagnent Paris.

Mais laiſſons-les, pour ſuivre un peu la piſte
De Richardet & d'Aſtolphe & d'Alard,
Qui tous les trois vont cherchant d'un air triſte
Le bon Roland, fou, diſpos, & gaillard.
Certain quidam, de leur peine profonde,
Les ſçut tirer. Dans un bourbier immonde,
Par lui Roland avoit été trouvé
Dans l'Arragon, jurant en réprouvé.

OXFORD-TAYLOR INST.

Déjà le jour avoit fait place aux ombres ;
Déjà les Monts ceſſoient d'être éclairés ;
Et les oiſeaux par la crainte attirés,
Cherchoient l'abri des forêts les plus ſombres.
Les Vers luiſans & les Chauveſouris
Quittoient déja leurs demeures ſecretes ;
Les Chats-huants, les ſiniſtres Choüettes
Rempliſſoient l'air de leurs lugubres cris.

Hiſtoire de Richardet, Aſtolphe & Alard.

Nos preux de loin voyent de la lumiére.
Bon, dirent-ils, voici quelque chaumiere.
Ils y piquoient ; ſoudain paroît un nain,
Portant de fleurs trois bouquets dans ſa main.
Il les ſalue avec humble ſoupleſſe ;
Puis, de la part, dit-il, de ma maîtreſſe,
Je viens, guerriers, vous préſenter ces fleurs,
Dont elle-même à mêlé les couleurs.

Oyant ces mots, l'Anglois, de ſa pochette
Au même inſtant tire un peigne poli,
Fait ſon toupet, range ſa cadenette,
Car il étoit dameret, & joli.
Les deux rioient, diſant : Quelle caillette !
Le freluquet ! Le mignon de couchette !
De Cupidon, ce miroir à Catin,
Doit être frere & vrai fils de P...

Ils s'avançoient vers cent torches brillantes,
Dont la clarté vient ramener le jour.
Lors, au milieu de vingt filles charmantes
Dont les beaux yeux ne reſpirent qu'amour,
Stelle paroît plus raviſſante encore.
(C'étoit le nom de la Nymphe du bois,)
Elle chantoit au pied d'un ſycomore.
Rien n'égaloit la douceur de ſa voix.

Rencontre de Stelle, & ſon Hiſtoire.

Mais les Guerriers étant plus proche d'elle,
Elle ſe leve; avec un doux ſouris
Elle s'avance, & ſemble encor plus belle.
Le Duc Aſtolphe en fut ſi fort épris,
Que ſe mordant les lèvres de ſurpriſe,
Il s'écria: Non, Beauté tant exquiſe,
Pour des mortels ne fut point faite. Amis,
N'en doutez point; je ſuis en Paradis.

La Dame alors leur dit de bonne grace:
Apprenez-moi, Seigneurs, par quel hazard
Dans mes forêts vous vous trouvez ſi tard?
Si vous cherchez le plaiſir de la chaſſe,
J'ai des Faucons & des Chiens bien dreſſés;
J'oſe penſer qu'ils vous plairont aſſez.
Cet exercice eſt toute mon étude,
Et m'en ſuis fait une douce habitude.

Aſtolphe alors répond : Ange des Cieux,
Dont le beauté n'eut jamais de ſeconde.
Quand nous ferions cent fois le tour du monde,
Pourrions-nous voir rien d'auſſi précieux ?
Qui, nous, chaſſer ! Non, non, charmante Dame,
Ne nous parlez ni de chiens, ni d'oiſeaux ;
Qui vous voit, ſent autre deſir en l'ame,
Que de tirer ſa poudre à des moineaux.

Dans ſon Palais Stelle leur offre aſyle.
Les Paladins de ſa grace enchantés,
Avec reſpect marchent à ſes côtés.
Aſtolphe ſeul, qu'amour rend imbécile,
Vers ſon oreille, & ſur ſon cou panché,
Je veux, dit-il, Nymphe qui m'a touché,
Toucher auſſi ton cœur, & tout le reſte,
Ou ta beauté me deviendra funeſte.

Sans lui répondre elle avance chemin.
Mais cependant les Pucelles moqueuſes
Rioient ſous cape avec un air malin.
On préparoit des tables ſomptueuſes
Dont le bon goût frapa les deux Français.
Mais notre Amant grillant dans ſon harnais,
L'air fou, l'œil fixe, & la bouche béante,
N'aperçoit rien hors l'objet qui l'enchante.

Richard le pince, il ne ſent rien du tout.
Chacun prend place, il reſte ſeul debout;
Regarde tout ſans rien voir, rit & pleure.
Alard rougit & pâlit à toute heure.
Sur ſon viſage on liſoit ſon dépit.
Stelle le voit. Calmez-vous, lui dit-elle;
De votre ami la bleſſure eſt nouvelle;
Voici de quoi lui remettre l'eſprit.

Dans le Breſil cette noix eſt cueillie.
On prend le ſoin de la pulvériſer,
Puis dans du vin on la met infuſer.
Mon pere avoit une femme accomplie.
Jamais époux ne fut auſſi chéri.
Un coup fatal, une avanture affreuſe
Qui déſola ma mere malheureuſe,
En un inſtant lui ravit ſon mari.

La veuve en pleurs perdit bientôt ſes charmes;
Ses yeux éteints, ſon viſage fané,
Et deux ſillons qu'avoient creuſé ſes larmes,
Ne laiſſoient voir qu'un ſpectre décharné.
Elle touchoit au terme de la vie,
Quand un vieillard, par le plus heureux ſort,
Sembla venir exprès de la Scithie
Pour la ſauver d'une infaillible mort.

Puiſque d'amour, dit-il, ſon mal procéde,
Elle eſt guérie, & j'en tiens le reméde.
Il l'employa comme je vous ai dit.
Jamais effet ne fut auſſi ſubit.
Sa voix revient, & ſes yeux s'éclairciſſent;
Son teint s'anime & ſes larmes tariſſent.
En moins d'un mois, avec plus de beauté,
Elle reprit ſa première ſanté.

L'objet aimé, par la vertu divine
De ce remede, eſt ſoudain oublié,
Dit le Vieillard. Une Nymphe marine
Mouroit d'amour; Protée en eut pitié.
Il inventa cette boiſſon nouvelle;
Elle éprouva ſon ſalutaire effet.
Le Demi-Dieu lui donna le ſecret
De ce breuvage, & je le reçus d'elle.

Je le reçus pleurant ſur un rocher,
Pour les rigueurs d'une beauté ſauvage
Que mon amour ne put jamais toucher;
Mes cris faiſoient retentir le rivage.
La Nymphe un jour en eut compaſſion,
Et me guérit de cette paſſion,
Si que l'objet de ma flamme inſenſée
Onc ne revint depuis à ma penſée.

Juſqu'au deſſert l'hiſtoire les conduit ;
Chacun ſe dit bon ſoir & bonne nuit.
Aſtolphe, alors ; objet de mon martyre,
Je veux, dit-il, vous en dire deux mots ;
Vous emportez ma joye & mon repos.
D'un air diſtrait la belle ſe retire
A ſes propos ſans ſembler prendre part,
Et parle bas à l'oreille d'Alard.

Mais l'amoureux Aſtolphe qui ſoupire,
A belles mains veut s'arracher le cœur.
Les Paladins vous empoignent le ſire ;
Il ſe débat, mord, jure, entre en fureur,
Ménace, prie, eux n'en faiſant que rire,
Par le ſecret qu'à table ils ont appris,
Domptant bientôt ſa fougue & ſon délire,
Rendent enfin le calme à ſes eſprits.

A peine a-t-il eſſayé du remede,
Que de ſa flamme il perd le ſouvenir ;
De ce palais il brûle de ſortir ;
Stelle lui ſemble & vieille & ſotte & laide.
Dans ce tripot perdrons - nous notre tems ?
Mes compagnons, dit-il, ſont ſur leur bouche.
Avant le jour, de ſon cor qu'il embouche,
Il fait un train à rendre ſourds les gens.

Debout, dit-il, ſus, jeuneſſe endormie,
Après un fou, nous avons à courir.
Alard répond : d'auſſi grande folie,
Pauvre inſenſé, nous t'avons ſû guérir,
Grace à la Nymphe auſſi bonne que belle,
De qui les yeux renverſoient ta cervelle.
Mais quittons-les, & ne faiſons qu'un ſaut
Juſqu'au pays où trouverons Renaut.

Hiſtoire de Renaut.

Ayant pris terre au Boſphore de Thrace,
De ſon cheval il pourvut au beſoin ;
Puis en tous lieux il s'informe avec ſoin
Pour découvrir de ſon couſin la trace.
Ayant en vain pouſſé de queſtion
Chaque paſſant dont il laſſe l'oüie,
Il prend enfin la réſolution
De s'avancer plus avant dans l'Aſie.

Le Chevalier à marcher ſe remet.
Le ſoir, auprès d'une maiſon ruſtique,
Il entendit des chants, de la muſique,
Pour une Auberge il la prit ; en effet,
C'en étoit une, & même aſſez mauvaiſe.
Il avoit faim ; l'Hôte étoit un gaillard,
Sa femme belle ; enfin, notre égrillard
Ne douta pas qu'il n'y fût à ſon aiſe.

Il y deſcend, & demande à manger.
Lui-même il prend le rôt dans la cuiſine,
Voulant paſſer pour un vil paſſager.
Lhô'te ruſé voyant ſa peau trop fine,
Et ſon cheval richement harnaché,
Juge qu'il eſt guerrier de haut parage,
Qui peut avoir dans ce réduit ſauvage
Quelque raiſon de ſe tenir caché.

Seigneur, dit-il, ſi dans cette contrée
Votre valeur à votre aſpect répond,
En nous tirant d'un ennui très-profond,
Vous gagneriez & los & renommée :
Et délivrant notre triſte pays
D'un monſtre affreux, cruel & déteſtable,
Vous ſauveriez des tourmens infinis
A deux amans qu'un mauvais ſort accable.

Renaud répond : Je ſuis ſans ſoin ici ;
Oiſiveté ne fut jamais mon vice.
Apprens-moi donc qu'elle eſt cette injuſtice,
Qui ſont les gens dont tu parles ainſi ?
De bout en bout conte-moi cette hiſtoire :
Aſſez me duit d'oüir narration
Pendant le temps de ma refection ;
Cela me fait d'autant manger & boire.

Sachez, Seigneur, que du prochain château,
(Dit l'hôte alors) dont le nom eſt Baſcule,
Fut jadis maître un chevalier très-beau,
De votre taille, & fort comme un Hercule.
Si l'étoit-il, dit-on, en certain cas.
Il fut aimé d'une Fée à grimoire
Qui, bien que rouſſe à faire fuir Judas,
Par vanité, ſe fait nommer la noire.

Mais il avoit déja donné ſon cœur
A Brunetta, dame de noble race.
La Noire en vain, pour troubler leur ardeur,
Sut employer & priere & menace.
De leur hymen elle attendit le jour
Pour leur joüer un ſi perfide tour,
Qu'homme quelconque, eût-il cent ans de vie,
N'oüit jamais pareille félonie.

Lorſqu'à Baſcule, où l'attendoit l'époux,
Brunetta vint bien parée & coiffée.
A ſa rencontre on vit venir la Fée
Voilant ſon noir chagrin ſous un air doux.
Ici, dans peu, votre amant va ſe rendre;
Quelqu'un encor le retient au palais,
Dit-elle: allons ſous ces ombrages frais;
Dans le jardin ſerons mieux pour attendre.

Elle la mene à l'ombre d'un ciprès.
L'Epoux bientôt paroît plein d'allegreſſe.
Quand elle vit qu'il en étoit tout près,
Subtilement la noire enchantereſſe
Jette à tous deux de l'eau du Flegeton
Que lui préſente un page de Pluton;
Et de cette eau l'influence ſecrette
Le change en cerf & la belle en levrette.

Dans l'inſtant même il ſe met à courir;
Elle à le ſuivre; & depuis dix années
Qu'ils ont ſubi ces dures deſtinées,
Aucun mortel n'a pû les ſecourir.
Il faut franchir un mont inacceſſible;
Et, ſans voler, la choſe eſt impoſſible;
Puis au ſommet eſt une groſſe tour
Où la Mégere a fixé ſon ſéjour.

Ce n'eſt pas tout. Sur ce mont effroyable
En ſentinelle elle a mis deux géans
D'une laideur à faire peur au diable,
Couverts de cuir dur comme diamans.
Ils ſont porteurs chacun d'une maſſue
Qui d'un ſeul coup vous renverſe & vous tue;
D'une groſſeur telle, que ſans abus,
Chênes auprès, ne ſont que des fêtus.

Si vous pouvez prendre cette Truande,
Forcer ce roc, tuer ces animaux,
Nous vous aurons obligation grande;
Et des amans vous finirez les maux.
Renaud répond: A votre aiſe, beau ſire:
Continuez de faire le badin.
Tu me crois donc de France un Paladin?
(Et dans ſa barbe il ſe pâmoit de rire).

Oh pour le coup tu t'es bien adreſſé!
Le plus ſouvent mon ombre m'épouvante.
Juge par-là ſi je ſerai preſſé
De m'attirer à dos cette méchante.
A mon avis, la peur eſt de bon ſens.
En me faiſant, mes honnêtes parens,
Ajouta-t-il, en ſe mordant les lèvres,
Aſſurément n'ont mangé que des lièvres.

Mais tes géans vont m'effrayer ce ſoir;
A dire vrai, l'hiſtoire me chifonne.
J'ai des Eſprits autant peur que perſonne,
Et m'imagine à tous momens les voir.
Je ne veux point coucher ſeul, ſur mon ame;
Et je prétends dormir avec ta femme.
Plutôt cent fois (reprit l'hôte en fureur)
Que puiſſes-tu créver de male peur.

Sus, paye-moi ſur l'heure & vas au diable.
Tout en parlant il prend un gros bâton.
Renaud feignant une peur effroyable,
D'un air narquois lui demande pardon.
L'hôte inſolent qui le prend pour un lâche,
D'un horion affuble ſa mouſtache.
Le Paladin qui de rage pâlit.
D'un bras nerveux par un pied le ſaiſit.

Et vous lui fait en l'air faire une ronde,
Comme faiſoit jadis avec ſa fronde,
D'un gros caillou, le ſaint paſteur Hebreu,
Quand un géant il occit à ce jeu.
L'hôteſſe en pleurs crie & demande grace;
Le bon Renaud s'en tient à la menace,
Et devant elle il jette le chetif,
Ne ſachant pas s'il étoit mort ou vif.

Renaud pourtant a la puce à l'oreille
Pour ces amans, & ſaute de ſon lit
Le lendemain dès l'aurore vermeille.
Il lui revient tout d'un coup dans l'eſprit,
Que Dame, un jour, qu'il avoit fort chérie,
Et ſe mêloit un peu de diablerie,
Lui confia certain petit livret
Qui des démons contient tout le ſecret.

Il le conſulte, & trouve l'avanture
Page ſept cent, en gothique écriture.
» Il faut lier la Fée en queſtion,
» La bien griller juſqu'à conſomption,
» Et des amans bien obſerver la trace;
» Prendre ſa cendre, en un ſac l'enfermer,
» Puis ſur leur piſte avec ſoin la ſemer,
» Parce qu'il faut que chacun d'eux y paſſe.

» En y paſſant, le cerf & le toutou
» Retrouveront leur figure première.
» Mais, bride en main. Ne ſoyez pas ſi fou
» Que de laiſſer échapper la ſorcière,
» Frere trés-cher. Le ruſé loup-garou,
» Si vous laiſſez mollir votre courage,
» Vous ſaiſira pour vous tordre le cou;
» Et des amans adieu le mariage.

Tout bien compris, il s'arme & part ſoudain.
Le Paladin, comme l'écrit lui montre,
Gagne le mont. Un géant qu'il rencontre
Leve la maſſe, & dit avec dédain :
Ce mirmidon vient me faire la guerre!
Renaud répond d'un coup de cimeterre;
Et chacun d'eux, en ce péril urgent,
Preſſe, recule, attaque, & ſe défend.

Notre guerrier choiſit ſon temps, s'élance
Sur l'adverſaire, & le prenant ſans vert,
Son fer entier lui plonge dans la panſe,
Malgré le cuir dont il étoit couvert.
Vous euſſiez vû tomber l'horrible bête
Roulant ſes yeux dans ſon énorme tête,
Pouſſant des cris, jurant & blaſphémant.
A ce tapage accourt l'autre géant.

C'eſt à la fois éclair, tonnerre & foudre.
De ſa maſſüe il porte un coup ſi prompt,
Que s'il eût joint le chevalier au front,
Comme il vouloit, il l'eût réduit en poudre.
Mais le guerrier ſe jettant à l'écart,
Rend du payen tout l'effort *inutile*,
Et l'atteignant d'un ſeul revers gaillard,
En un clin d'œil des deux bras le mutile.

De ſes moignons encore il menaçoit;
Mais ce hardi projet n'eut point de ſuite;
En ſe jouant le heros l'agaçoit.
Il lui convint bientôt prendre la fuite,
Tel qu'un larron, qui du prevôt preſſé,
Croit du gibet voir l'appareil dreſſé.
Renaud ſuivant ſon ennemi qui tremble,
Dans le château tous deux entrent enſemble.

Sur le géant l'acier tombant encor,
En deux tronçons partage le butor.
Moitié ſuccombe & moitié ſe relève ;
D'un coup de pied le Paladin l'achève,
Puis il paſſe outre, & trouve en un jardin
Une beauté qui ſe plaint & ſoupire.
Lui qui toujours fut au beau ſexe enclin,
D'un air benin la contemple & l'admire.

Ses vêtemens négligés à deſſein
Laiſſent plus voir qu'ils ne cachent ſon ſein.
Renaud s'embraſe, & déja l'idolâtre.
Dans ſes cheveux ſur ſa gorge d'albâtre
Flottant ſans art, ſe joue un tendre amour ;
Et le ſoleil diſſipant tout nuage,
Donne bien moins d'éclat au plus beau jour,
Que n'en donnoient ſes yeux à ſon viſage

Renaud s'approche, & la perfide feint
De s'effrayer ; il l'en trouve plus belle.
Son cœur ſe fond aux feux de ſa prunelle,
Et par dégrés ſa colère s'éteint.
Un doux ſoupir s'exhale de la bouche
Du bel objet qui, s'adreſſant à lui,
Des malheureux, dit-elle, aimable appui,
Héros charmant, que mon malheur vous touche.

Le chevalier émû de ſes accens,
Petrifié, laiſſe tomber ſes armes.
La Fée alors voit l'effet de ſes charmes,
Veut le ſaiſir. Mais il reprend ſes ſens ;
Il ſe ſouvient du livre, & d'une corde
Qu'à ce deſſein il avoit priſe exprès,
Il la garotte & la ſerre de près,
Quoiqu'elle crie encor miſericorde.

Ainſi l'on voit un manant vigoureux
Etroitement lier une bourrée.
Renaud ayant coupé ſes blonds cheveux,
Au tronc d'un frêne attache enfin la Fée.
Mais, ô prodige ! Au lieu de la beauté
Dont les attraits l'avoient ſi fort tenté,
Il ne voit plus qu'une vieille édentée,
Sale, baveuſe, & l'haleine infectée.

Tout autour d'elle il aſſemble du bois,
Y met le feu. La ſorcière aux abois,
S'élance encor dès qu'elle ſent la flame.
Mais c'eſt en vain. Dans de noirs tourbillons
Elle vomit enfin ſa vilaine ame.
En un inſtant d'elle, de ſes haillons,
Rien ne paroît. En cendre elle eſt réduite ;
Et ſa demeure avec elle eſt détruite.

Pour obéir à ſon inſtruction,
Le chevalier ramaſſe cette cendre,
Et court avec précipitation
Vers le jardin où vont bientôt ſe rendre
Les deux amans atteints du même mal.
Là, dans un crible ayant mis la pouſſière,
Il le ſecoue, il en couvre la terre,
Et de la courſe attend l'inſtant fatal.

Et cependant, dans toute la contrée,
La Renommée a déja répandu
Qu'un chevalier avoit fait ſon entrée
Dans le château, les géans pourfendu.
Chacun accourt; à ſes pieds on ſe jette:
Tandis qu'ainſi ſon nom va juſqu'aux cieux
Voici venir le cerf & la levrette
Qui des gigots jouoient à qui mieux mieux.

Du pied à peine ils ont touché la cendre,
Chacun les voit leur figure reprendre.
Les deux époux, à leurs embraſſemens,
Donnent d'abord ces fortunés momens;
Quoiqu'on le voye, on n'oſe encor le croire.
Le chevalier alors conte l'hiſtoire,
Et les amans, de ſes ſoins généreux,
Lui rendent grace, & l'invitent chez eux.

Ils s'y rendoient ; quand on voit dans la plaine,
De l'Occident arriver un courier :
Quand il fut près de notre chevalier
Il s'arrêta comme pour prendre haleine ;
Puis s'adreſſant au Paladin ſurpris :
C'eſt vous, ſeigneur, dit-il, que je demande ;
De revenir Charle par moi vous mande ;
Les Sarrazins l'aſſiegent dans Paris.

Renaud troublé de ce triſte meſſage,
De ſon deſſein prompt à ſe départir,
Sans différer ſe réſout de partir,
Et de la mer regagne le rivage.
Et, par bonheur, un navire marchand
Se trouve au port, & fait voile au Ponant :
En s'embarquant il proteſte avec rage
Que Sarrazins pairont cher ſon voyage.

D'abord le vent fut bon & le temps beau ;
Mais tout-à-coup l'infortuné vaiſſeau
Eſt accueilli d'une affreuſe tempête ;
Les mariniers bientôt perdent la téte ;
L'onde en fureur, & la foudre & les vents,
Grondant partout, annoncent le naufrage :
L'un demi mort voüe un pellerinage ;
L'autre yvre-mort blaſphême entre ſes dents.

Enfin la mer appaiſe ſa furie ;
Renaud demande à terre d'être mis.
Reſtez, gaillards, dit-il, mes bons amis ;
Pour moi je vais deſcendre en Barbarie.
Le jour baiſſoit, quand dans une prairie
Qui confinoit à l'humide élément,
On mit la fleur de la chevalerie
Et ſon courſier plus léger que le vent.

Le vaiſſeau part ; ſeul il demeure à terre ;
Si ſeul fut onc, qui portant avec ſoi
Inceſſamment le démon de la guerre,
A la Mort même eût donné de l'effroi,
Tant de ſes faits la gloire eſt répandue.
De tous côtés il promene ſa vue,
Et ne voyant maiſons, bêtes, ni gens,
Il ſe recueille, & demeure en ſuſpens.

Hiſtoire de Lucine.

La Lune eſt claire ; on entend le ramage
Du roſſignol tapi ſous un feuillage,
Et le grillon de ſon trou lui répond,
Quand le héros, vers un ſentier profond,
Tourne ſes pas, & pouſſe à l'avanture
Son bon cheval qui ne broncha jamais,
Vers un réduit délicieux & frais
Qu'embelliſſoient cent ſources d'onde pure.

Dans ce bocage il trouve en frémiſſant
Au tronc d'un arbre une femme enchaînée ;
Elle étoit nue, & d'un ton gémiſſant,
Amérement pleuroit ſa deſtinée.
Le Paladin ſent croître ſon horreur
Voyant ſoudain deux monſtres effroyables
Remplir les airs de cris épouvantables,
Et vers la belle accourir en fureur.

Tous deux étoient de taille tant énorme,
Qu'il ne pouvoit en diſcerner la forme ;
Mais de plus près les monſtres s'approchans,
Il les connut pour deux crapaux géans.
Leur corps infect fait ſouvent ſa pâture
Des ſangliers, des lions, des ſerpens ;
Et l'éléphant, d'un ſeul coup de leurs dents,
Trouve à la fois trépas & ſépulture.

Du jour naiſſant à la foible clarté,
La belle en pleurs paroit éblouiſſante
Comme d'un lys la blancheur éclatante
Qui de la nuit perce l'obſcurité.
Le Paladin ſaiſit ſoudain ſa lance :
Parbleu, dit-il, ce morceau délicat
Pour des crapaux me ſemble un trop bon plat ;
Et du voiſin il enfile la panſe.

D'un ſecond coup l'autre monſtre eſt à bas.
Renaud alors ardent, & plein de gloire,
Court à la belle, & cherche dans ſes bras
Une ſeconde & plus douce victoire.
Malgré les pleurs qui coulent de ſes yeux,
Il croit pouvoir tenter cette conquête;
Mais à l'inſtant deux géans furieux
Viennent troubler un ſi doux tête à tête.

Ce ſont Cagnaſque & Baſuf, ſon mari;
Les deux crapaux étoient le fruit chéri
De leur hymen; en les voyant ſans vie,
On peut juger quelle fut leur furie:
Tout retentit de leurs gémiſſemens;
Après avoir paſſé quelques momens
A regretter leur infernale engeance,
Le couple affreux s'arme pour la vengeance.

Le chevalier les voit avec dédain,
D'un air riant embraſſe la pucelle;
D'un ſaut léger s'affermit ſur la ſelle,
Court aux géans, & dans un tour de main,
Atteint Baſuf, & lui creve le ventre:
Sans inteſtins dès qu'il voit l'animal,
Il joint Cagnaſque, & la fend juſqu'au centre;
Et, tout eſt dit, il deſcend de cheval.

Il ſe rapproche à l'inſtant de la belle
Qu'on croiroit mieux Déeſſe que mortelle :
Son air timide encor, & languiſſant,
N'en paroiſſoit que plus intéreſſant.
Lui, de ce ton touchant, plein de tendreſſe,
Dont l'Amour ſait embellir ceux qu'il bleſſe :
Charmant objet, dit-il, votre malheur
Doit vous ſembler cruel, plein de rigueur.

Mais qu'il m'eſt doux & qu'il m'eſt favorable !
Aurois-je pu ſans cela préſumer
Que j'euſſe un jour le bien de vous aimer ?
Peut-être encor de vous paroître aimable ?
Si le Deſtin, qui de vos chers parens
Vous a privé, vous eut moins deſſervie,
Il m'eût ravi ces fortunés momens
Qui vont cauſer le bonheur de ma vie.

Quel teint ! quels yeux ! quel viſage enchanteur !
Quel ſein charmant ! quels membres admirables !
En Paradis onc n'en fut de ſemblables.
A ce détail une vive rougeur
Vient éclater ſur le front de la belle,
Comme en du lait une roſe nouvelle :
Elle lui dit : héros plein de bonté,
N'attentez pas à ma pudicité.

Il le promet, s'approche & la délie ;
Mais en voyant les ſéduiſans tréſors
Dont la nature avoit orné ſon corps,
J'ai fait, dit-il, une grande folie ;
Mais ſi je manque à ce que j'ai promis,
Accuſez-en vos attraits infinis.
De ſes liens alors ſe trouvant quitte,
Pendant qu'il parle elle fuit au plus vîte.

Il la rappelle, & la va pourſuivant,
Tantôt ſoumis, & tantôt menaçant :
Et cependant un grand bruit dans la plaine
Se fait entendre ; & l'on voit par centaine
Gens & chevaux d'un aſpect ſingulier.
Renaud, à qui la peur eſt inconnue,
Marche vers eux, s'enquiert d'un ton altier
Quel peuple ils ſont ? qui cauſe leur venue ?

Hiſtoire de Baſuf & Cagnaſque.

Sçachez, dit l'un, que Baſuf le camus
Nous a conquis dans l'Iſle Grifanie ;
Jamais ne fut ſi dure tyrannie :
Il nous a tous pillés, meurtris, battus,
Enlevant tout ſans choix, mâle ou femelle :
Bref, il nous eût réduits tous en canelle,
Pour ſubſtanter deux crapauds, ſes enfans,
Dès le berceau de taille d'éléphans.

En

En un mois crut l'infâme géniture,
Si que les toits n'alloient qu'à leur ceinture.
Au bout d'un an, on n'y pouvoit tenir;
Il leur fallut des cités déguerpir,
Vivre en plein champ pour grandir plus à l'aiſe.
Et, pour nourrir cette race mauvaiſe,
Il nous convint, nous & nos compagnons,
Etre mangés comme bœufs & moutons.

Puiſque par vous, ô guerrier invincible!
De nos tyrans nous nous voyons défaits,
Venez régner dans notre Iſle paiſible;
Ramenez-y la Juſtice & la Paix.
On tire alors ſceptre, riche parure,
L'or & la pourpre éblouiſſent les yeux;
Du contre-tems, le héros furieux
Dit bruſquement: de trône je n'ai cure.

Dans vos maiſons ſoyez tous dès ce ſoir;
Je me ſerois bien paſſé de vous voir:
Adieu, Meſſieurs; & de peur qu'on en doute,
Du bout du doigt il leur montre la route.
Puis ſe tournant vers ſa Divinité,
Belle, dit-il, mais cruelle ennemie,
En ma faveur ſeriez-vous adoucie?
Pas autrement, dit-elle, en vérité.

Suite de l'Hiſtoire de Lucine.

De quelque orgueil, Seigneur, ſi je me pique,
N'en ſoyez point ſurpris; dans ſes Etats
Mon pere compte & l'Aſie & l'Afrique;
Et, ſi le ſort m'a réduite ſi bas,
Avec fierté j'en mépriſe l'outrage;
Aucun revers n'abbatra mon courage;
Et, comme au mal, inſenſible à la peur,
Je porte & trône & ſceptre dans mon cœur.

Tel que l'on voit au milieu de la plaine
Un fier chaſſeur courre à perte d'haleine
Un Cerf dix cors qu'il a ſû détourner,
Et de ſa mort grande fête mener,
S'il apperçoit, à ſon grand rabat-joie,
Un collier d'or qui défend cette proie,
Il rompt ſes chiens interdits, étonnés,
Et s'en retourne avec un pied de nez.

Tel le héros ranguaîne auſſi ſa flame
En apprenant le haut rang de la Dame.
Reine, dit-il, à votre intention
Si j'ai ſenti gaillarde émotion,
Je convoitois votre mine gentille,
Sans ſoupçonner en vous de majeſté.
Et pour vous dire enfin la vérité,
Je vous ai pris, ma foi, pour une fille.

Or, contez-moi, ſi vous le trouvez bon,
De point en point votre méſaventure ;
Et ſur ma lance & ſur mon eſpadon,
Je fais ſerment de venger votre injure.
La Belle alors, en verſant quelques pleurs,
Seigneur, dit-elle, il eſt bien raiſonnable
Qu'après m'avoir été ſi ſecourable,
Vous appreniez du moins tous mes malheurs.

L'amour cauſa les tourmens de ma vie.
Sçachez, Seigneur, que dans toute l'Aſie
Mon triſte ſexe eſt reclus à tel point,
Que le Soleil même ne nous voit point.
(De cette loi nul rang ne nous exempte),
Hors un jour ſeul, qu'au Temple de l'Amour
Nous nous rendons. De ce bienheureux jour
Jugez combien on eſt impatiente.

Un jour (trois ans depuis ſont écoulés ;
Que ne fut-il le dernier de ma vie !)
La fête étoit d'étrangers embellie ;
Dans leurs atours ils étoient étalés.
Mais par le fils du Roi de la Rivière,
Dès qu'il parut, ils furent éclipſés ;
Et, ſans mentir, ſa beauté ſingulière
Eût Ganimede & Narciſſe effacés.

Nos yeux, hélas ! bientôt ſe rencontrerent.
Je me ſentis brûler au même inſtant.
Je m'apperçus qu'il en ſouffroit autant ;
Et tous les jours nos regards ſe parlerent.
Nul autre objet ne put les attirer ;
Par cet attrait nos ames ſe lierent ;
Quand de la nuit les ombres approcherent,
En ſoupirant je l'oüis ſoupirer.

Quand dans ma chambre à moi-même rendue,
Je me vis ſeule, ô cruel déſeſpoir !
Je gémiſſois, accablée, éperdue,
Sans eſperer, hélas ! de le revoir.
Tout eſt aiſé quand l'amour eſt extrême.
Mon jeune amant, ardent comme un tiſon,
Mit en uſage un joli ſtratagême,
Et ſçut percer enfin dans ma priſon.

Il ſe préſente à Galafron mon père
Sous les habits d'une Dame étrangère ;
Lui dit qu'elle a l'unique ambition
De me ſervir avec affection.
Son teint, ſes traits, ſon air de modeſtie,
Soit qu'elle parle, ou ſe taiſe, ou ſourie,
Tout ſembloit fait pour bannir le ſoupçon.
Bref, pour ſuivante on me donne un garçon.

Ce qui ſuivit n'eſt pas honnête à dire;
Car je perdis dans mon clauſtral réduit,
Le nom de fille & tout ce qui s'enſuit.
Il y parut. Jugez de mon martyre.
Mes habits même alloient tout publier.
Lors mon amant : qui du péril s'étonne
N'eſt pas, dit-il, digne d'une couronne.
A tous les maux on peut remédier.

N'attendons pas ici notre ruine;
De ce ſéjour fuyons, belle Lucine;
(Tel eſt mon nom) venez dans mes Etats.
Oui, cher époux, j'y veux ſuivre vos pas,
Lui dis-je alors. Sans nulle répugnance
Je quitterai le lieu de ma naiſſance;
Je trouverai pere, trône, tréſor,
Dans tous les lieux où je verrai Lindor.

Nous choiſiſſons une nuit ténébreuſe,
Et nous entrons dans des chemins affreux
Par le tonnerre & la pluie & les feux.
(Que ne fait point une femme amoureuſe!)
Au fond d'un bois nous nous cachons deux jours
A la merci des Lions & des Ours;
Et vers le ſoir avançant vers la plage,
Pas un eſquif ne ſe trouve au rivage.

Pendant la nuit des Pirates cruels
Vinrent à terre ; & leurs mains inhumaines
Perçant Lindor de mille coups mortels,
Sans nul égard me chargerent de chaînes ;
Puis au géant que vous avez occis
Je fus par eux & vendue & livrée ;
Et je devois être enfin la curée
Des deux crapaux ſes déteſtables fils.

De mes malheurs voilà toute l'hiſtoire,
Qui doit du Ciel m'attirer la faveur.
Or dites-moi, chevalier plein de gloire,
Quel eſt le nom de mon libérateur ?
Autre que vous en vain voudroit l'apprendre ;
Je ſuis Renaud, répond-il d'un air tendre.
De Montalban mon pere eſt ſouverain ;
Et de Roland je ſuis couſin germain.

Dans vos Etats je veux à votre pere
Vous remener & calmer ſa colère,
Quand Apollon n'y conſentiroit pas,
Ni Mahomet, dont je fais peu de cas.
Mais vous, étant veuve autant qu'on peut l'être,
Puiſque Lindor de ce monde eſt paſſé,
Par charité daignez du moins permettre
Que le défunt ſoit par moi remplacé.

Baiſſant les yeux, rétréciſſant la bouche,
Non, je ne puis croire que je vous touche,
Dit-elle alors, dans l'état où je ſuis,
Le teint plombé, le front chargé d'ennuis.
Dans mes habits & dans ma chevelure
D'un doux hymen trouvez-vous la parure?
Dans mes Etats j'épouſerois Renaud!
Mais qu'il ſe calme & ne ſoit pas ſi chaud.

A ce propos qui ſes projets dérange,
Le Paladin fait une moue étrange;
Car au milieu de ſes civilités
Il eſt preſſé de ſes néceſſités.
Je ne fais cas de l'appareil frivole,
Lui repart-il, d'un éclat emprunté.
De ce que l'art ajoute à la beauté
Je ne voudrois donner pas une obole.

Si vous n'avez ni robes de ſatin,
Cheveux friſés, ni chemiſe à dentelle,
Nous n'aurons pas pour cela de querelle,
Et n'en irai que plus droit mon chemin.
Je ſçais manger des perdrix ſans orange.
Me faire attendre eſt une cruauté.
Il faut bien faire à votre volonté;
Mais à vrai dire, elle me ſemble étrange.

De la forêt ils ſortent à ces mots.
Sur Veillantin notre amoureux héros
Marche à côté de Lucine la belle,
Montant auſſi ſa jument telle quelle :
Quand tout à coup on voit l'air obſcurci,
Et les éclairs, les vents & le tonnerre
Semblent du Ciel annoncer la colère ;
Renaud commence à froncer le ſourcil.

Puis à grands coups ſe frappant la poitrine,
Il s'écrioit, en faiſant griſe mine :
Ah ! ſi j'avois, pour obtenir pardon,
Un petit bout de cordelier mignon,
De mon paquet j'emplirois ſa beſace.
La Dame alors obſervant ſon maintien,
Lui dit : pourquoi cette laide grimace ?
Renaud répond : Dame, je ſuis Chrétien.

Ils étoient près d'une grote profonde ;
Tout à la fois ils s'y jettent tous deux ;
Et cependant il ſemble que le monde
Va s'écrouler avec un bruit affreux.
La foudre tombe & l'orage redouble.
La belle alors qui de frayeur ſe trouble,
Prend au collet le Paladin tremblant,
Coq tout à l'heure, & poule maintenant.

Il n'eût pas fait la moindre pecadille
Dans cet inſtant, tant la peur le rend ſot :
Mais rapellant la poſture gentille,
De ſa ſottiſe il jurera tantôt.
C'eſt un défaut de l'humaine nature.
Tant ſoit-il fort, & tant ſoit-il adroit,
L'homme effrayé, dans cette conjoncture,
Ne leveroit ſeulement pas le doigt.

Le Ciel ſe calme & la nuit vient. Lucine
Veut que Renaud lui détaille ſur quoi
La loi chrétienne & la loi ſarrazine
Sont en débat, & comment, & pourquoi ?
J'ai là-deſſus, dit-il, peu de lumière :
S'il m'en ſouvient, il ne m'en ſouvient guère.
Je ne fus onc grand clerc en ce métier ;
J'ai, comme on dit, la foi du charbonnier.

De l'alphabet j'ai ſçû tout le grimoire.
Du catéchiſme un gros pédant maudit
Voulut un jour m'embarbouiller l'eſprit ;
Du livre ſaint je caſſai ſa mâchoire.
Depuis ce temps, de ce harnois couvert,
J'ai bien ſué, bien couru, bien ſouffert.
Je ſais pourtant, & tiens pour véritable,
Que Sarrazins iront un jour au diable.

Autre récit il alloit commençant ;
Mais il ſentit remuer une pierre,
Et vit paroître une pâle lumière.
La Dame & lui ſe turent à l'inſtant.
Voici venir une triſte figure,
Qui, pour ſçavoir ſi la pluie encor dure,
(Il vous ſouvient qu'il faiſoit nuit alors)
De temps en temps mettoit le nez dehors.

Le haſard fit éternuer la belle :
Le pauvre diable en eut une peur telle,
Que la lumiere échappa de ſa main :
Renaud lui parle ; & d'un ton tout humain,
Chaſſe, dit-il, une terreur panique ;
Et conte-nous, homme mélancolique,
Le triſte cas qui te fait fondre en eau
Et t'enterrer tout vif comme un blaireau.

A ce diſcours l'habitant de la terre
Pouſſe un ſoupir de telle profondeur,
Qu'il auroit fait voguer une galere ;
Puis ſanglotant, il parle ainſi : Seigneur,
Quoique je vive ici comme un ſauvage,
Bûvant de l'eau, broutant quelque feuillage.
Je ſuis né Prince ; & ſi je veux encor
Je puis changer cet antre en thrône d'or.

Mais quel attrait peut trouver ſur le thrône
Celui pour qui tout plaiſir eſt poiſon!
Helas! l'Amour me fit jadis un don
Qui valoit mieux cent fois qu'une couronne:
Tout ce qui plaît, les graces, la beauté,
Et des vertus le plus rare aſſemblage,
Tout ſe trouvoit dans l'objet enchanté
Dont en mon cœur je conſerve l'image.

Elle ſentoit pour moi les mêmes feux
Dont je brûlois juſqu'au fonds de mon ame;
Et le bonheur d'une ſi belle flâme
Auroit pu même être envié des Dieux;
Mais la fortune inconſtante & jalouſe
Vint m'enlever mon unique tréſor;
Et je ne ſçais comment je vis encor
Etant privé d'une ſi chere épouſe.

Lucine alors ſentit ſon cœur touché
D'un accident en tout au ſien ſemblable.
Quoi! votre nom nous ſera-t-il caché?
Dit-elle. Hélas! je ſuis un miſérable,
Dit l'inconnu, qui du ſort en courroux
Me vois en butte aux plus ſenſibles coups!
Souffrez qu'en proie à ma mélancolie
Dans le ſecret j'acheve ici ma vie.

Or, comme on ſçait, la curioſité
Le plus ſouvent loge avec la beauté.
Plus il refuſe, & plus elle s'obſtine
A tout ſçavoir, ſon nom, ſon origine.
Il faut, dit-il, vous dire qui je ſuis ;
Ma volonté cede à votre priere :
Prenez donc part à mes triſtes ennuis ;
Je ſuis le fils du Roi de la Rivière.

Mon cher époux ! mon aimable Lindor !
S'écrie alors Lucine toute en larmes ;
O mon Amant, mon unique tréſor !
Heureux inſtant ! grotte pleine de charmes !
Je te pleurois, & je t'ai retrouvé !
Ah ! je ſuccombe au plaiſir qui m'accable.
Comment vis-tu ? dans cet aſyle aimable
Qui t'a conduit ? Quel Dieu t'a donc ſauvé ?

Il conte alors, comment ſur le rivage
Il fut trouvé par un ſimple berger,
Qui ſur le champ l'avoit ſçu ſoulager
Par la vertu d'une plante ſauvage ;
Qu'à la trouver il s'étoit obſtiné,
Sans nul repos courant de ville en ville ;
Mais que voyant ſa recherche inutile,
Dans ce déſert il s'étoit confiné.

Renaud qui ſçait leur hiſtoire, & ſçait vivre,
Juge qu'il eſt prudent de déloger;
Car, avoir faim, & voir gibier manger
Dont le fumet feroit un mort revivre,
Ne lui paroît un rôle fort tentant.
Tout doucement de l'antre il ſe retire,
Sur Veillantin remonte ſans rien dire,
Et ſans trompette il déniche à l'inſtant.

Il partit donc, rêvant, mordant ſes levres, Avanture des Griffons.
Et le matin ſe vit entre deux monts
Où n'auroient pû grimper Renards ni Chevres;
Il les trouva tous couverts de griffons.
Il ne lui vint jamais dans la penſée,
Que pour lui nuire ils fuſſent là poſtés.
En paix alloit, ſur la foi des traités,
Le caſque en tête, & viſiere baiſſée.

Et ſi jamais il en eut bon beſoin,
Ce fut alors. Il ne l'eût porté loin,
Et de la mort il eût été la proie.
Il vous ſouvient qu'il laiſſa dans la joie
Les deux amans quand leur hiſtoire il ſçut:
Il enfiloit cette étroite vallée,
La face triſte & l'ame déſolée.
Du haut du roc un griffon l'apperçut.

Et ſur ſon chef du haut du ciel il plombe,
Faiſant encor ſigne aux autres griffons :
Comme un faucon fond ſur une colombe,
Qui par haſard quitte ſes compagnons ;
De même on voit cette bande cruelle
Sur le guerrier tomber de-çà, de-là ;
Lui, ſe ſentant ſerrer la gargamelle,
Ventre de bouc, dit-il, qu'eſt-ce donc là ?

Levant les mains au milieu de la foule,
Il rencontra griffe, bec acéré ;
Il en tire un qui dans ſon poing ſerré,
Fut étouffé d'abord comme une poule :
Lors le héros met l'épée à la main,
Et s'eſcrimant & frappant ſur la troupe,
A l'un la tête, à l'autre l'aile il coupe ;
Chaque coup bleſſe ou tue, & nul n'eſt vain.

Heureuſement ſes armes étoient fées,
Que nul effort ne pouvoit perforer ;
Car les griffons les ayant dépecées,
Comme un enfant l'euſſent pu dévorer.
Mort de Veillantin. Mais Veillantin, pour qui nulle ſorciere
Ne fit jamais aucun enchantement,
Déchiré, laiſſe en clignant la paupiere,
Son maître à pied dans ce péril urgent.

Plus il combat & plus ſa force brille,
Moins il ſe laſſe & plus beaux ſont ſes coups :
Vous euſſiez vu la noire volatile
Tomber ſans tête, ailes, griffes & cous ;
Tout eſt détruit, & giſant ſur le ſable ;
Juſqu'au dernier il les ſacrifia ;
Et dans tout cas poſſible, imaginable,
Chaque bleſſure il diverſifia.

Après avoir mis fin à ce carnage,
Le bon Renaud tombe & ſe trouve mal ;
Mais de ſes ſens ayant repris l'uſage,
Si j'ai perdu, dit-il, mon cher cheval,
De quoi me ſert ma frivole victoire ?
Et le trépas d'un million d'oiſeaux
Vaut-il celui du ſoutien de ma gloire !
Du compagnon de mes nobles travaux !

En ſoupirant ſes membres il raſſemble,
Et de ſon mieux les réunit enſemble,
Creuſe une foſſe en répandant des pleurs,
Y met le corps, jette ſur lui des fleurs ;
Il le recouvre, y fait une clôture
Entremêlant l'épine & les cailloux ;
Puis pour adieu, Renaud à deux genoux
Dévotement baiſe la ſépulture.

Craignant encor que malgré ce cercueil
On n'oubliât mémoire ſi chérie,
Renaud penſoit à ſe vêtir de deuil
Allant à pied le reſte de ſa vie,
Et d'en conter à chacun le ſujet:
Mais il ſuivit un plus noble projet:
Ayant taillé proprement quelques pierres,
Il y grava ces triſtes caracteres.

Ci-gît le noble & puiſſant Veillantin,
En ſon vivant, vaillant cheval d'Eſpagne,
Mouton en paix, en guerre un vrai lutin.
Avec Renaud, en France, en Allemagne
Il ſignala ſa force & ſa valeur;
Il fut vif, prompt, adroit, plein de courage,
Mourut en brave au milieu du carnage;
Soyez touché, paſſant, de ſon malheur.

Il l'écrivit avec ſa bonne épée
Dans le noir ſang des fiers griffons trempée;
Puis ſon chemin reprend tout bellement,
Mais ſans ſçavoir ni par où ni comment.
Il voit de loin, au pied d'une colline,
Homme qui ſemble en contemplation;
Il porte un ſac, avec la diſcipline,
Et l'attirail de la dévotion.

Mais

Mais j'apperçois quelque Lecteur qui bâille,
Et je ſçais bien d'où cela peut venir;
Car quand j'entens quelqu'un qui long-tems braille,
De tout mon cœur le voudrois voir finir;
Et la raiſon, je penſe, eſt qu'il m'ennuie.
Homme ſenſé ſe tait en cas pareil,
De ſon prochain n'afflige point l'oüie,
Et là-deſſus n'attend pas de conſeil.

FIN DU PREMIER CHANT.

REMARQUES

SUR LE PREMIER CHANT.

Ce Chant contient les deux premiers, & le commencement du troiſiéme du Ricciardetto.

Il y a dans ce Poëme un trait ſi connu, que je dois au moins une Note à la liberté que j'ai priſe de le ſupprimer. Les Gens de goût jugeront s'il eſt à regretter dans mon Ouvrage, où j'ai fait main-baſſe ſur tous les objets de pareille farine, qui ſe ſont rencontrés en foule dans mon chemin. Je ne l'ai pas toujours trouvé ſemé de fleurs. En faveur des perſonnes qui ne poſſédant pas la langue Italienne, ou qui n'ayant pas l'Auteur entre les mains, déſirent cependant voir par elles-mêmes de quelle eſpece ſont ces retranchemens, je donne ici la Traduction littérale de ce paſſage.

J'avertis cependant que ce trait eſt le moins ſale de tous ceux de ce genre que j'ai ſupprimés.

Après ce vers de la page 29.

Et du voiſin il enfile la panſe.

On trouve dans le Texte une comparaiſon entre l'effet de ce coup de lance & les opérations de chirurgie, dont l'idée ſouleve le cœur, & voici ce qui la ſuit.

Du noir venin dont ſon ſang eſt purgé
Il ſe forma, dit-on, un lac immonde,
Où le héros eût été ſubmergé ;
Mais la vallée étoit large & profonde.
On voit alors deux cornes s'élever
Au haut du chef de la méchante bête ;
En ce pays il eſt bon d'obſerver
Que crapaux ont tel meuble ſur la tête.

Sa gueule ouverte offre un large contour,
Plus grand ſix fois que la bouche d'un four :
Ses yeux luiſoient comme un morceau de verre
Que par derriere éclaire un gros flambeau ;
(Flambeau mortel, préſage du tombeau)
Il ſe ſoutient ſur ſes pieds de derrière,
Puis s'élançant (ô deſtin trop fatal !)
Il engloutit héros, armes, cheval.

Heureuſement le lieu ſe trouva vuide ;
Tout par la plaie avoit démenagé :
Dans ce Dédale étant trop engagé
Pour en ſortir, Renaud à toute bride
Pouſſe au haſard ſon généreux courſier,
Et reniflant & clignant la paupiere,
Tout triomphant lui ſort par le derriere.
. . . . . .

Le monſtre alors qui ſe ſent lacérer,
Veut ſe tourner pour voir ce qui le bleſſe ;
Renaud emploie & la force & l'adreſſe,
L'atteint au front, & le voit expirer.
Qui pourra peindre ici la face laide
Du ſurvivant, ſa rage & ſa fureur, &c.

Ici l'Auteur amene un miracle pour faire vaincre ce ſecond crapaud par Renaud, &c.

CHANT SECOND.

QUICONQUE vit, mainte choſe apprendra ;
Dans l'avenir vouloir voir, c'eſt folie.
Aujourd'hui rit qui demain pleurera.
Tel qui d'écus a la poche remplie,
Sa cave pleine, abondance de vin,
De faim mourra peut-être après-demain.
Mêmes retours en toute choſe arrivent ;
Contentement & peine s'entreſuivent.

Je ne ſuis vieux, & j'ai vu de mes jours,
Gens accoûtrés de ſuperbes atours,
Grands eſtafiers, chevaux & chiens de chaſſe,
Si qu'euſſiez dit, en voyant par la place
Paſſer leur train ; Voici divinités,
Ou pour le moins prélats à dignités :
Fort peu de temps après j'ai vû mes drôles
A moi chétif emprunter deux piſtoles.

La vertu ſeule eſt ſans variété :
Elle n'eſt point ſoumiſe à l'injuſtice
De cette aveugle & folle Déïté,
Qui ſans nul choix, au gré de ſon caprice,
De ſes faveurs fait libéralité,
Ainſi que font ces filles bien appriſes
Que nous nommons de bonne volonté,
Changeant d'amans bien plus que de chemiſes.

Suite de l'Hiſtoire de Renaud.

Renaud toujours fut un panier percé
Ne poſſédant jamais denier ni maille ;
Tant qu'il en eut, n'eut rien de plus preſſé,
Que de jouer, boire, & faire ripaille ;
De la fortune il ſe moquoit pourtant ;
Car il avoit la reſſource du brave :
Sa bonne épée, avec un bras puiſſant,
Tranchant & marbre & fer, comme une rave.

Il vous ſouvient que nous l'avons laiſſé
Marchant à pied, fort las & haraſſé,
Le cœur navré de triſteſſe mortelle
D'avoir perdu ſon cheval & ſa belle ;
Mourant de faim par deſſus le marché,
S'acheminant vers un dévot hermite
Couvert d'un ſac, qui prie & qui médite,
L'eſprit au Ciel ſans relâche attaché.

Au bruit qu'il fait le ſaint tourne la vue.
Le Paladin s'approche & le ſalue :
Frere, dit-il, ſoyez le bien trouvé.
D'un ton contrit l'autre répond *Ave* ;
D'un vil pécheur que voulez-vous mon Frere ?
Je voudrois bien paſſer ici la nuit,
Lui dit Renaud. Volontiers, dit le Pere :
Le guerrier entre, & l'hermite le ſuit.

Renaud raconte, en quittant ſon armure,
Des noirs griffons la terrible aventure ;
Comment il a ſupprimé, balayé
Le peuple ailé qui l'a tant effrayé :
Le bon Hermite en pleure d'allegreſſe.
Sont-ils tous morts ? dit-il. Oui, ventrebieu ;
J'ai, dit Renaud, fait ſeul cette proueſſe.
Le moine dit : Rendons en grace à Dieu.

D'un rauque ton tous deux ils pſalmodient
Un *Te Deum* ; & tant ils l'eſtropient,
Que Veillantin pilé, déchiqueté
Par les griffons, fut bien moins maltraité.
Aux chants ſacrés, ni même aux chants profanes
Renaud jamais n'eut diſpoſition.
Toujours l'hermite en eut averſion ;
On n'auroit pû trouver deux plus grands ânes.

Le chant fini : Petit pere mignon,
Peut-on ſçavoir, dit Renaud, votre nom ?
Pour le cacher mainte & mainte taloche
J'ai ſçu donner, dit l'autre en rougiſſant.
Le Paladin œillades lui décoche ;
De ſon côté le pater va guignant
Tant & ſi bien, que le moine & le ſire
Partent tous deux d'un grand éclat de rire.

Quoi ! dit Renaud, en redoublant ſes ris,
Le diable auſſi veut gagner Paradis !
Ferragus moine ! Explique, je te prie,
Ce Logogryphe. Eſt-ce une momerie ?
Toi qui chrétiens as toujours mis à ſac,
Toi, ſarrazin, cœur ſans miſéricorde,
Toi, t'affubler d'une corde & d'un ſac ?
Toujours ſeras homme de ſac & corde.

Si par malheur les filles d'alentour
Venant cueillir des fleurs en ce ſéjour
Vont rencontrer ta chaſte révérence,
Il leur faudra perdre leur innocence
Pour aſſouvir un moine déſœuvré.
Bien le diroient de France les donzelles,
Où ta luxure a tant & tant ouvré,
Qu'on ne peut plus y trouver de Pucelles.

Mon bon ami, répond d'un ton amer
Le pénaillon, je ſuis mort à ce monde,
Et plus ne ſonge à ce plaiſir immonde
Qui paroît doux, mais qui mene en Enfer,
Où ſe verront bêtes plus déloyales
Que les griffons qu'avez n'aguere occis.
Renoncez donc à ces voluptés ſales;
Les débauchés n'iront en Paradis.

J'en ſçavois bien autant; dans ma jeuneſſe,
De petit ſaint on me donnoit le nom,
Reprit Renaud. J'étois bon compagnon;
Mais j'eus par fois des retours de ſageſſe.
Mais toi, payen, qui veux catéchiſer,
Dis-moi comment tu t'es fais baptiſer?
L'hermite dit: un peu longue eſt l'hiſtoire.
Je l'entendrai, dit Renaud, après boire.

Mangeons d'abord, nous cauſerons après.
Je meurs de faim, & la ſoif m'aſſaſſine.
L'autre répond: bien froide eſt ma cuiſine;
De mon repas minces ſont les apprêts.
D'un Cuiſinier j'épargne la dépenſe;
Je fais de vin & de chair abſtinence;
Je veux par jeûne effacer mes péchés;
Je puis t'offrir figue & raiſins ſéchés.

Figue & raiſins, ſoit, ſi c'eſt ta pitance,
Reprit Renaud. D'un air de gravité
L'hermite dit le *Benedicite.*
Tant bien grugea le Paladin de France,
Que du caffard en méditation
Il vint à bout de la proviſion.
Puis le gaillard, ne voyant pot ni verre,
Dans le ruiſſeau prochain ſe déſaltere.

Hiſtoire de Ferragus.

Dans la cellule étant donc revenu,
L'abbé, dit-il, j'attens de ton hiſtoire
Tout le détail; je le crois ſaugrenu.
Lors le pater rappelle ſa mémoire
Grattant ſon chef. Dans ſon ſaint Paradis
A Dieu, dit-il, que gloire ſoit rendue
Si ne ſuis plus tel que j'étois jadis,
Car à lui ſeul il eſt vrai qu'elle eſt dûe.

Tu dois ſavoir, mon bon ami Renaud,
Que j'ai brûlé ſi fort pour Angélique,
Que fer rougi ne fut jamais ſi chaud.
Mais ce qui plus me tourmente & me pique,
C'eſt d'avoir mal employé mes ſoupirs,
Et courroucé par d'infâmes deſirs
Le Créateur. Par ſa bonté, je penſe,
Qu'il voudra bien oublier cette offenſe.

Je fis pour elle, il peut t'en ſouvenir,
Avec toi-même & d'autres, vingt batailles,
Dont s'enſuivit très tant de funérailles,
Qu'à les compter je ne pourrois finir.
Elle me fut toujours dure & cruelle,
Sans nul égard en negre me traita,
Avec Médor dans l'Inde enfin trotta;
Quand je l'appris, j'en perdis la cervelle.

Et j'en conçus un ſi grand déſeſpoir,
Que pour finir une ſi rude peine,
Je réſolus d'aller encor la voir,
Et de fléchir enfin cette inhumaine,
Ou, pour le moins, de me donner la mort
Devant ſes yeux, & d'aſſouvir ſa rage.
Ce deſſein pris, je cherche au prochain port
A m'embarquer pour ce fatal voyage.

Et par haſard de Valence partoit
Pour le Cataï une nef deſtinée,
Qui de tout point approviſionnée,
De paſſagers grande foule portoit.
Je fus bientôt d'accord pour mon paſſage.
Nous faiſons voile & cinglons au Levant,
Contrariés quelquefois par l'orage,
Et quelquefois favoriſés du vent.

Les ouragans, les foudres, les tempêtes,
Tous les périls qui menaçoient nos têtes
N'étoient pour moi que des menus plaiſirs,
Puiſque la mort faiſoit tous mes deſirs.
Un ſeul regret eût pu toucher mon ame,
Et ç'eût été d'aller au noir taudis,
Sans voir encor les beaux yeux de la Dame,
Ne connoiſſant nul autre Paradis.

Et cependant au Catai on arrive;
Et du navire à peine deſcendu
Je cours chercher l'objet qui me captive,
Pour qui l'on vit tant de ſang répandu,
Et dont les yeux tant de deſirs allument,
Que mille Amans attachés ſur ſes pas
Brûlent d'un feu qu'elle ne connoît pas,
Et ſans eſpoir pour elle ſe conſument.

J'entre à Baldaque, & trouve tout en deuil
Pour le trépas du mari de la Reine,
Le beau Médor, qui giſoit au cercueil.
Lors d'Angélique on me conte la peine:
Ses deux beaux yeux ſont deux ſources de pleurs;
Elle ſanglotte & ſes cheveux arrache;
A tous Mortels ſans ceſſe elle ſe cache,
Et veut finir ſes jours dans les douleurs.

J'apprens encor que Galafron ſon pere
Parle déjà de la remarier,
Et qu'il lui veut choiſir un chevalier
Qui ſoit ſur-tout vaillant homme de guerre,
Parce qu'il craint, ſon Etat étant grand,
Qu'un ennemi puiſſant ne le ravage;
Et qu'il dépêche un courier à Roland
Pour propoſer ce ſecond mariage.

Je dis alors; vas dire à Galafron
Que ſon courier peut reſter à Baldaque;
Que ſon Roland n'étoit qu'un fanfaron,
Et qu'à préſent il eſt fou comme un braque.
Mais qu'à ſa Cour arrive un inconnu,
Grand eſcrimeur, & vaillant reconnu,
Qui contre tous, ſans cuiraſſe & ſans haume
Pourroit tout ſeul défendre ſon Royaume.

Mon homme éclate entendant ce propos,
Tant que je crus qu'il pâmeroit de rire.
Puis il me dit : je conſens à redire
A Galafron la choſe mot pour mot.
Je tiens pourtant pour grande extravagance
Cette bravade, ou pour pointe de vin;
Tu n'as pas l'air d'un ſi grand Paladin;
Du dire au faire immenſe eſt la diſtance.

Je n'aime point à paſſer pour un fou,
Et je n'ai pas l'humeur fort endurante.
Piqué de voir ſa mine ricanante,
Je le ſaiſis bruſquement par le cou,
Et le ſerrai trop fort ; car ſur la place
Il trépaſſa, peut-être auſſi de peur.
Cet accident cauſa grande rumeur ;
Je vis ſur moi fondre la populace.

J'avois encor le pauvre diable en main :
J'en eſpadonne, & me fais faire place ;
Puis vers le Ciel je le lance ſoudain.
Le Roi qui lors étoit ſur ſa terraſſe,
Envoie en hâte un vieux duc à rabat,
Lui commandant d'appaiſer le tumulte,
De s'informer du ſujet du combat,
Et de punir l'auteur de cette inſulte.

Pendant qu'il vient, faiſant le moulinet,
Et me jouant & d'eſtoc & de taille,
Je charpentois ſur cette truandaille.
Mille à-peu-près y furent occis net.
De tous côtés on crioit tue, tue ;
Mais en tremblant, & de plus de cent pas,
Le duc voyant tant de canaille à bas,
Ote ſa toque, & de loin me ſalue.

Puis il s'approche, & me dit d'un ton doux,
Contre un vil Peuple, indigne de tes coups,
Ceſſe, guerrier, d'avilir ton courage.
Imprudemment s'il t'a fait quelque outrage,
Par ſon ſang même il ne peut réparer,
(Vû ſa baſſeſſe) envers toi ſon injure.
Le Roi t'attend, & me fais, je te jure,
Venir exprès pour te le déclarer.

Je lui répons avec un fier ſourire,
Quand on eſt brave, il ſied bien d'être humain.
A Galafron cependant on va dire
Que pour le voir je me mets en chemin.
A ma rencontre il vient, plein de détreſſe;
Mais comme il craint de nouveaux accidents,
En m'abordant il feint de l'allegreſſe,
Et, comme on dit, il rit du bout des dents.

De ma valeur il me loue, il m'embraſſe,
Et ſous ſon dais à ſon côté me met.
Les courtiſans du Roi ſuivant la trace
Ne me parloient que la main au bonnet.
De me connoître il dit qu'il eſt bien aiſe,
Et veut ſçavoir de quel culte je ſuis.
Sarrazin, dis-je, autant que je le puis,
Pour Mahomet toujours chaud comme braiſe.

Puis je me mets à conter qu'à Paris
Avec Roland & toi j'ai ſçu combattre
Sans que jamais vous ayez pu m'abbattre
Et même avec ce ſorcier de Maugis,
Quoique l'Enfer s'arme pour ſa querelle.
J'ajoute auſſi que c'eſt-là que je vis
Son Angélique, & que j'en fus épris,
Et que je brûle encor pour cette belle.

Et qu'au Catai je ne viens que mourir,
Après avoir encor revu ſes charmes :
Sur ce propos je jettai quelques larmes
Dont le vieillard ſe ſentit attendrir,
Tant qu'il me dit, mon ami, de ton ame
Chaſſe le deuil qui te trouble ſi fort :
Il eſt remede à tout, fors à la mort.
Je te promets Angélique pour femme.

Je te la donne, & mes Etats auſſi ;
Car auſſi bien Lucine, ma cadette,
A de chez moi délogé ſans trompette.
Renaud alors : » Elle eſt tout près d'ici ;
» Je la connois Lucine ; elle eſt jolie ;
» Je l'ai laiſſée en bonne compagnie.
Lors à ſon hôte il conte au même inſtant,
Tout ce qu'il ſçait d'elle & de ſon galant.

« Mais

» Mais il eſt tard, reprens un peu ton conte ;
» Car ta lumiere eſt bientôt à ſa fin.
Lors Ferragus repart : je n'en fais compte ;
Mes ruches ſont dans mon petit jardin.
J'en ai beaucoup, & ma cire eſt fort belle.
Si celle-ci meurt, une autre eſt au bout.
C'eſt mon ouvrage ; & dans l'hiver ſurtout
Pour m'amuſer je fais de la chandelle.

Cher Ferragus, tu me ferois damner,
Reprit Renaud. Mets toi donc bien en tête,
Qu'en noir tripot & lieu plus malhonnête
Je t'ai tant vu tout autre train mener ;
Et je croirois qu'en cette ſolitude
Tu paſſerois ton temps à niaiſer ?
Non, mon ami, ceſſe de m'abuſer.
On peut changer d'habit, non d'habitude.

Du Tout-puiſſant la bonté me ſoutient,
Dit le cagot ; en moi ſa grace opere :
Mais retournons au bon homme de pere
Dont nous parlions. Sans doute, il te ſouvient
Qu'il me promit pour femme ma maîtreſſe ;
J'en reſſentis ſi ſubite allegreſſe,
Que de mon haut je tombai comme mort ;
Ce ne fut rien, & je revins d'abord.

Et ſur le champ il fait venir la belle
Pour en réſoudre. A cet ordre charmant
Tout parut prendre une face nouvelle ;
L'air fut plus pur, le ciel fut plus brillant.
Quand j'eus enfin calmé mon ame émue,
Je vis pourquoi ces objets à ma vue
S'étoient parés de nouvelle beauté.
J'étois auprès de ma divinité.

Je ne la crus une ſimple mortelle,
Et même encor ne puis la croire telle,
Malgré le voile obſcur & ſans pitié,
Qui de ſes traits me cachoit la moitié.
Comme au matin vous voyez une roſe,
Qui s'entr'ouvrant reſte encor demi-cloſe,
Ou le Soleil d'un nuage caché ;
Tel fut l'objet dont je fus ſi touché.

On découvroit ſa bouche gracieuſe,
Son cou d'yvoire, & ſon ſein délicat
Même au travers de la toile odieuſe.
Ses yeux perçoient avec un vif éclat,
Quoiqu'amortis par ſes touchantes larmes.
Tel du matin l'aſtre reſplendiſſant,
Pour quelques pleurs qu'en ſa courſe il répand,
N'en a pas moins de lumiere & de charmes.

Mais dequoi ſert de peindre ici ſes traits,
Si comme moi tu connois ſes attraits ?
Bref, je perdis, en la voyant ſi belle,
Le mouvement & l'haleine & la voix ;
Comme l'on dit que devint autrefois,
Près du Penée, une nymphe cruelle,
Qui mépriſa le Dieu des beaux-eſprits
Et des beaux vers eſt aujourd'hui le prix.

Elle découvre enfin ſon beau viſage ;
Son front ſembloit plus calme & plus ſerein.
De tems en tems quelque léger nuage
Y reparoît, & s'efface ſoudain.
Comme l'on voit la fleur épanouie
Pancher la tête, & languir un inſtant
Lorſqu'elle ſent l'ardeur d'un vent brûlant,
Ou la fraîcheur d'une légère pluie.

Mais tout-à-coup mes traits ſe rappellant,
Le ſouvenir de ſa funeſte hiſtoire
Revient s'offrir à ſa triſte mémoire,
Le beau Médor & Paris & Roland ;
Et ſur le champ, comme d'un dard perçée,
Nous la voyons tomber ſans mouvement.
Je la releve & la tiens embraſſée ;
Mais elle n'a ni poulx, ni ſentiment.

Le médecin en vain de la chymie
Veut employer les ſecours agiſſans ;
Rien ne la peut rappeller à la vie ;
Cauſtiques, ſels, eſprits ſont impuiſſans.
Enfin, il dit, nul eſpoir ne me reſte ;
J'ai de mon art épuiſé les ſecrets.
A ce diſcours s'éleve un cri funeſte,
Qui juſqu'au ciel porte mille regrets.

Figure-toi l'état où je dûs être :
Le médecin fit bien de m'éviter,
Je l'euſſe occis ; & par une fenêtre
Je fus tenté de me précipiter
De la hauteur de plus de cent coudées.
Mais, cher ami, Dieu qui toujours clément
Me deſtinoit à vivre ſaintement,
Me ſuggera de meilleures idées.

Bon ! dit Renaud, en riant comme un fou,
Angélique eſt groſſe, graſſe & replette,
D'un bon Amant avoit ſçu faire emplette,
Et t'a dupé, mon pauvre coupechou.
Pût-elle voir ta face de carême ?
Tu me ferois renier mon Baptême,
Dit Ferragus ; mais j'ai fait un ſaint vœu
De ne jamais me fâcher, prou ni peu.

C'eſt un plaiſir, dit Renaud ; à ce compte
Coups de bâton, ſoufflets, tout te convient.
Lors rougiſſant de colere & de honte,
L'hermite dit : Mon bon ange me tient ;
Car ſi jamais je laiſſe faire au diable,
J'aurai, mon frere, un regret véritable :
Mais je te prie, avec affection,
De ne me point mettre en tentation.

Tout m'eſt égal, répond alors le ſire :
Je ſuis pourtant bien aiſe de te dire,
Que la beauté qui te rendit ſi chaud,
T'a de tout temps haï comme un crapaud.
A-t-elle tort ? Cet air ſiniſtre & rogue,
Ce buſte infect, ces bras faits pour ramer,
Ce nez camus, cette tête de gogue,
Te ſemblent-ils bien propres à charmer ?

Continuez, frere, je vous pardonne ;
Dit Ferragus en ſe diſciplinant
Avec tel bruit, qu'on jureroit qu'il tonne.
Juſqu'à demain, dit Renaud ricanant,
Tu peux, ami, pourſuivre cet office.
Mais que fais-tu de ce foible inſtrument ?
Un nerf de bœuf, avec plus de juſtice,
De tes péchés ſeroit le châtiment.

Si bons propos gagnoient l'eſprit féroce ;
Je l'euſſe fait, dit alors Ferragus
En blêmiſſant ; mais le tien eſt atroce.
Tu vas trop loin, frere, je n'en puis plus.
Renaud alors : douceur & patience
Du vrai chrétien ſont la marque & l'eſſence :
Mais j'ai bien vu que tu n'es qu'un caffard,
Hermite faux, & damné papelard.

Lui, ſans mot dire, avec ſa diſcipline
Bride Renaud tout au travers du nez,
Et lui fait faire une piteuſe mine
D'un coup de poing tout des mieux aſſenez.
L'autre repart. Bientôt ils ſe ſaiſiſſent,
Et laidement tous deux s'entremeurtriſſent,
L'un menaçant, blaſphêmant, enrageant,
L'autre muet, & toujours fuſtigeant.

Le Chevalier prend le moine à la gorge.
Lui, furieux de ſentir qu'on l'égorge,
D'un coup de pied au milieu du rognon
Comme une ſolle étend ſon compagnon.
Il ſe releve, & la noiſe redouble :
Mais tout-à-coup à la porte on entend
Foule de gens criant & tempêtant.
Des combattans la cervelle ſe trouble.

Lors Ferragus en répondant *Ave*,
Un coup de poing à l'ennemi deſſerre.
Ouvrez, dit-on, ce ſont des gens de guerre.
Attens, dit-il, je n'ai pas achevé.
Du Chevalier pourtant il ſe ſépare,
En bougonnant ſe ſaiſit d'une barre,
Et va lorgner à travers un pertuis,
Puis par derriere il barricade l'huis.

Je n'ouvre point à gens de votre ſorte,
Leur cria-t-il; vos armes me ſont peur.
Homme de bien, ſi tu n'ouvres ta porte,
Dirent alors les autres en fureur,
Tu la verras dans un moment abbattre.
Puiſqu'on ne peut en paix ici ſe battre,
Dit lors Renaud, la porte s'ouvrira;
Fais les entrer, frere, il leur en cuira.

L'hermite ouvrit; & dans l'inſtant entrerent
Quatre guerriers vaillans & vigoureux.
Vous déſirez ſçavoir, gens curieux,
Quels ils étoient, comment ils ſe trouverent,
Et quelle affaire ils pouvoient avoir là?
Une autre fois vous ſçaurez tout cela.
En attendant, qu'il vous plaiſe ou déplaiſe,
Je veux ici moraliſer à l'aiſe.

Il eſt deux maux ; l'amour eſt un des deux ;
De l'autre * ici le nom pourroit déplaire.
Aux jeunes gens leur effet ſalutaire
Purge l'humeur, & les rend vigoureux.
Chez les vieillards le cas n'eſt pas ſemblable ;
Car au trépas l'un les conduit tout droit,
L'autre les mene à folie incurable ;
Si qu'en riant chacun les montre au doigt.

* La petite Verole.

Quand nous avons atteint un certain âge,
Que je ne veux ici déterminer,
Avec l'Amour ceſſons de badiner ;
Et quelque ſoit alors notre partage,
Tenons-nous-y. Car enfin la beauté,
Comme le temps, a des ailes rapides ;
Et l'on ne voit que la neige & les rides,
Où cheveux blonds & roſes ont été.

Heureux Roland ! ſi de cette morale
Il eût été pleinement convaincu,
Quand par les traits d'Angélique vaincu
Pour ſes beaux yeux tels ſoupirs il exhale,
Que d'une lieue on en entend le ſon ;
Car quoiqu'il fût un vaillant perſonnage,
L'Amour brava ſa force & ſon courage,
Et le traita comme un petit garçon.

Il fut réduit à tel point de démence,
Que pareil fou jamais ne ſe trouva.
Il fit cent maux en Eſpagne, en Provence.
A Gibraltar enfin il arriva.
Il s'y dépouille & ſe jette à la nage,
Et de l'Afrique il gagne le rivage,
Où, ſans les ſoins de nos preux Paladins,
Il eût fini ſes funeſtes deſtins.

Je vous ai dit qu'avec douleur extrême
Le bon Roi Charle apprit ſon triſte état;
Et que quittant le ſoin de ſon Etat,
Il le vouloit aller chercher lui-même.
Mais ſes barons ne le permettent pas,
Et s'offrent tous à marcher ſur les pas
De ſon neveu, lui donnant aſſurance,
Ou ſage ou fou, de le conduire en France.

Suite de l'Hiſtoire de Richardet & d'Alard.

Or Richardet & le vaillant Alard
S'étant unis avec le Duc Aſtolphe,
Etoient venus n'a guère à Gibraltar,
Et, par bonheur, navigeoient dans le golphe.
Au ſein des flots ils trouvent un nageur
Qui du détroit tente la traverſée.
Par le ſalpêtre une bale chaſſée
Fendroit les airs avec moins de roideur.

TAYLOR INST. OXFORD

Rencontre de Roland.

On le connoît, on le ſuit, on arrive.
Roland ſans force étendu ſur la rive,
Facilement fut ſaiſi, garoté,
Et près d'un bois dans un antre porté.
Là de ſon col on fait ouvrir la veine;
Un ſang épais en coule abondamment.
On le crut mieux, mais pour un ſeul moment;
La guériſon d'un fou n'eſt ſi ſoudaine.

Les Paladins pleins de compaſſion,
De pain & d'eau nourriſſoient leur malade,
Et lui donnoient avec affection
Quatorze fois par jour la baſtonade.
On trouvera ce reméde cruel.
Sans lui, Roland courroit les champs encore.
Contre ce mal voilà tout l'ellebore:
Pain ſec, eau claire, & bâton éternel.

D'autres ont dit que des cervelles folles
Le bon ſens eſt recueilli dans des fioles,
Et qu'à la lune on les garde avec ſoin;
Qu'Aſtolphe y fut: il eût eu bon beſoin
De raporter avec l'autre la ſienne.
Mais c'eſt un conte à dormir tout debout.
Du récipé ſuſdit qu'il vous ſouvienne;
Jeûne & bâton, vous dis-je, & voilà tout.

Roland enfin étant devenu ſage,
Bien fixement tous trois les enviſage,
Les reconnoît. Où ſuis-je, qu'eſt ceci?
Comment, dit-il, nous trouvons-nous ici?
Mais quand il ſçut que de toute la France
Les Paladins le cherchoient en tous lieux,
Il déteſta l'amour & ſa puiſſance,
Et ſa foibleſſe & la Dame aux beaux yeux.

De cette cure étant en allégreſſe,
A nos héros arrive un meſſager
Qui de Paris leur apprend le danger,
Et du bon Roi la fâcheuſe détreſſe.
Il les invite à preſſer leur départ,
Parce qu'il craint qu'ils n'arrivent trop tard,
Et leur demande, en remontant en ſelle,
Si de Renaud ils n'ont point de nouvelle?

Sur ſon récit les triſtes Paladins
Partent ſur l'heure, ayant les yeux humides.
Mais connoiſſant aſſez mal les chemins,
Et ne trouvant ni pilotes ni guides,
A l'avanture, en différens ſentiers,
Ils vont errans pendant deux jours entiers;
Puis un matin rencontrent une belle
Au bord d'un bois, & ſon Amant près d'elle.

C'étoit Lucine & ſon époux chéri.
Elle rioit, jaſoit comme une pie;
Si, qu'en voyant ſa mine réjoüie,
On jugeoit bien qu'elle avoit bon mari.
Les chevaliers enchantés à ſa vûe,
Vont au devant; chacun d'eux la ſalue.
Elle, honteuſe un peu de ſa gayeté,
Rend le ſalut avec civilité.

Lors s'informant d'elle ſi par fortune
Du bon Renaud elle a nouvelle aucune,
Elle répond qu'à ſa ſeule valeur
Elle doit tout, ſa vie & ſon bonheur.
Elle leur conte avec beaucoup de graces,
Combien de fois il l'a ſçû garantir;
Qu'elle l'a vu depuis trois jours partir,
Et qu'elle peut leur enſeigner ſes traces.

Lucine enfin acheve ſon récit;
Puis elle-même elle veut les conduire
Dans le chemin que le Chevalier prit
Quand de la grote il partit ſans rien dire,
En les priant, quand ils l'auroient trouvé,
De l'aſſûrer qu'elle fait pour ſa gloire
Des vœux ardens, & que dans ſa memoire
Son nom ſera cherement conſervé.

Lors en deſſous Roland qui la regarde,
A Richardet dit : Ami, que d'attraits !
Allons nous-en ; je ſuis guéri de frais,
Et me revient démangeaiſon gaillarde.
Aſtolphe alors qui l'avoit écouté,
Sans te gêner, dit-il, avec Lucine
Arrange-toi : je vais de mon côté
Te préparer toujours la médecine.

A ce diſcours, les oreilles baiſſant,
Roland s'en va ; le reſte en fait autant.
Dans un lieu frais on trouve une abbaye
De moines noirs, dits de ſaint Jéremie.
Le chevalier les voit s'alimenter
D'herbes ſans ſel, de verjus, de racine :
Lors il s'écrie : Aſtolphe, la houſſine ;
Voici des fous à médicamenter.

Après avoir dévoré la pitance,
Sur quelques ſacs il fallut ſe gîter.
Le lendemain les Paladins de France
Le long du jour marchent ſans s'arrêter.
La nuit les prend en arrivant au gîte
Où nous avons laiſſé ſe querellant,
Le preux Renaud & Ferragus l'hermite,
A qui mieux mieux le menton ſe pelant.

Rencontre des héros dans l'hermitage de Ferragus.

On les reçut après quelques injures.
Renaud par eux fut reconnu d'abord,
Quoique gâté par vingt égratignures.
Ami, les chats t'ont carreſſé trop fort,
Lui dirent-ils ; leur fais-tu donc la guerre?
Je badinois, dit-il, avec le père,
Aprés ſoupé, par recréation.
Reſter oiſif eſt mon averſion.

Lors apprenant que cette robe griſe
Couvre un payen, & que c'eſt Ferragus,
Les Paladins font un cri de ſurpriſe
Dont le béat fut quelque peu confus.
Aſtolphe alors dit : le diable t'emporte.
Autant vaudroit d'enfer murer la porte.
Si celui-ci va dans le Paradis,
Il ſera donc bien meublé de bandits.

Mais laiſſons-les dans la ſainte cellule ;
Car il nous faut en France retourner,

Guerre de Paris.

Où tout guerrier, ſur cheval ou ſur mule,
Se tient déja tout prêt à dégaîner,
Et ſe pourvoit ou d'épée ou de lance.
Ganelon ſeul reſte à grater ſa panſe ;
Car il hait Charle ; & c'eſt tout ſon deſir
De le voir mort, pris ou réduit à fuir.

Or, d'étrangers une troupe infinie,
Venus d'Aſie & d'Afrique & du Nord,
Des Paladins avoit juré la mort,
Si ne pouvoient les prendre tous en vie.
Le peuple Caffre eſt haut comme des tours.
Chaque ſoldat eſt armé de maſſue,
Telle que pins ſont de beaucoup plus courts.
Charle ſe ſent de frayeur l'ame émue.

Mais les Lapons ſont les pires de tous.
Une coudée eſt leur plus grande taille;
Mais bons ſauteurs, gros, forts, velus & roux
Les bras fort longs, les doigts faits en tenaille,
La bouche grande, & les yeux fort petits.
Ils ſont armés d'un cuir ſur leurs habits,
D'un glaive court & d'une courte lance
Qu'ils vont fourrant aux chevaux dans la panſe.

Vous les voyez dans les jambes ſauter,
S'ils ont affaire avec l'infanterie.
Là, s'acharnant avec grande furie,
Ce qu'ils ont pris, on ne peut leur ôter.
Charle bientôt fut ſans cavalerie,
Et ſes piétons mutilés, biſtournés,
En peu de jours, par leur ſupercherie,
Sont triſtement dans la ville amenés.

Figurez-vous la plainte lamentable
Que firent lors les femmes de Paris
En cet état revoyant leurs maris.
De vrai, le cas étoit épouvantable.
D'un tour de bras un ennemi malin
A deux époux portoit la même atteinte;
Et des François la race étoit éteinte,
Si l'on n'eût mis à ce déſordre fin.

Négritiens & Caffres ſe raſſemblent,
(Tous ſont géants) & courent vers les murs,
Et de leur maſſe aſſenent des coups durs
Sur les crenaux; les citadins en tremblent.
A chaque ſaint vierges font oraiſons,
Des Sarrazins ayant frayeur inſigne.
Charle attentif, à chaque tour aſſigne
Deux Paladins, craignant les trahiſons.

Déjà du jour la brillante couriere
Vient embellir le Ciel de ſes couleurs,
Et de roſée enrichiſſant la terre,
Fait de ſon ſein éclore mille fleurs.
De l'Orient elle ouvre la barrière,
De l'horiſon elle chaſſe la nuit;
Tout ſe ranime; & ſa vive lumière
Trace la route au ſoleil qui la ſuit.

Des cris perçans glacent les cœurs de crainte,
Et tiennent lieu de trompette & tambour.
Les Sarrazins déja forment l'enceinte,
Et de leur foule obſcurciſſent le jour.
Sans s'étonner de ces géants féroces,
Les Paladins leur lancent des traits ſurs.
On voit de chair ces horribles coloſſes
Avec fracas tomber du haut des murs.

Ils mépriſoient d'abord cette muraille;
Et cependant, malgré leur grande taille,
Pour s'élancer ſur le rempart d'un ſaut,
Il ſe trouva qu'il étoit un peu haut.
On tient conſeil, & le réſultat porte
Qu'un Caffre en prenne un autre à *chevre morte*;
Que trois ou quatre ainſi ſeront greffés;
Duſſent-ils être l'un par l'autre étouffés.

Ainſi l'on voit de la branche d'un ſaule
Un villageois ſe faire un long cüeilloir,
Et d'une gaule allonger une gaule,
Tant qu'à ſon aiſe il puiſſe faire choir
Le fruit qui ſemble à ſes yeux delectable.
Mais revenons aux Caffres forcenez.
Puiſſe bientôt leur greffe aller au diable,
Et leur Monarque avoir un pied de nez!

L'un ſe baiſſant de l'autre eſt la monture;
Puis le premier ſe releve tout droit.
Le mur étant plus haut en cet endroit,
Un tiers s'y guinde en la même poſture.
De la maſſue en cercle s'eſcrimant,
Et d'un ſeul coup cent Chrétiens aſſommant,
D'une enjambée il eſt ſur la muraille,
Regarde aux champs, & ſourit & ſe raille.

Maugis alors que ſes enchantemens
Rendent plus fort, ſaiſit d'un bras robuſte
Un grand rocher, briſe les oſſemens
Du gros payen, tant il le lance juſte.
Le monſtre tombe entraînant ſes voiſins.
A ce ſpectacle on voit les Sarrazins,
Dans la fureur qui ſoudain les tranſporte,
Courir en foule aſſaillir une porte.

Les citadins lancent du haut des murs
Pierres & traits, chevrons & poix bouillante;
Mais ces brutaux ſont féroces & durs,
Ne connoiſſant la mort ni l'épouvante.
Poteaux épais cédent à leur effort;
Barres, veroux ſont briſés comme verre;
Rien ne réſiſte & la porte eſt à terre.
Charle ſoupire, & voudroit être mort.

Lorſque le Ciel ſe couvre de nuages,
Ainſi l'on voit le payſan ſoigneux
D'un gros torrent côtoyer les rivages,
Et de faſcine & de glaiſe & de pieux,
Faire une digue où le danger menace.
Mais ſi l'eau croît, malgré tous leurs efforts,
Avec fureur les flots qui ſe font place,
Des champs voiſins innondent les tréſors.

Les Sarrazins en euſſent fait de même;
Mais les Français uſant de ſtratagême,
Avoient la nuit un foſſé large ouvert,
Et de roſeaux & gazons recouvert.
Ces furieux aveuglés par leur rage,
S'entrepouſſant, marchent ſur ce feuillage;
Mais ſous leurs pieds la terre qui ſe fond,
Tombe avec eux dans un gouffre profond.

Ceux qui ſuivoient, plus belitres encore,
S'y laiſſent choir tant que le trou fut plein.
Ainſi l'on voit le louvetier malin
Au pied d'un frêne, ou hêtre, ou ſicomore,
Faire une foſſe & ſe mettre aux aguets.
Le loup qui voit une brebis auprès,
Vers ſon gibier court & ſe précipite;
Et le chaſſeur l'aſſaſſine au plus vîte.

Les aſſiégés firent de même alors.
Tous vers la foſſe accourent pêle mêle.
Dès qu'un payen mettoit le nez dehors,
Coups de bâton pleuvoient dru comme grêle.
Etant enfant, je ne valois pas mieux.
Au bord d'un lac avec mon arbalêtre,
Qu'une grenouille osât montrer la tête,
Je me plaiſois à lui créver les yeux.

Mais la nuit vint, & la gent Sarrazine
Fit ſa retraite, & les François auſſi,
Qui refermant leur porte, Dieu merci,
Furent heureux d'éviter leur ruine.
Cependant Charle apprend avec friſſon,
Que de l'Egypte il vient une autre armée;
Que du Soudan la fille bien armée
Eſt à la tête, en caſque & caleçon.

On lui rapporte encore que Deſpine,
Auſſi portant armure maſculine,
Eſt arrivée, & que dans ſes beaux yeux
On voit briller le feu de ſa colère.
Charle gratant ſon chef ſe déſeſpère,
Et s'arrachant le reſte des cheveux
Que l'âge laiſſe à ſa tête chenuë,
Se plaint des ans par qui force eſt talluë.

Mais laiſſons-lui ronger un peu ſon frein,
Et revenons à la loge béate,
Où le Roland s'épanoüit la rate
De voir le frere à la barbe de crin.
Les autres trois ſont malades de rire,
Et quolibets ne ceſſent de lui dire :
Mais Ferragus contrit & pénitent
Baiſſe les yeux, & n'eſt pas trop content.

Comme l'on voit aboyer dans la rue
Petits roquets autour d'un gros mâtin,
Il n'en a cure, & paſſe ſon chemin.
L'Hermite auſſi jamais ne ſe remue
Pour leurs propos ; plus ferme & patient
Qu'un lièvre au gîte au fort du plus grand vent,
Il les écoute aſſis ſur ſa banquette,
Les bras croiſés & la bouche muette.

Quand tout fut dit, d'un ton diſcret & doux,
Freres, dit-il, à quel jeu jouons-nous ?
Seriez-vous bien vrais enfans de l'Egliſe ?
Que veux-tu donc, dit Roland, que ſoyons ?
Certes, répond le père à robe griſe,
Je vous prenois pour parpaillots coyons,
Non pour ſoutiens de cette loi paiſible
Dont charité fait la marque infaillible.

Railler qui fait le bien, eſt indiſcret,
Quoique jadis il ait fait du ſcandale ;
Et le papier qui ſemble blanc & net,
Peut-être fut la chemiſe orde & ſale
De quelque vieille au cadavre infecté,
Ou d'un malade a bû l'infirmité.
Quittant le vice, on prend un nouvel être ;
Pur on devient, & tel ſuis-je peut-être.

Baſte, quittons, dit Roland, ce propos,
Et béniſſons, mon ami, ton bon Ange ;
Car il a dû faire un effort étrange
Pour arracher le vice de tes os.
C'eſt pour la France, en ce moment critique,
Un défenſeur dont elle a bon beſoin.
Peuple Africain & Peuple Aſiatique
Pour l'opprimer ſont venus d'aſſez loin.

Si (comme crois) ce prodigieux zèle
Pour notre foi t'aiguillonne & te point,
Frere très-cher, c'eſt chauſſure à ton point ;
Viens avec nous, & quitte ta chapelle.
Ce ſaint habit, frere, me le défend,
Dit Ferragus, & ſeroit indécent
Que je repriſſe & la lance & l'épée,
Et que de ſang on vît ma main trempée.

Roland ſourit ; il faut ſuivant le cas
Agir, dit-il ; ton excuſe eſt débile.
Contre les Turcs, Payens & Renegats,
Freres vivant d'herbe, ou s'abreuvant d'huile,
Mangeant lait, œufs, légumes ou poiſſons,
Portant ſandale, allant ſans caleçons,
En capuchon, ou bonnet ; tous en ſomme,
Pour cette guerre ont diſpenſe de Rome.

S'il eſt ainſi, dit alors Ferragus,
Je ſuis tout prêt ; mais paſſons par l'Eſpagne,
Car mon armure & ce qui l'accompagne,
Sont dépoſés dans l'antre de Margus,
Vaſte ſéjour devenu ſi célebre
Par le tombeau de ce géant felon
Que fit mourir ſur les rives de l'Hebre
Cancre marin, le mordant au talon.

Les Paladins menent grande allégreſſe
D'avoir acquis un ſi puiſſant renfort.
Si nous voulons bientôt gagner un port,
Dit Ferragus, où nefs on voit ſans ceſſe,
Un pas ſcabreux il nous faut traverſer.
Roland lui dit, qu'eſt-ce donc qui t'étonne ?
Ni les lions, ni le diable en perſonne,
Ne nous pourroient empêcher de paſſer.

Hiſtoire du pas des Géans.

De la valeur je ne ſuis point en peine,
Dit Ferragus ; mais elle ne ſuffit.
Dans le chemin par lequel je vous mene,
Mieux vaut encor la préſence d'eſprit.
Sur le ſommet de roche ſourcilleuſe,
Il faut marcher par un étroit ſentier ;
La culebute en ſeroit perilleuſe ;
On rouleroit pendant un jour entier.

Aux deux côtés de ce chemin perfide,
Sont deux châteaux faits en forme de tours ;
Tels que jadis ceux de Seſte & d'Abide,
Si bien connus par les triſtes amours
De la beauté qui mit ſur ſa fenêtre
Certain flambeau qu'Aquilon ſouffle en traître.
Iceux étoient pour vaiſſeaux empêcher ;
Ceux-ci ne ſont que pour hommes pêcher.

Entre ces tours, quand vous faites voyage,
Deux ſcelerats, géants de leur métier,
Freres, de plus, vous jettent au paſſage
Un grand filet tiſſu de pur acier
Deux mille marcs peſant, & davantage,
A nos filets de pêcheur reſſemblant.
Quand là-deſſous on eſt, ami Roland,
De quoi ſert-il d'avoir bien du courage ?

Mais je veux bien qu'échapiez au filet;
Les deux géants ruſés, à votre approche,
Sans ſe montrer, font tomber mainte roche,
Qui de ſon poids vous écraſe tout net.
Par tant d'engins la mort eſt preſque ſûre.
Roland répond : point de mauvais augure;
Je brûle d'être au haut de ce rocher;
Malheur à cil qui viendra m'y pêcher.

On part enfin, diſant ſes patenôtres;
Le pénitent marche devant les autres
Qui ne ceſſoient de s'en émerveiller,
Ne ſçachant plus s'ils devoient en railler.
Sur le midi de la double rocaille
On voit le faîte, enſuite le détroit :
Les Paladins font halte en cet endroit
Pour conſulter ſur l'ordre de bataille.

Pour la vigueur Roland eſt ſans rivaux.
Renaud après emporte la balance;
Puis Ferragus qui n'a bâton ni lance.
Les trois derniers ſont de tout point égaux.
Je tenterai, dit Roland, le paſſage.
Si les géants ont ſur moi l'avantage,
Renaud alors viendra me ſecourir;
Car, comme on ſçait, je ne puis y mourir.

Les trois viendront après, & tout derrière
Notre pater ; car ſandale & cordon
Contre géants jettent vilain coton ;
Mais il pourra, marmotant ſa prière,
De tous les ſaints implorer le ſecours.
Roland à peine eſt entre les deux tours,
Voici tomber la machine effroyable
Qui l'enveloppe, & de ſon poids l'accable.

Comme l'on voit dans de perfides rets
Donner ſouvent la perdrix innocente
Pour fuir le chien qui la pille & tourmente,
Lorſque ſon maître a tendu ſes filets ;
Elle voltige, elle cherche un paſſage,
Et ſe débat pour rompre ſon lien ;
Mais ſes efforts ne lui ſervent de rien ;
Plus elle tire, & plus elle s'engage.

Ainſi voit-on le guerrier imprudent
Agir des pieds, des mains & de la dent ;
Plus il s'efforce, & plus il s'embarraſſe.
Alors Renaud d'acourir & crier :
Sortez, poltrons, de chiens indigne race.
De ſon épée il frape en vain l'acier ;
La maille en eſt aux coups impénétrable,
Et bien plus tendre eſt la grife du diable.

Pendant qu'il fait mille impuiſſans efforts
Pour délivrer ſon couſin d'eſclavage,
Autre filet lui tombe ſur le corps ;
Tous deux ſont pris comme dans une cage.
On les enleve, & par un grand trou rond,
A chaque tour qui ſervoit de fenêtre,
On les enfourne en un cachos profond
Où l'on ne vit jamais le jour paroître.

Lors Richardet s'avance ; Alard le ſuit :
Mais Ferragus que le remord pourſuit,
Pleure, ſoupire, & battant ſa poitrine,
A ſes péchés impute la ruine
Des Paladins pris dans le trebuchet,
Et ſe ſeroit précipité tout net ;
Mais de l'enfer que ſur-tout il redoute,
S'homicider eſt l'infaillible route.

Voici dans l'air un nouveau ſiflement,
Sur les guerriers fond encor l'inſtrument.
Pris à la glue l'oiſeau ſur un branchage,
Et le pinçon arrêté dans la cage,
Sont moins mêlés, empêtrés, embrouillés,
Que ne le ſont nos Paladins grillés.
Aſtolphe accourt en cervelle éventée,
Et ſe ſaiſit de ſa lance enchantée.

Il poſſedoit cette lance d'or fin
Qu'a tant vanté l'Arioſte divin.
Jamais ne rompt. Il n'eſt acier ni marbre,
Enchantement, chevalier, rocher, arbre
Qui ſur le champ ne céde à ſa vertu :
Ce qu'elle touche eſt ſoudain abattu.
Le Paladin frape, & ſi bien travaille,
Que le filet tombe maille par maille.

Les chevaliers ſont mis en liberté.
A ce ſpectacle un des géants s'écrie,
Et de la tour accourt avec furie :
Mais de ſes cris ſans être épouvanté,
Le Paladin un coup puiſſant lui tire.
Le fier géant tombe avec ſon orgueil ;
Et dans ſa chute il ſemble un grand navire
Que vents & flots heurtent contre un écueil.

L'autre voyant ſon frere en cette trance,
Vient le défendre. A peine de la lance
Eſt-il touché, qu'éprouvant ſa vertu,
Sans nul effort il ſe voit abattu.
Aſtolphe alors le ſaiſit, le houſpille,
Et du filet le lie & l'entortille,
Si qu'il ne peut remuer peu ni point ;
Puis fait à l'autre un ſemblable pourpoint.

Les encagés ſont remis à l'hermite.
Lors dans les tours courant ſans ſçavoir où,
Pour découvrir des Paladins le gîte,
Les chevaliers viſitent chaque trou;
Mais ils prenoient une inutile peine,
Allant, venant, criant à perdre haleine;
Tout ce fracas dans le caveau profond
Ne peut percer, & nul ne leur répond.

Pendant qu'ils font une courſe inutile,
L'hermite ſaint d'un ſoin tout fraternel
Aux deux payens raconte l'évangile,
Du bon Adam l'apétit criminel;
Et des chrétiens leur apprenant les voyes,
Leur dit qu'il faut fuir les péchés mortels;
Du paradis leur enſeigne les joyes,
Et de l'enfer les tourmens éternels.

De Mahomet il leur dit pis que pendre,
Et qu'Apollon eſt faquin à berner.
Tant ſçut prêcher & ratiociner,
Que les géans viennent à le comprendre.
Miracle fut; car le bon pénitent
Grand zèle avoit, mais fort peu de talent.
Bref tous les deux abjurant leur ſyſtême,
A Ferragus demandent le Baptême.

Et lui voulant leurs bons deſſeins prouver,
Pere, dit l'un, ces chevaliers qu'on cherche
Sont en lieu tel que vaine eſt la recherche;
C'eſt un cachot impoſſible à trouver;
Pour y percer il n'eſt aucun paſſage.
Si votre main de ces fers me dégage,
Je les irai tirer de la priſon,
Et de ma part ne craignez trahiſon.

Ferragus dit: Vous me la baillez belle!
Je ne me fie à des amis d'un jour.
Je ſuis ſans arme, & votre force eſt telle,
Que me pourriez jouer un mauvais tour.
Si dites vrai, déſignez-moi la place.
L'autre répond: On n'en voit nulle trace;
Et d'un rocher nous l'avons ſçû couvrir
Si que ſans nous on ne ſçauroit ouvrir.

Rendez-moi libre, & ſur ma foi nouvelle
Je vous promets aſſiſtance fidelle.
L'hermite croit, tantôt oui, tantôt non,
Peignant ſa barbe & gratant ſon menton.
Aſtolphe alors ſort du château perfide;
Et comme un loup ſur la brebis timide,
Sur les géans il tombe furieux,
Pouſſant des cris qu'on entend juſqu'aux cieux.

Mes compagnons, chiens, ou je vous annulle,
Leur diſoit-il, en leur coignant le nez.
Au ſaint bercail ceux-ci ſont retournés,
Ils ſont chrétiens ; mais par trop de ſcrupule,
Dit Ferragus, je n'oſe m'y fier;
Ils tireront nos amis de la cave
Si nous voulons leur ôter cette entrave.
Le ferons-nous, qu'en dis-tu, chevalier?

Un ſeul ſuffit, dit-il ; qu'on le délie.
Ainſi fut fait. Le géant humble & doux
A pas comptés vient avec modeſtie
De Ferragus embraſſer les genoux;
Puis ayant fait cette cérémonie,
Diligemment il marche vers la tour ;
Et délivrant Roland & compagnie,
Il les ramene à la clarté du jour.

Si je voulois vous conter quelle joye
Les Paladins eurent à ſe revoir,
Je n'aurois pas fini demain au ſoir.
Mais quand on ſçut que dans la ſainte voye
Les deux géans demandoient d'être admis,
On en ſentit encor bien davantage ;
Si que Roland & Renaud attendris,
De pleurs ſans fin laverent leur viſage.

Puis on réſout de partir ſans retard,
Et de deſcendre avant qu'il fût plus tard.
Les deux géans prennent chacun ſa gaule,
Et leurs filets qu'ils portent ſur l'épaule.
On les voyoit de cuir épais vêtus
Sur leurs habits, pour parer traits pointus;
Car vous ſçaurez que tel trait, quand il entre,
Tout comme un nain un grand coloſſe éventre.

Dans le chemin on trouve un clair ruiſſeau;
Là Ferragus le Baptême leur donne.
Point ne voulut les nommer de nouveau,
Tant bien leur nom alloit à leur perſonne.
L'un de Fracaſſe avoit le ſobriquet,
L'autre celui de Tempête. En effet,
Rien n'étoit mieux, & c'étoit choſe claire
Qu'en les troquant on n'eût ſçû ſi bien faire.

Rencontre de Philomene.

En cheminant & par monts & par vaux,
Un grand fracas d'hommes & de chevaux
Se fait entendre; & près d'une onde pure
On apperçoit ſur un lit de verdure
Une beauté qui ſemble s'affliger,
Quoiqu'autour d'elle on voye voltiger
Nymphes en foule à danſer occupées,
Et qu'on croiroit Driades ou Napées.

De

De la connoître Aſtolphe curieux,
S'approche d'elle, & dit : Belle inconnue,
Quel noir chagrin obſcurcit vos beaux yeux?
La dame alors vers lui tourne la vûe,
Et lui répond avec civilité :
A la douleur trop juſte qui m'obſéde
Vous ne pouvez apporter de reméde.
Paſſez, ſeigneur, ſans curioſité.

Mais paſſez vîte, & ſur-tout à ma garde
Dérobez-vous pour fuir votre malheur.
Aſtolphe alors prend un luth, la regarde,
Danſant, chantant, riant de tout ſon cœur.
Chacun frémit de pareille démence.
Un Sarrazin qui le voit tout en eau
L'attaque; entre eux choc furieux commence
Si qu'on diroit taureau contre taureau.

A ce grand bruit, en bataille rangée,
Voici venir trente mille ſoldats.
Roland ſe tient près la belle affligée,
Mettant parfois quelque payen à bas.
De ſon côté Renaud contre eux ferraille,
Donnant tels coups & d'eſtoc & de taille
Que, ſi l'on veut en croire Garbolin,
En deux moitiés il fend un Sarrazin.

Les deux géans aux côtés du ſaint père,
De leurs filets ſont de ſi beaux exploits,
En aſſommant mille hommes à la fois,
Que de vivans il ne reſte plus guère.
Le reſte fuit. Vers la dame aux beaux yeux
Vont les guerriers. Sa douleur eſt moins grande;
Mais elle eſt triſte encor, & leur demande
De la laiſſer dans ces ſauvages lieux.

Qui, nous! laiſſer une beauté parfaite
A la merci des lions & des loups,
Lui diſent-ils? Non; venez avec nous.
Riches palais, non ſauvage retraite,
Sont le ſéjour que devez habiter.
Dans le chagrin n'éteignez point vos charmes;
Et vos malheurs daignez nous réciter.
A ce diſcours la belle fond en larmes.

Et d'un mouchoir qu'elle avoit à la main,
Elle eſſuyoit ſes yeux remplis de charmes.
Que feroient-ils quand ſon front eſt ſerein,
S'ils ſont brûlans à travers mille larmes?
Mais attendant que ce divin objet
De ſes chagrins nous conte le ſujet,
Repoſons-nous, & reprenons haleine.
Ma voix s'enroüe, & l'on m'entend à peine.

FIN DU SECOND CHANT.

REMARQUES
SUR LE CHANT SECOND.

Ce chant contient la ſuite du troiſième, & tout le quatrième du Poëte Italien.

J'en ai ſupprimé un naufrage de Ferragus ſur une baleine qu'on prend pour une iſle, parce que ce trait ſe raproche trop d'un autre qu'on trouvera dans mon troiſième chant. J'ai auſſi ôté un ſermon que le prieur de ſaint Jéremie fait aux chevaliers François, & ſon hiſtoire qui n'a rien d'intéreſſant. Ce n'eſt point la difficulté de rendre ces circonſtances qui m'a fait faire ces retranchemens : ce ſont même des morceaux que j'avois aſſez bien travaillés dans la traduction, & qui exiſtent dans mon porte-feuille à côté de l'original ; mais j'ai jugé qu'ils allongeoient, & rendoient lâche un chant qui comportoit aſſez de matières pour pouvoir ſe paſſer de celles-là.

CHANT TROISIEME.

HEUREUX nos bois, ſéjour de la candeur,
La vérité jamais ne s'y déguiſe,
La bouche y dit ce qu'inſpire le cœur,
Et l'intérêt jamais ne les diviſe.
La bonne foi plus ferme que contrats,
Fait que chacun s'y conſerve équitable,
Et la parole opère un effet ſtable
Que parchemins ne garantiroient pas.

Mais ce qui plus mérite de louange
Eſt d'y trouver en amour loyauté ;
Plutôt verriez le Soleil ſans clarté,
Qu'Amant volage ou Bergere qui change ;
Et du moment que d'un mutuel feu
Ils ſe ſont faits l'un à l'autre l'aveu,
Juſqu'au tombeau leur tendre union dure,
Sans que jamais aucun d'eux ſe parjure.

Mais l'Arcadie, à ce que je puis voir,
N'a pas eu ſeule une faveur ſi belle ;
En Perſe auſſi ſe trouve amour fidele
Comme bientôt je vous ferai ſçavoir,
Si j'ai la force, & vous la patience.
La belle dame arrête de ſon mieux
Torrent de pleurs qui coule de ſes yeux,
Puis en ces mots ſon hiſtoire commence.

A Bacchia le Ciel mit mon berceau.
C'eſt une Ville au bord de la Mer noire,
Riche & célèbre, & s'y tient mainte foire
Où l'étranger vient par terre & par eau.
Dans l'appareil que l'opulence étale,
Là mes parens paſſoient leurs jours en paix ;
Et dans la Perſe aucun ne les égale
En or, bijoux, & châteaux & palais.

On ne croit point quand on eſt jeune & fière
Qu'on puiſſe un jour reconnoître un vainqueur.
On me reproche & mépris & rigueur,
Et que mon ſein enferme un cœur de pierre.
Comme l'Aſpic tapi ſous un buiſſon
Pique la main qui quelque fleur détache,
Ainſi l'Amour pour me bleſſer ſe cache
Dans les yeux noirs d'un beau jeune garçon.

Nos entretiens ſont ſentir à mon ame
De jour en jour certain je ne ſçais quoi
Que je prendrois ſouvent pour de la flâme.
Plus de gaité, plus de fêtes pour moi ;
Je ſuis penſive, un ſeul deſir me preſſe,
Et je languis s'il n'eſt pas contenté ;
C'eſt de le voir, de lui parler ſans ceſſe,
Et de l'avoir toujours à mon côté.

Lorſque j'allois me promener ſur l'onde,
Si dans ſa barque il ne paroiſſoit pas,
Mon cœur preſſé de ſa douleur profonde
Au plus beau jour ne trouvoit plus d'appas ;
De retourner j'avois impatience.
Mais ſi le ſort touché de mes ſoupirs
Dans ce moment me rendoit ſa préſence,
Tous mes chagrins ſe changeoient en plaiſirs.

Son pere étoit ſouverain de Darete ;
C'eſt dans la Perſe une principauté.
Plus d'une Reine en ſon ardeur ſecrete
Lui fit ſouvent offrir la royauté ;
Pour leur époux toutes le vouloient prendre.
On vit ſur-tout la Reine de Derbent
Brûler pour lui d'une flamme ſi tendre,
Que cet amour la mit au monument.

Or mon amant, qui ſe nommoit Tangile,
M'aimoit auſſi ſans oſer m'en parler.
Mais du bois verd près la flâme ſubtile,
L'humidité commence à s'exhaler;
Le feu pénetre, & ſoudain il s'allume.
Il eſt ainſi de fillette & garçon:
Leur cœur s'échauffe, il brûle, il ſe conſume,
Qu'ils n'en ont pas ſeulement le ſoupçon.

Un certain jour, (hélas! de ma penſée
Ce jour heureux ne ſortira jamais!)
Par la chaleur abbatue, oppreſſée,
Je repoſois ſous un ombrage frais.
Je vois venir mon amant plein de flâmes,
A mes genoux il ſe jette interdit:
Nous nous taiſions, mais nos yeux & nos ames
En diſoient plus que nous n'en euſſions dit.

Il prend ma main de la ſienne tremblante,
Soupire, & dit: Ah! je ſuis votre amant.
Mon front alors de rougeur s'enflâmant,
Je lui répons, moi je ſuis votre amante;
Mais ſans jurer que ſerez mon époux
De mon amour n'eſpérez aucun gage;
J'appelle ici les Dieux en témoignage,
Que le trépas pour moi ſeroit plus doux.

Tangile alors fait des ſermens horribles
De m'épouſer ; atteſte tous les Dieux,
Ceux de la mer, de la terre & des cieux,
Et de l'enfer les puiſſances terribles ;
Et ſi jamais il s'oſe parjurer,
Que Jupiter à l'inſtant le foudroie.
Pendant qu'il jure, une ineffable joie
Me fait pâmer, & lui, ſemble expirer.

Le lendemain ſans tarder davantage,
A mes parens il demande ma main ;
Mais en faveur d'un autre ſouverain,
Mon pere avoit conclu mon mariage.
Rien ne fléchit ce pere trop cruel ;
Mon jeune amant accablé de triſteſſe,
A ſon injuſte & fatale promeſſe
Oppoſe en vain notre amour mutuel.

D'un dur refus ſa démarche eſt ſuivie.
Point ne dirai quels furent nos chagrins ;
Bref, il fallut pour lui ſauver la vie
A mon amant confier mes deſtins.
On s'apperçut, ſans doute, de ma fuite ;
On nous pourſuit : mon amant & ſa ſuite
Font volte-face. Il me dit : Je te ſuis,
Cours au vaiſſeau, ma Philomene, fuis.

A la clarté des brillantes étoiles,
D'un bâtiment je découvre les voiles;
Avec frayeur je l'aborde à l'inſtant;
Puis au ſecours de mon fidele amant,
Je fais marcher ſoudain tout l'équipage.
Avec ardeur on gagne le rivage;
Le choc redouble, & ſon terrible bruit
Eſt plus affreux par l'horreur de la nuit.

Je prête à tout une oreille attentive.
De moins de cris la plaine retentit;
Et le combat enfin ſe rallentit.
Je m'enhardis & deſcens ſur la rive.
En approchant, quels furent mes tranſports!
A nos guerriers le ſort étoit funeſte,
Et les vainqueurs emmenant tout le reſte,
Sur le terrein ne laiſſoient que des morts.

J'appelle alors à haute voix Tangile,
Et dans le ſang je cherche toute en pleurs;
Je crains de prendre une peine inutile,
De le trouver j'ai les mêmes frayeurs!
Malgré l'horreur, le déſeſpoir m'entraîne,
Et j'oſe enfin des cadavres tirer.
Mais je le vois! je l'entens ſoupirer,
D'une voix foible il nomme Philomene.

A cette voix j'accours en fremiſſant,
A ſes côtés je tombe en l'embraſſant.
Tournant vers moi ſa paupiere mourante :
Que feras-tu, me dit-il, tendre amante !
Un juſte eſpoir vient ranimer mon cœur,
Lui dis-je alors, puiſque tu vis encore ;
Et je retrouve en effet ma vigueur
Pour ſecourir un époux que j'adore.

Je le releve, & l'entraîne au vaiſſeau ;
Tout redoubloit ma force & mon courage.
Je vais à terre, & le long du rivage
D'un ſimple sûr je cueille un gros faiſceau ;
J'en fais couler le baume dans ſa plaie,
Je le ranime & ſans que rien m'effraie,
Le cable enfin eſt coupé de ma main ;
Et loin du port nous nous voyons ſoudain.

Tangile alors, ma tendre Philomene,
Voiles, dit-il, ne ſavons gouverner.
Déployons-les ; c'eſt le ciel qui nous mene ;
Pleine aſſiſtance il ſçaura nous donner
Si notre amour mérite ſa clémence.
Qu'il nous puniſſe, hélas ! s'il s'en offenſe.
Lors, j'obéis ; & notre bâtiment
En pleine mer eſt pouſſé par le vent.

Le Roi d'Alger, que Pinore on appelle,
Et qui comptoit neuf luſtres à-peu-près,
Pour adoucir quelques ennuis ſecrets,
Péchoit alors avec mainte nacelle.
Sa jeune ſœur, belle, & d'un air charmant,
Prenoit auſſi le même amuſement.
Ce Prince altier nous apperçoit à peine,
Que le voyons venir à voile pleine.

(Ici, Seigneurs, commence ma douleur,
Et le trépas eſt mon unique aſyle.)
Le Roi pour moi ſe prend de vive ardeur;
Sa ſœur Lucrine aime déja Tangile.
Tous les ſuppôts d'Eſculape aſſemblés
A leur ſecours elle-même préſide;
Et par les ſoins de ce couple perfide
D'honneurs enfin, nous nous voyons comblés.

A mon époux, tout près de ſa demeure,
Pinore aſſigne un riche appartement,
Où peut Lucrine entrer à tout moment,
Et veut qu'auſſi près d'elle je demeure.
Le lendemain, entouré de ſa cour,
Le Roi va voir comment va ſa bleſſure,
Me fait prier de m'y rendre à mon tour,
Et veut ſçavoir quelle eſt notre aventure.

Tangile alors lui dit ſans nul détour
Quel eſt ſon pere & quelle eſt ſa patrie
Et quelle étroite & douce ſympathie
Nous fait brûler d'un mutuel amour.
A ſon récit le Roi paroît de glace,
Puis dans ſes yeux la colere ſe peint;
Et de ſa ſœur je vois pâlir le teint,
Et ſans rien dire elle quitte la place.

Par tes vaiſſeaux les miens ont été pris
Et mis en cendre auprès de Salamine,
Dit le monarque en nous tournant l'échine.
Tangile alors me regarde ſurpris:
Que ferons-nous, me dit-il, tendre amie!
L'amour, lui dis-je, ainſi que la vertu,
Fait plus d'effort, plus il eſt combattu.
Tout eſt égal lorſque l'on hait la vie.

Ma ſeule crainte, (& ne t'offenſe pas
Si j'oſe ici ſoupçonner ta tendreſſe;)
C'eſt de te voir épris des doux appas
De cette ſœur qui pour toi s'intéreſſe.
Tout cede au temps, même le tendre amour!
On ne prend pas une ville en un jour;
Le Pin altier, qui dans les cieux ſe cache,
Ne tombe pas du premier coup de hache.

Mais l'ennemi par le fer, par les feux,
Force l'obſtacle, & la ville ſuccombe ;
Le bûcheron par ſes coups furieux
Fait tant qu'enfin il faut que l'arbre tombe.
Ah ! que je crains de te voir quelque jour
Moins inquiet d'offenſer mon amour ;
Et moins honteux du titre d'infidele,
Ainſi que moi t'oublier avec elle !

Mais que plutôt la plus affreuſe mort
M'arrache, hélas ! à cet horrible ſort.
Lors je me tais, & je verſe des larmes.
Ceſſez, quittez ces indignes allarmes,
S'écrie alors Tangile en m'embraſſant.
Pourquoi trembler d'une vaine chimere ?
Ah ! vous ſçavez que mon cœur eſt ſincere,
Et de ma foi ce doute eſt offenſant.

Tandis qu'ainſi nous ſoulageons nos peines
En nous jurant les feux les plus conſtans,
Voici venir deux difformes géans,
L'un prend Tangile, & le charge de chaînes,
Et le ſecond malgré mes cris affreux,
M'oſe enlever. Un cachot ténébreux
Eſt le ſéjour de mon époux fidele,
Et l'on m'enferme en une citadelle.

Je n'ai point ſçu ce qu'il devint alors.
Je dois penſer que d'une même trame
Contre tous deux on ourdit les reſſorts.
Soir & matin Pinore plein de flâme
Vient me parler de ſon amour pervers.
Pour me fléchir il met tout en uſage,
Tantôt féroce, & blaſphêmant de rage,
Tantôt plaignant les maux que j'ai ſoufferts.

Mais quand il vit qu'il y perdoit ſa peine,
Qu'autant vaudroit tendre filets au vent,
Mer labourer, & ſemer ſur l'arêne,
Il réſolut de s'y prendre autrement.
Il me dit donc que mon amour ſi tendre
Et ſi fidele avoit touché ſon cœur;
Qu'à mon époux il conſent de me rendre,
Quoiqu'il ſoit sûr d'en mourir de douleur.

Le jour ſuivant il me répete encore
Qu'à me céder il eſt déterminé;
Qu'au lendemain le moment eſt donné,
Et que je dois me parer dès l'aurore
D'habits de fête, & de brillant atour;
Et que lui-même il veut venir me prendre,
Et me mener au milieu de ſa cour,
Où mon époux aura ſoin de ſe rendre.

Ce doux eſpoir met la joie en mon cœur,
Sans ſoupçonner Pinore d'impoſture,
A m'embellir j'emploie avec ardeur
Tout ce que l'art inventa de parure.
Je vois enfin ce jour ſi déſiré.
L'air retentit d'une douce harmonie,
Et ſur un char par ſix chevaux tiré
Nous traverſons une foule infinie.

J'arrive enfin. Au dernier de mes pas
Pinore vient paré, plein d'allegreſſe.
De cent beautés un cercle plein d'appas
M'entoure alors, me flatte & me careſſe,
Puis nous marchons; toute la cour nous ſuit.
Vers un balcon la troupe me conduit,
D'où je découvre immenſe populace,
Qui pour me voir s'empreſſoit dans la place.

Je ne vois point Tangile cependant;
Je le demande; & le cruel Pinore
Me dit qu'il doit paroître au même inſtant.
De nouveaux chants ſe font entendre encore,
Et j'apperçois en effet mon époux,
Mais tout en pleurs, pâle, plein de courroux;
Il me regarde, & fremit, & s'écrie:
Tu m'as, perfide, indignement trahie!

Et ſe jettant au milieu des ſoldats,
Il prend un trait ; & d'une main peu sûre
Le lance au Roi, mais il ne l'atteint pas,
Et dans le flanc me fait une bleſſure.
Troublé d'horreur, il fuit tout éperdu,
Et dans la foule il eſt bientôt perdu.
Le Roi barbare alors le fait pourſuivre,
Et ſur le champ prétend qu'on le lui livre.

Si quelque oiſeau qui va par l'air volant
Entend le chant d'un compagnon perfide,
Plein d'allegreſſe il dirige à l'inſtant
Son vol léger vers la voix qui le guide.
Mais l'imprudent ſe livre à ſon malheur.
Un verd rameau cache un piége funeſte ;
Il ſe défend ; le malheureux y reſte,
Et de ſa mort réjouit l'oiſeleur.

Ainſi ma joie, hélas ! devient triſteſſe,
Et le tyran ſe rit de ma douleur.
Ne comptez plus, dit-il, ſur ma foibleſſe ;
Je ſuis enfin las de votre rigueur :
Appellez-moi felon, tigre, ſans ame,
Pour ma ſanté ce ſont des oraiſons ;
Je n'entens plus dans trois jours vos raiſons ;
Heur ou malheur ; vous choiſirez, Madame.

Depuis ce jour des milliers de ſoldats,
Des généraux, & ces jeunes compagnes
Sont ſans relâche attachés à mes pas.
Je vais errant dans ces vaſtes campagnes;
Inceſſamment j'implore avec ardeur
Contre un cruel la céleſte vengeance;
Et ces beautés, par leurs chants, par leur danſe,
Cherchent du moins à ſoulager mon cœur.

Voilà, Seigneurs, ma déplorable hiſtoire.
La Dame à peine avoit fini ces mots,
Qu'on voit venir ſur jument maigre & noire
Un homme ayant les bras liés au dos.
Son front paroît accablé de triſteſſe;
Mais j'interromps ce grand événement;
Car Olivier me fait ſigne, & me preſſe
De lui donner auſſi quelque moment.

Ce chevalier, & Dudon & Sauvage,
Dans un vaiſſeau partirent de Calais;
Et vers le Nord voguant par un vent frais,
Vinrent enfin juſqu'à certain parage
Que dans le temps où bœufs ſçavoient parler,
Nos bons ayeux croyoient le bout du monde.
Là, le patron voulant jetter la ſonde
Par un poiſſon on ſe ſent avaler.

Et l'on ſe trouve en ventre de baleine,
Où le vaiſſeau cingloit à voile pleine.
Elle avoit bien dix mille de largeur,
Trente de long. Sa bouche a telle ampleur
Qu'elle préſente un port quand elle bâille.
Comme la mer commençoit à mugir,
Nos bonnes gens crurent faire trouvaille,
Et qu'ils étoient trop heureux d'y ſurgir.

A peine eſt-on entré qu'on en enrage;
Car pour croquer la nef & l'équipage
Dame baleine, avec malin vouloir,
Dans le moment clôt la bouche, & bon-ſoir.
Dolents étoient; car il eſt moins étrange
Manger poiſſon, que ſi poiſſon vous mange.
Non ſans raiſon ils furent effrayés;
Un pied plus près, ils étoient tous broyés.

Or ſe laiſſant aller à la dérive
Dans un étang le navire eſt porté.
On voit des gens qui pêchent ſur la rive,
Arbres plantés d'un & d'autre côté,
Peuples allant, venant, faiſant commerce:
Un peu plus loin, bergers, moutons & loups,
Bœuf qui laboure, & villageois qui herſe,
Vignes, hameaux, bref, tout comme chez nous.

Je ne vous dis des fables inoüies,
Et ne prenez tout ceci pour chanſon.
Car le ſoleil paſſe par les oüies
De la baleine, & mûrit la moiſſon;
Et par la bouche on voit auſſi la lune
Dont les rayons éclairent ſur la brune.
Nous ne voyons qu'eſprits-forts aujourd'hui;
Mais ſi quelqu'un dit non, tant pis pour lui.

Des Paladins la plus grande ſurpriſe,
(Et pourrez bien auſſi vous étonner;)
Ce fut d'oüir groſſes cloches ſonner,
De voir enſuite une petite égliſe,
Et cheminant entre arbres bien rangés
Deux capucins de beſaces chargés.
Les chevaliers ſe font deſcendre à terre,
Et tout courant viennent au monaſtère.

De ce couvent certain gros Florentin
Etoit gardien, lequel, par paranthèſe,
Bon homme fut, mais fort grand calotin.
Jouer aux dez, ſe veautrer à ſon aiſe,
Boire & manger étoient ſon bel endroit;
Faiſant au reſte, avec un beau ſens froid,
Propos ſi foux, & telle diſparate,
Qu'il vous falloit épanouir la rate.

Or, au ſoleil ſe gratoit le pater
Lorſqu'arrivoient les Paladins de France.
Courtoiſement il fut les inviter
A prendre vin, & manger la pitance.
» De vous avoir, Seigneurs, bien nous duira,
» Reſtez, dit-il, ce ſoir, par complaiſance,
» Hier, avant-hier, & tant qu'il vous plaira;
» Nous n'en ferons certes, moins de dépenſe.

» Mais le ſouper eſt déja préparé,
» Car on entend cliqueter les fourchettes;
» Ici n'aurez ni poulets, ni poulettes,
» Ni fin gibier, ni rien de digéré.
Pour compliment Olivier le pied tire,
Fourrant les doigts juſques dans ſon goſier,
Pour s'empêcher d'éclater d'un fou rire,
Qui le frocard pourroit mortifier.

Au réfectoire on entre en diligence,
Où le gardien & les ſupérieurs
Pour cette fois diſpenſent du ſilence,
Pour le reſpect qu'on doit à ces ſeigneurs:
Puis on leur fert un potage de raves,
Œufs & choux-fleurs, & bons macaronis,
Vin vieux, & pains ſi blancs & ſi ſuaves,
Qu'ils valent mieux que friands pains benis.

Après ſouper, Olivier leur demande
Qui les a là tous conduits, & comment,
Et dans le corps de baleine ſi grande,
Quel eſt le fou qui fit bâtir couvent?
Le bon gardien lors retrouſſant ſa manche,
Et careſſant ſa longue barbe blanche,
Son capuchon abbaiſſe ſur ſes yeux.
» Je vais, dit-il, tout dire de mon mieux.

» Le conte eſt bref, bref. Or, dans mon jeune âge
» M'étant fait moine, à Livourne un matin
» Je me trouvois avec le Sacriſtain,
» Et..... le voilà. Tous deux, ſur le rivage,
» Nous vîmes donc un ſuperbe vaiſſeau
» Anglois, je penſe. Il nous parut fort beau.
» Nous y montons pour voir comme il eſt riche;
» Dans le moment le voilà qui déniche.

» Après avoir tant à tort qu'à travers
» Bien navigé, nous vînmes dans ces mers,
» Où ce poiſſon, qui n'a raiſon ni rime,
» Nous engloutit tout vifs dans ſon abyſme.
» Et le couvent eſt tout-à-fait ancien;
» Car, en latin, pour qu'on n'y comprit rien,
» On l'a gravé, de peur que l'on n'en doute,
» Et dans cent ans, on n'y connoîtra goute.

» D'ici partons ſuivant notre deſir,
» Et retournons auſſi, de la marée
» En obſervant la ſortie & l'entrée.
Lors, Olivier : » J'apprens avec plaiſir
» Que nous pouvons ſortir de cette panſe ;
» Je veux demain partir au point du jour,
» Et ne veux plus différer mon retour ;
» Car j'ai regret de n'être pas en France.

Le lendemain embarqués preſtement,
Et vers la gorge ancrés dans un mouillage,
Les Paladins attendent le moment
Où la baleine ouvrira le paſſage.
Ils ſe vouoient aux ſaints du Paradis
Pour qu'il lui prit de vomir quelque envie :
Mais tout-à-coup leur attente eſt remplie ;
Elle les rend comme elle les a pris.

Ils n'avoient plus ni voiles ni bouſſole,
Ce qui ſembloit un peu les chagriner ;
Mais ils avoient du moins de quoi dîner :
Or, en mangeant, de tout on ſe conſole.
Par un vent frais le vaiſſeau dirigé
Va comme un trait que de l'arc on décoche ;
Et vers le ſoir, d'une terre on eſt proche
Dont le rivage eſt de peuple chargé.

En approchant, on voit une chaloupe
De noir tendue, & prête à couler bas,
Et de frayeur mourante, vers la poupe
Mere qui tient ſon fils entre ſes bras.
Les chevaliers abordent la nacelle.
Jamais ne fut une femme ſi belle;
Chacun s'empreſſe à lui donner la main,
Et de la barque on la tire ſoudain.

En ſe voyant avec ſon fils ſauvée,
Elle fut prête à mourir de plaiſir;
Mais ſur le port on entend retentir
Cris forcenés de la voir préſervée.
» Eloignons-nous de ce rivage ingrat,
Dit-elle alors : » Achevez votre ouvrage,
» Et vous ſçaurez, Seigneurs, quel attentat
» D'un peuple entier m'attire cet outrage.

La mer paroît ſeconder ſes deſirs;
Et le vaiſſeau changeant ſoudain de route,
Rapidement pouſſé par les zéphirs,
L'éloigne enfin du lieu qu'elle redoute.
Mais cependant qu'avec ſes protecteurs
Elle prend terre au plus prochain rivage,
Il nous convient faire un autre voyage;
Car vous ſçavez qu'on nous attend ailleurs.

C'eſt en Afrique, & je vous y ramene.
C'eſt-là qu'avons laiſſé l'ami Roland
Et Ferragus l'hermite, & Philomene,
Les deux géans, Aſtolphe le galand,
Et Richardet, & Renaud. Or, la dame
Leur finiſſoit ſon récit langoureux,
Et vous ſouvient, qu'alors venoit vers eux
Homme lié montrant grand deuil dans l'ame.

Fort triſte alloit, & ſur triſte jument,
Et l'entouroient deux mille ſatellites.
Le pere ordonne à ſes garçons hermites
De s'eſcrimer avec leur inſtrument.
Premier filet eſt lancé par Fracaſſe,
Tempête après jette auſſi ſa tiraſſe :
Sans autre forme ils en viennent à bout ;
Hommes, chevaux, ils font raffle de tout.

On les apporte à la dame chagrine.
On les voyoit gliſſant dans les filets,
Tantôt montrant le nez, tantôt l'échine,
Ainſi que font anguilles & brochets,
Quand les pêcheurs les tirent ſur le ſable :
Ceux-ci crioient d'une voix lamentable,
Miſéricorde ; on leur donne quartier
En délivrant le moine priſonnier.

L'infortuné n'eſt autre que Tangile,
Et Philomene en pâme de plaiſir.
En la voyant, un cruel ſouvenir
De cet époux enflamme encor la bile,
Et lui lançant un regard de travers,
D'un ton affreux il dit : Femme infidelle,
Quoiqu'à mes yeux elle ſemble encor belle,
N'eſt que furie échappée aux Enfers.

Retourne, ingrate, au barbare Pinore;
Mais me vouloir témoin de tes forfaits!
Plutôt des yeux, & de la vie encore
Puiſſe mon bras me priver pour jamais!
Pour l'équité, Roland rempli de zèle,
Vous avez tort, lui dit-il, chevalier;
Car à vos feux Philomene eſt fidele,
Et de conſtance eſt un ferme pilier.

Et lui contant tout de fil en aiguille,
Il ſçait ſi bien l'époux déſabuſer,
Qu'il ſaute au cou de la dame gentille,
Et ne ſe peut laſſer de la baiſer.
Alors ſuivi d'une foule cruelle
Pinore vient les yeux étincelans;
Tangile s'arme, & l'un des deux géans
Comme une tour ſe met devant la belle.

Lors, de ſa lance, Aſtolphe tout abat;
De Durandart le bon Roland combat;
Le preux Renaud s'eſcrime de Fusberte.
Mais le géant de ſa maſſe entr'ouverte,
A chaque coup vous en enleve cent,
Leur donne un tour, & le ſuſdit Fracaſſe
Les rabattant d'un bras fort & puiſſant
Sur le terrein les pile & les concaſſe.

Ainſi l'on voit, ſelon certain Auteur,
Renard ruſé s'aſſeoir au bord de l'onde,
Et dans la mer tremper ſa queue immonde;
Cancres marins alléchés par l'odeur
S'attachent là, ſans ſoupçonner de riſque.
Le traître alors d'un coup de fouet puiſſant
Va de ſa queue un dur rocher feſſant,
Et de houmars ſe fait une ample biſque.

Richard auſſi convoyoit en Enfer
Les noirs ſujets du cruel Roi d'Alger;
Et Ferragus en faiſant ſa priere
De temps en temps leur ruoit quelque pierre.
Pinore monte un ſuperbe cheval,
Cherche Tangile & hautement l'appelle,
Comptant pour rien la mort la plus cruelle,
Pourvu qu'il puiſſe accabler ſon rival.

Mais à l'inſtant Roland tel coup deſſerre
Sur le tyran, qu'il le partage net.
En deux moitiés le corps tombe par terre.
Le horion pourfend comme un navet
Juſqu'au cheval, voire juſqu'à la ſelle,
Si que l'épée, après ce beau coup là,
A cinq grands pieds encor ſous terre alla.
Onc on ne vit balafre ſi cruelle.

Ainſi prit fin faute de combattans
Ce dur combat; & de nos deux amans
Qu'a réunis aventure auſſi rare,
Des chevaliers la troupe le ſépare.
Au prochain port ils trouvent par haſard
Un bon navire allant en marchandiſe.
Les Paladins s'embarquant ſans remiſe,
Joyeuſement cinglent vers Gibraltar.

Dans une nef quand géans s'introduiſent,
Proviſions en peu de temps s'épuiſent.
Un beau matin au milieu des rochers,
De Tarragon paroiſſent les clochers:
Les chevaliers abordent le rivage
Voulant par terre achever leur voyage;
Tous à l'envi, du navire ſautant,
A la cité ſe rendent à l'inſtant.

Nos bonnes gens que mâle faim travaille,
Au cabaret ſe rendent tous joyeux.
En un inſtant toute la victuaille,
Œufs, chair, poiſſon, diſparoît devant eux.
L'hôte étonné croit avoir la berlue,
Et chacun d'eux prend pour un lougarou.
Le Ciel, dit-il, vous conſerve la vue;
Car d'appétit il vous a donné prou.

D'autre côté, l'hôteſſe en la cuiſine
Aux deux géans qui ſervoit à dîner,
Fait tel ſabbat, tant ſçait ſe demener,
Que l'on diroit une poule en géſine.
Sortez d'ici, dit-elle, ogres maudits,
Sinon, ſerons avalés tous brandis.
Ce qui fâchoit la bonne ménagere
C'eſt qu'ils avoient mangé bœuf & ſa mere.

Ils les avoient pourtant pris au marché,
Et les ayant ſous leurs manteaux caché,
Comme poulets les tirant de leur poche,
Ils les avoient fort bien mis à la broche.
En un clin d'œil tout étoit englouti.
Or à l'hôteſſe ils demandoient grillade,
Rôti, bouilli, ragoûts & marinade,
Comme des gens qui de faim ont pâti.

Puis à deux mains ſaiſiſſant une tonne,
Et la levant en l'air d'un air aiſé,
Si fréquemment l'un après l'autre entonne,
Que fût-ce un puits, ils l'auroient épuiſé.
Trente barils d'une énorme meſure
Avoient vuidé ſans qu'ils fuſſent moins frais ;
Vous euſſiez dit, les voyant ſi diſcrets,
Qu'ils n'avoient bû que de l'eau toute pure.

Gros cervelats, jambons, petit ſalé,
(De ſalaiſons la maiſon étoit pleine)
Tout comeſtible eſt par eux avalé ;
Les chevaliers toutefois ſont en peine.
Dans leurs gouſſets ils avoient peu d'argent.
Payer leur hôte en ce beſoin urgent
Leur paroiſſoit dure cérémonie,
Et s'en aller ſans payer, vilenie.

Conſeil tenu, l'on conclut cependant
Qu'en ſe feſſant, tant que le ſang s'enſuive,
Pour exciter compaſſion plus vive,
L'hermite iroit l'aumône demandant.
Par Tarragon le voilà donc qui truche,
Chemiſe bas, le nez dans ſa capuche ;
Et s'écrioit, montrant ſes bras meurtris,
Ayez pitié des nouveaux convertis.

Le bon Richard tient la boëte à Perrette,
Et le ſuivant, recueille les deniers.
Le duc Aſtolphe en voyant ces guerriers
Réduits à faire indignité ſecrette,
Et quêmander comme belîtres ſont,
D'âpre douleur reſſent la vive atteinte.
Aux deux couſins il va porter ſa plainte;
Ne puis tenir dit-il à cet affront.

Fais donc trouver argent d'autre manière,
Répond Roland. Le vice eſt ſeul honteux.
De quoi nous ſert ici ton humeur fière?
Et puis, qui ſçait que nous ſommes ces preux
Dont aux combats on vante la beſogne?
Dans ce petit château de Catalogne
N'habitent point d'aſſez puiſſans ſeigneurs,
Pour que puiſſions les rencontrer ailleurs.

Mais Ferragus les rend tout d'un coup riches
En leur comptant cent ducas bien luiſans;
Car Eſpagnols ſont aſſez bienfaiſans.
Quand ils en ont on ne les voit pas chiches.
Avec vin chaud on baſſine le dos
Du pénitent qui fit tant de proueſſe;
Puis on l'invite à prendre du repos.
A Richardet on fait mille carreſſes.

On paye l'hôte, & l'on ſe met au lit.
Le lendemain ils partent de bonne heure
Pour retrouver la ſauvage demeure
Où du pater la fine armure gît.
Or cette grotte eſt par-delà Valence,
Dans un endroit inculte & fort couvert,
Où l'on ſe perd lorſque moins on y penſe,
D'autant qu'il faut traverſer un déſert.

Les chevaliers piquoient donc leurs montures ;
Et les géans ſuivoient au petit pas.
Un certain ſoir, dans les routes obſcures
D'une forêt qu'ils ne connoiſſoient pas,
La nuit les prit avec l'inquiétude ;
Car ils étoient égarés tout de bon ;
Et nul hameau, nulle habitation,
N'avoiſinoit l'horrible ſolitude.

Pendant deux jours de ſentier en ſentier
On court ſans prendre aucune nourriture ;
Et le troiſième, à la mort d'un courſier,
Tout d'une voix on s'accorde à conclure ;
Car de la ſoif le tourment eſt affreux,
Et de ſon ſang force eſt qu'on la ſoulage.
Mais on entend ſoudain mugir des bœufs,
D'où l'on reprend & vigueur & courage.

Courant au bruit, de la forêt on ſort;
Mais chacun d'eux eſt déja demi-mort.
Haves, tirés, efflanqués comme lièvres,
La pâle mort habite ſur leurs lèvres.
Aſtolphe alors : ſi, ſans être bleſſé,
De pur beſoin me voilà trépaſſé;
On vante en vain la lance que je porte;
Et mâle faim, dit-il, eſt bien plus forte.

L'un après l'autre ils tombent de cheval.
Roland d'abord, le bon Renaud enſuite,
Puis Richardet, puis l'Anglais jovial,
Puis Ferragus le maigre & jaune hermite,
Qui jeûne tel n'avoit fait de ſes jours.
Les deux géans tombent comme deux tours,
Ou comme on voit du haut d'une montagne
Pins & cyprès rouler dans la campagne.

Or cependant que vont agoniſer
Pauvres chrétiens tout prêts à rendre l'ame
Le ventre en l'air. Voici certaine dame
Simples cherchant pour filtres compoſer;
Et les voyant étendus ſur la terre,
D'un ſoubreſaut ſe ſent le cœur tranſi;
Puis elle dit : Que faites-vous ici?
L'un d'eux répond : La faim nous fait la guerre.

C'eſt le bourreau qui nous tient au ſiflet,
Et nous pouſſons notre dernier hoquet.
La Fée alors que compaſſion touche,
A chacun d'eux va verſer dans la bouche
D'un elixir qu'elle avoit par bonheur
Dans ſon flacon, & leur remet le cœur;
Et pour leur rendre une vigueur nouvelle,
Elle les prie à ſouper avec elle.

Mais apprenant que ce ſont des chrétiens,
Et les voyant d'allure & de corſage
Qui ne promet poire molle aux payens,
Elle ſe met à faire un tel breuvage,
Que tant ſoit l'homme & robuſte & puiſſant,
Toute ſa force à l'inſtant déménagè.
Pour réuſſir à ce coup important,
Elle leur ſert ce ſuc dans un potage.

Mais aux géans recrûs & haraſſés
D'avoir à pied cheminé dans les crottes,
Et qui déja dorment comme marmotes
Dans l'écurie, ainſi que chiens feſſés,
Point n'en donna; ſeulement pain, vin, viande
Par la ſervante ils eurent à foiſon;
Car pour géans ſon eſtime étoit grande,
Offrant ſervice en toute occaſion.

La noire ſoupe eſt à peine ſervie,
Que quoiqu'encor elle bouille à grands flots,
On n'attend pas qu'elle ſoit refroidie.
Avidement nos affamés héros
Tordant la bouche & retenant l'haleine,
De ce poiſon rempliſſent leurs muſeaux.
La Fée alors leur attache ſans peine
Les pieds aux mains comme on fait à des veaux.

Roland voulant lancer à la ſorcière
Un coup de poing lorſqu'elle le lioit,
Comme un faucon alors qu'il reconnoît
Que le chaſſeur l'a privé de ſa ſerre,
Devient penaut ; ainſi le chevalier
Reſte confus, & la cruelle en raille.
Autant avint à chaque autre guerrier ;
D'un bas d'eſtame ils ne romproient pas maille.

Le lendemain, en haîne des chrétiens,
Pour Mahomet montrant un zéle extrême,
La noire Fée à Valence elle-même
Les veut mener en leſſe comme chiens,
Et les offrir au Roi nommé Baleine,
Parce qu'il eſt épais, difforme & grand.
C'étoit le fils du payen Mecreant,
Qui réunit l'Eſpagne à ſon domaine.

Comme l'on voit par villes & châteaux
Mener renard qu'on a pris dans la trape,
Ou quelque loup, la terreur des troupeaux;
Chaque paſſant l'injurie ou le frape,
Et ne ſera bergère ni berger,
Grand ni petit, qui ne ſuive en tumulte,
Tirant ſon poil pour le faire enrager;
Autant qu'il peut enfin, chacun l'inſulte.

Les Paladins ſont de même traités.
Tiges de choux, bâtons leur ſont jettés,
Trognons de pomme, ou plus infecte ordure.
Jugez, lecteur, ſi chacun tout bas jure.
Ils s'adreſſoient à tout le Paradis
Pour ſe ſouſtraire à cette rude peine.
Enfin, hués, conſpués & maudits,
On les conduit au palais de Baleine.

Un fils du Roi, comme un page ſubtil,
De ſon balcon tirant une arbalête,
Touche Roland qui dit ſoudain, plaît-il?
Je viens auſſi d'être atteint à la tête,
Répond Renaud, jurant comme un démon.
Dans le moment Richardet de la joüe
Se plaint de même; Aſtolphe, du menton.
Bref, de leur peau le ſcelerat ſe joüe.

Ils ſont enfin dans le palais admis.
L'énorme Roi les voit d'un œil farouche.
Qu'ils ſoient pendus, dit-il, de broc en bouche,
Puiſqu'Apollon n'eſt pas de leurs amis.
Deux chenapans déja ſont à la porte
Avec cordons. Roland les yeux baiſſés,
Seras-tu donc, nous pendant de la ſorte,
Plus gras, dit-il, ne l'es-tu pas aſſez ?

En nous pendant, comme eſt en ta puiſſance;
Ne tireras de profit ni d'honneur.
Nous ſommes gens vils & ſans conſéquence;
Chacun de nous eſt pauvre ſerviteur.
Fait brancher net guerrier qui peut te nuire,
Ou gros richards pour avoir leur argent;
Et laiſſe en paix l'étranger indigent,
Qui cherche à vivre, & ne veut point occire.

Bien, dit le Roi. Quel eſt votre métier ?
Maître d'hôtel; c'eſt par-là que je brille,
Répond Roland. Je ſuis bon cuiſinier,
Reprend Renaud. Moi je mene l'étrille,
Dit Ferragus, & ſuis palefrenier.
Mais Richardet, pour faire l'habile homme,
Va jargonnant en barbare idiôme.
Tais-toi, bavard, dit le Roi, ſois barbier.

Aſtolphe alors craignoit ſeul pour ſa vie,
Ne ſçachant faire œuvre de ſes dix doigts.
A tout haſard il va dire : Autrefois
J'ai ſçu tenir très-bonne hôtellerie,
Et je faiſois grand chere à bon marché,
Ayant toujours bon vin, bonne cuiſine ;
Et vous, ſeriez, Sire, les doigts léché
De mes pigeons mis à la crapaudine.

Baleine alors les faiſant délier,
Veut que chacun exerce ſon métier.
On mene donc Roland à la dépenſe ;
A fricaſſer déja Renaud commence ;
A l'écurie on conduit le pater ;
Puis on inſtalle Aſtolphe en bon auberge ;
Et Richardet enfin reçu frater,
Lavant, raſant, les oreilles déterge.

O miſérable & triſte humanité !
O cruauté de fortune ennemie !
Voici l'honneur de la chevalerie,
Fleurs des vaillans, miroirs de loyauté,
Dont le renom brille par tout ſans taches,
Où du ſoleil on connoît la clarté,
Réduits à faire une farce, un pâté,
Panſer chevaux & dreſſer des mouſtaches !

Tandis qu'ainſi les héros avilis
Sont condamnés à cette ignominie,
Se voyant ſeuls demeurés au logis,
Les deux géans ſe mettent en furie.
La trahiſon ils connurent ſoudain;
Car nulle part ne paroît Paladin,
Et dans un coin voici toutes leurs armes.
De fine rage ils jettent groſſes larmes.

Prenant alors la ſervante aux cheveux,
De la tuer ils lui font la menace,
Si ne découvre où la noire bagace
A ſçû cacher ſes hôtes généreux.
A trente pieds la malheureuſe fille
Eſt élevée; elle crie & gémit,
Se tortillant en l'air comme une anguile,
Et de frayeur ſe mouille & ſe ſalit.

Lors le géant à terre la raporte.
Seigneurs, Madame a des herbes pilé,
Dit-elle alors, & divers jus mêlé,
Dont elle fait une boiſſon ſi forte,
Que qui la prend perd toute ſa vigueur,
Et qu'un guerrier aux combats invincible,
Par un ruban, comme un mouton paiſible,
Seroit mené par un enfant de chœur.

De cette ſorte elle mene à Valence
Les chevaliers dont êtes en ſouci.
Gentils ſeigneurs, fuyez en diligence;
Car ſi jamais elle vous trouve ici,
Vous deviendrez des chevaux ou des ânes;
Car la ſorcière a dans ſon cabinet
Poudres, poiſons, quinteſcences de crânes,
A ſon plaiſir changeant homme en mulet.

Et ces pigeons, ces tendres tourterelles,
Vaches & bœufs que vous voyez paiſſans,
Sont beaux meſſieurs & gentes demoiſelles
Ainſi changés par ſes filtres puiſſans.
Partez, ſeigneurs, car ce ſeroit dommage
De rien gâter à votre beau corſage;
Fuyez la Fée inhumaine & ſans foi
Dont convoitiſe eſt la ſuprême loi.

Mais à l'inſtant, avec un bruit horrible,
La Fée arrive ayant les yeux ardens,
Et de fureur grinçant ſes noires dents.
Fracaſſe alors prend la lance terrible
Dont la vertu tous les charmes détruit.
A peine l'or a touché la Truande,
Qu'à demi-morte elle tombe avec bruit
Et par pitié la vie elle demande.

Fracaſſe alors : Je veux te la donner ;
Mais en rendant à leur forme ordinaire
Ces animaux. C'eſt une grande affaire ;
Il n'eſt aiſé de les y ramener,
Dit la megere. Ouvrez cette clôture ;
Une licorne en bronze eſt au milieu ;
C'eſt taliſman ; tant qu'il eſt en ce lieu,
Ils ne pourront reprendre leur figure.

Les deux géans mettent la porte à bas ;
Et la licorne atteinte de la lance,
Dans le moment éprouve ſa puiſſance,
Se renverſant avec un grand fracas ;
Et cependant cavaliers & donzelles
Ayant quitté leur animalité,
Et recouvré leurs formes naturelles,
Font aux géans grande civilité.

Fracaſſe alors de la boiſſon perfide
Veut emporter l'anti-dote certain.
La Fée en pleurs lui remet dans la main
Flacon rempli d'une liqueur limpide.
Cette eau, dit-elle, eſt le contrepoiſon
De l'autre, & rend la force encor plus grande.
Fort bien, dit-il, c'eſt ce que je demande.
Tous à l'inſtant ſortent de la maiſon.

Et ſur le champ ils la mettent en flâme.
La Fée alors voulant ſe retirer,
Tempête dit : Eſt-ce me parjurer,
Moi qui n'ai rien promis à cette infâme
Quand elle t'a demandé ſûreté,
Si je la cuis ? Non pas, en vérité,
Dirent-ils tous. Alors l'ami Tempête
Dedans l'enferme, & chacun en fait fête.

Puis pour Valence ils partent à l'inſtant.
Dans le chemin les bons géans apprennent,
Que ceux qu'ils ont délivré ci-devant,
Et maintenant avec eux s'entretiennent,
Sont Paladins; deux ſont fils d'Agolant,
Un de Roger, deux couſins de Roland.
Bref, ce ſont tous des chevaliers de France.
Jugez s'ils ont bientôt fait connoiſſance.

Le jeune Oton fils du vaillant Roger,
De l'elixir conſent à ſe charger.
Sans nul égard coupant ſa chevelure,
On lui preſcrit, ſuivant la conjoncture,
Ce qu'il dira ; pour plus de ſûreté,
D'un habit Turc il eſt empaqueté.
Les deux géans reſtent hors de Valence,
Car tout ſeroit gâté par leur préſence.

Le ſeul Oton entré dans la cité,
Va s'informant dans chaque hôtellerie.
Il trouve enfin cet hôte ſouhaité,
Pere de joie & de plaiſanterie;
Mais gras, mal-propre, avec tablier noir,
Toujours chantant, diſant le mot pour rire.
Oton alors de ſaluer & dire
Qu'il voudroit bien ſe regaler ce ſoir.

Puis en ſecret il lui conte la chance,
Tire ſa phiole & lui rend ſa vigueur;
Et tous les deux aux Paladins de France,
Vont faire part de la même liqueur;
Mais de leur force à peine ont-ils l'uſage,
Qu'ils vont laver leur honte & leur outrage;
Et ſaiſiſſant lances & coutelas,
Vers le palais ils marchent à grands pas.

La garde alors veut ſe mettre en défenſe;
Comme perdreaux tout eſt enfilé net.
Quand de Baleine ils furent en préſence,
Renaud d'abord le prend par le bonnet.
Le Roi s'écrie: Impudent! téméraire!
Que ſur le champ on les traîne en priſon.
Le Paladin ouvre alors un balcon;
Attens, dit-il, arrangeons cette affaire.

Tu nous voudrois comme oiſeaux encager ;
Moi, de te voir voler j'ai fantaiſie.
Baleine alors qui ſe voit en danger,
Tremble de crainte ; & dans ſa frénéſie,
Battant du pied, & ſes lévres mordant,
Ne ſçait que dire. Achevons, dit Roland ;
Et dans la place alors de peuple pleine,
Le bon Renaud lance le Roi Baleine.

Pour le venger accourent tous ſes fils ;
Et Ferragus n'a pas plutôt remis
Son bon ami, le ſinge à l'arbalête,
Que le prenant par les pieds & la tête,
Dans ſon manteau royal adroitement
Il l'enveloppe, & vous l'envoie au vent.
Bref, tous les fils du Tyran déteſtable
Légerement prirent un vol ſemblable.

Les citadins du ſpectacle étourdis,
Vont entourant le palais de faſcines,
N'oſant tenter manœuvres ſpadaſſines
Contre des gens ſi forts & ſi hardis.
Dans un inſtant la flamme & la fumée
Montent au ciel. Les triſtes Paladins
Pour échapper ne trouvent nuls chemins ;
Et la maiſon eſt preſque conſumée.

Si quelquefois avez vû des ſcorpions
Qu'ardent brazier entoure & met en cage,
Tenter par tout vainement un paſſage,
Ainſi faiſoient les triſtes compagnons;
Les pauvres gens ſont à bout de leurs ruſes:
Mais les géans voyant de loin le feu,
Vinrent en hâte, & ſe firent un jeu
De l'amortir en lâchant leurs écluſes.

Comme déja du ſeigneur Garbolin
J'ai de mon chef retranché mainte page,
Quelqu'un dira qu'il eût été plus ſage
D'ôter ce trait poliſſon & badin:
Mais je ſuis ſûr que parmi mes critiques,
Maint eût donné ſans conteſtation
Force ducats, pour voir en fonction,
A ſon plaiſir, les géans hidrauliques.

Les chevaliers ſaiſiſſant maint tiſon
Dans le palais, de maiſon en maiſon,
Mettent le feu; puis au clair de la lune
Ils prennent tous la route de Paris,
Où trouveront leurs parens, leurs amis
Impatiens d'entendre leur fortune.
Mais bon voyage; & ſi vous n'êtes las,
En Dannemarck allons tout de ce pas.

TAYLOR INST. OXFORD

Il me ſouvient que vous diſois n'a guere,
(De vrai me ſuis un tantet écarté)
Que dame ayant ſon fils à ſon côté,
Alloit conter ſa peine & ſa miſere.
D'un Roi de Suéde elle tenoit le jour,
Etoit de plus belle comme l'Amour.
Elle dit donc d'une voix de Sirene :
De Dannemarck je ſuis la triſte Reine.

Feu mon époux eſt mort depuis un an;
Et de ce fils groſſe m'ayant laiſſée,
Un mien couſin ſe mit dans la penſée
De me détruire & ſe faire tyran.
Par trahiſon cruelle & manifeſte,
Il m'entraîna dans le péril funeſte
Dont vous m'avez ſçû tirer aujourd'hui;
Car l'innocence a toujours quelque appui.

J'allois ſouvent dans un lieu de plaiſance
Pour donner trève à mon ennui preſſant,
Quand un voleur (apoſté, que je penſe)
Fut apperçû par les murs ſe gliſſant.
D'un villageois il avoit l'équipage;
Peut-être, hélas! n'eſt-il pas davantage.
Dans une tour on le garde avec ſoin;
Là mon couſin le va voir ſans témoin.

Or il lui dit que l'unique reméde
Pour réparer le mal qu'il a commis,
Eſt de ſe dire un grand ſeigneur de Suéde,
Qui dès long-temps eſt de mes bons amis.
Pour renouer une ancienne pratique,
Qu'il eſt venu me trouver dans ma cour,
Et que je feins une douleur publique
Pour en ſecret joüir de ſon amour.

L'ayant inſtruit, le méchant Criſtierne
Corrompt prevôts, notaires, magiſtrats,
Et gens vendus à celui qui gouverne,
Puis du Royaume aſſemble les états.
Là le coupable impoſteur & barbare
Demande grace, & hautement déclare
Que ce cher fils, gage de mon amour,
N'eſt fils du Roi, mais qu'il lui doit le jour.

Chacun frémit au rapport de ce traître.
L'étonnement fait place à la fureur;
D'un ſi grand crime on veut punir l'auteur.
Mais le tyran l'ayant fait diſparoître,
D'un deuil profond étale l'appareil.
A ſes ſuppôts, dont il eſt ſûr d'avance,
Le lâche enjoint de dire en conſcience
Ce que la loi prononce en cas pareil.

De ſa fureur ces complices perfides,
D'affliction feignent d'être ſtupides,
Balbutiant des mots entrecoupés.
Le ſcélérat redouble ſes inſtances,
Craignant de voir ſes noirs complots trompés.
Recommençant leurs fauſſes doléances,
Ces malheureux jugent d'un même accord
Que l'adultère eſt puni de la mort.

Puis qu'on ne peut dans mon ſang infidéle
Tremper les mains ſans leze-majeſté,
Qu'en diſpoſant exprès une nacelle
De ce forfait le riſque eſt évité.
L'ordre eſt donné pour faire en diligence
Exécuter ce complot aſſaſſin.
Lors on me lit ma mortelle ſentence,
Qui ſans reſpect me traite de catin.

Sans connoiſſance, en ma douleur amere,
Avec mon fils en mer on me conduit
Dans une barque avec monceau de pierre.
Par mille trous déja l'eau s'introduit;
Et nous quittions à peine le rivage
Et périſſions. Vos généreux ſecours
Dans ce moment conſerverent nos jours;
Mais vous pouvez pour nous bien davantage.

D'un

D'un tel forfait imputé fauſſement,
Venez, ſeigneurs, me venger ſur le traître;
Et ſur le trône uſurpé lâchement
Rétabliſſez ſon légitime maître.
Olivier dit: pour moi je le veux fort.
Du même avis ſont Dudon & Sauvage.
Le lendemain, ſans tarder davantage,
Au point du jour on marche vers le port.

Vers le midi l'on arrive au rivage
D'où Copenhague on voit à découvert.
La Reine alors ſe voile le viſage,
Sous ſes habits tenant ſon fils couvert.
Elle s'avance, & Sauvage l'eſcorte,
Et dans la ville ils entrent à l'inſtant;
Mais Olivier demeurant à la porte,
Sonne du cor; Dudon en fait autant.

Ils font ſçavoir au traître Criſtierne,
Qu'injuſtement le Royaume il gouverne;
Que par Aſtuce & Dol il l'a conquis;
Que dans l'enfer on a marqué ſon gîte;
Et que venus ſont de lointain pays,
Dans le deſſein de l'y convoyer vîte;
Et pour prouver que la Reine en effet
A ſon honneur n'avoit jamais forfait.

A ces propos le tyran devient blême ;
Tout en s'armant il menace & blaſphême.
Je vais, dit-il, faire chanter ce ſot,
Ce marmouſet, vrai figure à Callot.
Il fait ouvrir, & bouffi de colère,
Sort à l'inſtant ſur un fougueux courſier.
A haute voix il défie Olivier,
Et de ſon caſque abbaiſſe la viſière.

Je viens, dit-il, maintenir contre tous,
Que ma couſine a fait un enfant mâle
Dont la façon n'eſt point de ſon époux,
Mais de l'eſtoc d'un grand étranger pâle.
Vous en avez menti comme un coquin,
Dit à l'inſtant le brave Paladin ;
Et leurs chevaux pouſſant à toute outrance,
Sur l'ennemi chacun briſe ſa lance.

A leur épée ils ont tous deux recours,
Horribles coups ſe portant ſans meſure.
Race de loups, de renards, de vautours,
Dit Olivier ; opprobre de nature,
Tu vis encor ! tu ne te dédis pas
De la macule imputée à la Reine !
Sera-t-il temps, traître, après ton trépas,
De confeſſer ta malice & ta haine ?

A ces propos l'autre ne répond rien ;
Mais ſans parler il beſogne très-bien.
Lui déchargeant ſon ſabre ſur la tête,
De ſon cimier il entame la crête ;
Et ſi le coup eût eu plus de vigueur,
De ce combat il fût ſorti vainqueur.
Mais à deux mains prenant ſa guinderelle,
Le Paladin lui briſe la cervelle.

Il tombe alors comme un bœuf mugiſſant
Quand le boucher l'aſſomme de ſa maſſe.
Dans les enfers, de courroux frémiſſant,
Sa vilaine ame occupe déja place.
Chacun rend grace au héros triomphant.
Sauvage amene & la mere & l'enfant ;
Un cri de joie éclate & fend la nue ;
Et l'innocence eſt enfin reconnue.

Vous deſirez voir quelque choſe ici
Du bon Roi Charle, & de Paris auſſi,
Et des progrès de la gent ſarrazine.
Sans que parliez, lecteur, je vous devine.
Mais ſçavez-vous pourquoi les prés ſont beaux?
Variété des odeurs qu'ils exhalent,
Variété des couleurs qu'ils étalent,
Tableaux changeans, toujours objets nouveaux.

A mon avis, du Peintre en moſaïque
Tout auteur doit imiter la pratique.
Il prend cailloux de toutes les couleurs,
Et les arrange avec tant d'artifice,
Que ce qui ſemble un effet du caprice,
Forme un berger, une danſe, des fleurs :
Ainſi doit faire auteur pour qu'on le priſe ;
Diverſité doit être ſa deviſe.

Ma Muſe auſſi, comme voyez très-bien,
N'eſt pas trop ſtable, & prend vols fantaſtiques.
Laiſſez-la faire, & n'appréhendez rien.
A Charle encore, après cent tours obliques,
Elle revient. Au premier chant je veux
Que de Paris vous voyez les murailles,
Et vous contant de cruelles batailles,
Faire dreſſer peut-être vos cheveux.

Mais n'ayez peur. Je vous prie au contraire
D'imaginer le mal encor plus grand,
Et c'eſt ainſi que je fais d'ordinaire ;
Dans les revers j'en ſuis plus endurant.
Puiſque la vie eſt courte, en cet eſpace
Plein de dangers, de peines, de travaux,
Où les plaiſirs prennent ſi peu de place,
Tâchons du moins d'atténuer nos maux.

Toujours m'attens d'éprouver la famine,
Ou peſte, ou guerre, ou fièvre, ou médecin,
Ou de brigands une troupe aſſaſſine
Qui me détrouſſe & me prend mon butin;
Ce qui me rend toute perte légère,
Si ma moiſſon a peu de bled rendu,
Ou bien ſi j'ai quelque parent perdu,
Ou (c'eſt le pis) ſi d'argent je n'ai guere.

Ainſi mettez pour Charle tout au pis.
Figurez-vous les Paladins détruits,
La France en flamme & Paris en canelle.
Mais ce long chant épuiſe ma cervelle,
Et mon pegaſe a beſoin de repos.
Pour qu'il vous puiſſe amuſer, belles Dames,
Et faire entrer quelque joie en vos ames,
Quelque relâche ici vient à propos.

FIN DU TROISIÉME CHANT.

REMARQUES

SUR LE TROISIÉME CHANT.

Ce Chant contient les cinquième & ſixième de l'Auteur Italien.

Le commencement de l'aventure de Philomene a, dans le poëme Italien, trop de reſſemblance avec l'hiſtoire de Lucine. Ce ſont dans l'une & dans l'autre des pirates qui maſſacrent les deux Amans qui n'en meurent point. Celle-ci avoit beaucoup d'autres défauts; un combat entre ces pirates qui ſe diſputent Philomene & qui ſe tuent juſqu'au dernier; un pere qui faiſoit un très-impertinent perſonnage, & dont je me ſuis paſſé.

L'Auteur ramenoit enſuite le lecteur à Paris pour y voir une trahiſon faite à la ville par un écuyer de Charles. Il introduit des troupes par un ſouterrein, & on les chaſſe. Cela allonge le poëme ſans néceſſité, & fait perdre de vûe les principaux perſonnages dont les aventures, ſans cela, ſont aſſez découſues.

Par la même raiſon, j'ai ôté une hiſtoire de Pſiché qui parcourt le Ciel, la Terre & la Mer ſur un nuage pour chercher l'Amour qu'elle ſoupçonne d'infidélité. L'auteur la faiſoit être préſente à la délivrance de la Reine de Dannemark, à laquelle elle ne contribuoit en rien; & c'étoit un perſonnage oiſeux dont les plaintes contre ſon mari n'avoient rien de piquant.

Ce que je puis dire de plus fort pour perſuader que ces retranchemens ſont à propos, c'eſt que j'ai préféré la perte du travail que j'ai fait de tous ces morceaux, à la ſatisfaction de les produire en refroidiſſant & allongeant l'ouvrage. Des gens de goût ont été du même ſentiment.

CHANT QUATRIÉME.

DE tous les maux dont l'homme eſt affligé,
Bien plus nombreux que ſur chiens la vermine,
Le moindre n'eſt guerre qui tout ruine.
Malheur à cil que l'on tient aſſiégé :
Malheur encor à cil qui l'autre aſſiége.
Bref, ce métier où du matin au ſoir
Cent coups convient donner ou recevoir,
N'eſt pas métier qui nos peines allége.

Guerre funeſte ! on ſe voit en un jour
De ta fureur le prêtre & la victime ;
Et l'oppreſſeur eſt celui qu'on opprime,
Victorieux & vaincu tour à tour.
On eſt cruel par force machinale,
Nulle pitié dans cette erreur brutale ;
Et le ſoldat eſt ſi triſte animal,
Qu'aux gens qu'il vient ſecourir, il fait mal.

Auſſi voyons, touchés de ces miſeres,
Bons Rois qui ſont de leurs peuples les peres,
Sacrifier les plus grands intérêts
Pour épargner le ſang de leurs ſujets;
Et d'une main quand ils prennent l'épée
Pour repouſſer un farouche ennemi,
De l'autre encor l'olive eſt préſentée;
Tant eſt leur cœur dans la paix affermi.

Charles auſſi, déjà glacé par l'âge,
N'eût négligé des ſoins ſi paternels;
Mais il avoit affaire à des cruels
Ne connoiſſant d'autre loi que leur rage.
Comme un ſoldat il affrontoit la mort,
Et ſur les murs combattoit en perſonne;
Car dans l'état où l'avoit mis le ſort,
Il s'agiſſoit de la vie & du thrône.

Siége de Paris.

Fiers de ſe voir cent contre un, pour le moins
Ces Rois payens dans leur noire aſſemblée
Veulent, dit-on, prendre Paris d'emblée;
Puis allumant la flamme aux quatre coins,
Au beau milieu de ce bûcher funeſte,
Hommes occire, & femmes mettre à mal.
Charle effrayé de ce complot brutal,
Invoque en pleurs l'aſſiſtance céleſte.

Mais patience ; & ſi viennent à tems
Les chevaliers qu'ainſi que vous j'attens,
Et que je crois fort proches, à vrai dire,
Mahometans n'auront ſujet de rire.
Le Scric a beau réſoudre en ſa fureur,
Que dès l'aurore aſſaut à la muraille
Sera donné. Le Scric eſt dans l'erreur ;
De ſes projets la fortune ſe raille.

D'Eſpine monte un ſuperbe courſier.
Sa tête eſt nue à deſſein ; & ſes armes
Brillantes d'or, couvrent ſon corps entier.
Belle jamais ne trouva plus de charmes
A ſe parer d'un nouvel ornement,
Ou pour un bal n'eut plus d'empreſſement,
Qu'elle ne ſent de vive impatience,
Que des François le carnage commence.

Charle meurtrir, & France ravager,
Ne ſont aſſez pour ſon frere venger ;
Et Richardet pour expier ſon crime,
Doit ſous ſes coups expirer ſa victime.
Climene auſſi paroît à ſon côté.
Du fier Soudan c'eſt la fille divine.
Aux durs combats duite ainſi que d'Eſpine,
Elle l'égale en valeur, en beauté.

Caffres étoient à-peu-près deux cent mille,
Et les Lapons preſque une fois autant.
Puis de l'Aſie on en voyoit très tant,
Qu'il faudroit être un computiſte habile
Pour les nombrer. Tous étoient bien pourvus
De morions, de lances & d'épées,
Chevaux fringans, ſelles bien équipées;
Guerriers plus beaux ne s'étoient jamais vûs.

Mais dans Paris, fleur de chevalerie
Etoit réduite à quelques Paladins;
Et ſans Maugis & ſa ſorcellerie
Que redoutoient encor les Sarrazins,
Et cinq ou ſix guerriers de haut parage,
L'eſpoir de Charle étoit à l'abandon,
Lorſqu'à ſes yeux ſe préſente Sauvage,
Qu'accompagnoient Olivier & Dudon.

D'un tel renfort combien il ſentit d'aiſe!
Sans que le die, on le devine mieux.
Levant au ciel & les mains & les yeux,
Il les embraſſe, & ſon ennui s'appaiſe.
Le citadin de ſon péril troublé,
De ce retour marque une vive joie;
Et ce bonheur eſt encor redoublé
Par un courier qu'au Roi Roland envoie.

Ce Paladin, & ſes vaillans amis
Avoient fait halte au haut d'une colline
Dont aiſément on découvroit Paris.
D'un œil ſoigneux il voit, il examine
Ce qui ſe paſſe en l'oſt des ennemis.
Leur nombre immenſe augmente ſon courage.
Il ſe promet d'en faire un tel carnage,
Que peu d'entr'eux reverront leur pays.

Le bon pater pardeſſus ſon armure,
Qu'avoit repriſe en l'antre que ſçavez,
De ſon cilice étaloit la parure;
Car il croyoit tous les péchés lavés
Par le ſaint froc; & dans ſa conſcience,
(Sans les nouveaux qu'avoit imaginés,
Et ſur ce point grande étoit ſa ſcience,)
Les ſept plus gros étoient enracinés.

Tous ſont d'avis que d'eux il n'eſt pas digne
D'aller combattre à couvert d'un rempart.
Au preux Roland, Aſtolphe, avec Richart
Des Sarrazins l'aile droite on aſſigne;
A l'aile gauche, & Léon, & Renaut
En même temps donneront même aſſaut;
Et Ferragus, & Fracaſſe, & Tempête,
Doivent au centre aux Payens faire fête.

Par pelotons les autres Paladins
Doivent tomber ſur l'engeance maudite ;
De la retraite empêcher les chemins,
Et harceler ceux qui prennent la fuite.
Ce plan d'abord eſt par Charle applaudi,
Qui ſecondant un deſſein ſi hardi,
A l'ennemi prépare une ſortie
A ce projet de tout point aſſortie.

Il ne commet à la garde des murs
Que les ſoldats infirmes ou hors d'âge ;
Puis en trois corps également partage
Les plus vaillans, les plus forts, les plus sûrs.
Sous Olivier, ſous Dudon, ſous Sauvage,
De trois côtés, dès la pointe du jour,
Chaque brigade au ſignal du tambour,
Doit des Payens faire un cruel carnage.

Lui-même, ayant donné l'ordre avec ſoin,
Choiſit ſon poſte au haut de la muraille
Pour obſerver le ſort de la bataille,
Et diriger des renforts au beſoin.
Mais le ſoleil commence ſa carriere ;
Des deux côtés la trompette guerriere,
Les cris affreux, les tambours, les cornets,
D'un jour ſanglant annoncent les apprêts.

Comme l'on voit une mer mugiſſante
Roulant ſes flots l'un par l'autre pouſſés
Contre un écueil frapper à coups preſſés,
Et ſe réſoudre en écume impuiſſante ;
Ainſi preſſés, pouſſés de toutes parts
Les durs payens ſur les murs de la ville
Montent en foule ; & leur rage inutile
Vient échouer au pied de ſes remparts.

Dans ce déſordre on voit de leurs cohortes
Le premier feu déjà ſe ralentir ;
Quand de Paris voici s'ouvrir les portes,
Et les guerriers en bon ordre ſortir.
A l'ennemi marchant d'un pas rapide,
Portant par-tout la mort & la terreur
Comme lions dans un troupeau timide ;
Tout ſe diſperſe, & tout fuit leur fureur.

En vain d'Eſpine, & la fière Climene
Par mille efforts veulent les rallier ;
Le Scric a beau blaſphêmer & crier,
La peur les guide, & rien ne les ramene.
Mais leur frayeur dans un danger plus grand
Les précipite ; & la perfide race
Tournant le dos, va trouver face à face
Richard, Aſtolphe, & Renaud, & Roland.

Contre la gent de giganteſque taille,
Qui leur paroît plus digne de leurs coups;
Les Paladins de leur gloire jaloux
Frappent ſans ceſſe & d'eſtoc & de taille,
Et par mépris dédaignent les Lapons.
Mais Ferragus, la fleur des ſaints hermites,
Enjoint ſoudain à ſes deux acolytes
D'avoir ſur-tout ſoin de ces embryons.

De rien ne ſert tenaille, ni faucille,
Ni ſautiller, ainſi que des lapins,
Contre géants plus hauts que des ſapins.
Ces nains à peine atteignent leur cheville.
Ce peuple inſecte, adroit à ſe ſauver,
N'emploie ici que ruſes inutiles;
Ceux des filets qui peuvent s'eſquiver,
Sont ſous les pieds broyés comme reptiles.

Egyptiens, Africains, Nubiens,
Thraces, Perſans, Caffres, Négritiens,
Et des Lapons le déplorable reſte,
Tout ſe dérobe à ce combat funeſte.
Rien ne réſiſte; & ſans aucun ſignal
Du mieux qu'il peut chacun fait ſa retraite;
Nul chrétien mort n'honora leur défaite;
Tant fut ce jour aux Sarrazins fatal.

Les Alectons, Mégères, Tiſiphones
Ont moins de rage & de feux dans le cœur,
Que n'en reſſent le couple d'Amazones
Réduit à fuir devant Charle vainqueur.
Le Scric ſuivi des ſiens que rien n'arrête,
A ſon cheval confiant ſon deſtin,
Peſtant, courant, jurant comme un lutin,
Prend Mahomet par les pieds & la tête.

Défaite des Payens.

Les chevaliers pourſuivent les fuyarts;
Et vers l'endroit où la foule eſt plus grande
Durs horions tombent de toutes parts;
Lors le payen s'écarte & ſe débande,
Et ſur ſa piſte attire tous nos preux.
Et Ferragus qu'un ſort aveugle mene
Va s'engager au fonds d'un chemin creux,
Où nez pour nez il rencontre Climene.

Rencontre de Climéne & de Ferragus.

Elle s'arrête & lui fait un appel.
Le bon Frapart trompé par ſon armure
Sans balancer accepte le duel.
Un petit bois propre à cette aventure
S'offre à leurs yeux; ils s'y rendent ſoudain,
Prennent du champ; & chacun de ſa lance
Porte une atteinte avec telle puiſſance,
Que les tronçons leur reſtent dans la main.

Il s'en étonne, & Climene chancelle,
Mais à l'inſtant ſe raffermit en ſelle.
Puis tous les deux de leur fer s'eſcrimant,
Sur leurs hauberts frappent ſi durement,
Qu'on les croiroit forgerons ſur l'enclume.
Lors le pater, dont le courroux s'allume,
Porte un tel coup ſur le chef ennemi,
Qu'il fend le caſque, & l'emporte à demi.

Ses cheveux blonds tout auſſi-tôt la couvrent,
Et ſes regards ſemblent étinceler.
Le moine alors qui vouloit redoubler,
Reſte immobile, & ſes deux gros yeux s'ouvrent;
Bouche béante, & les bras étendus,
Il ſemble un therme, & ne ſçauroit comprendre
Que d'un objet ſi délicat, ſi tendre,
Coups ſi peſans ſur lui ſoient deſcendus.

Le chevalier enfin jette ſes armes,
Demande grace, & d'elle s'approchant:
Belle, dit-il, ſur ce gazon naiſſant,
Vous plairoit-il de repoſer vos charmes?
La dame affecte une honnête rougeur,
Lance un regard le plus benin du monde,
Et rajuſtant ſa chevelure blonde,
Il faut, dit-elle, obéir au vainqueur.

Lui, de jurer galamment qu'avec dames,
Jamais n'uſa de ce titre odieux :
Avec douceur tournant vers lui les yeux,
Et dans ſon cœur allumant mille flâmes,
Elle lui dit : Vous me voyez, Seigneur,
Et de vous voir j'ai quelque impatience ;
Si ce deſir en rien ne vous offenſe,
De votre vue accordez-moi l'honneur.

Il obéit ; & ſur l'herbette tendre
Ils ſont déjà l'un près de l'autre aſſis.
Confidemment elle lui fait entendre
Son nom, ſon rang, ſa ſecte, ſon pays.
Tant & ſi bien elle ratiocine,
Qu'en ſes gluaux ſe prend le pénaillon.
Ores, adieu cilice, diſcipline,
Et patenôtre, & ſacro-ſaint haillon.

En la lorgnant du coin de la prunelle,
Fragilité, dit-il, eſt naturelle,
Et là-deſſus commence à perorer.
En tant, ſes mains cherchent à s'égarer.
La belle alors ; modérez ces approches,
Et que vos mains, Seigneur, ſoient dans vos poches.
A ce diſcours, rougiſſant comme un ſot,
Il ſe tient coi, ſoupire, & ne dit mot.

Aſtolphe las d'une courſe inutile,
Au petit pas revenoit bellement.
Du haut d'un tertre il voit dans cet aſyle
Un tête-à-tête établi ſourdement.
Le compagnon que ſoin curieux pique,
Se rend près d'eux par une route oblique
Dans le moment que notre amant tranſi
Requiert le don d'amoureuſe merci.

Il reconnoît l'hermite à ſa luxure :
Il ne ſçait point quelle eſt l'autre figure ;
Mais la voyant habillée en garçon,
Il ſe prévient d'un fort vilain ſoupçon.
Il ſe donnoit en plein la comédie ;
Car Ferragus parloit de ſes palais,
De ſes tréſors ; qu'il eſt Roi de Murcie :
Bref, il l'entend mentir comme un laquais.

Mais à l'inſtant une voix de Syrene
Lui fait juger qu'au ſexe il s'eſt mépris.
Adieu, dit-elle à Ferragus ſurpris ;
Pour aujourd'hui, Seigneur, j'ai la migraine.
Puis avec vous je ne vois pas trop bien
Comment traiter, car vous êtes chrétien,
Moi, muſulmane ; & ſans faire l'habile,
Mon Alcoran vaut bien votre Evangile.

Et pour partir elle ſe leve. Hola !
Reine, dit-il, (ma folie eſt complette !)
Pour vous pouvoir.... s'il ne tient qu'à cela....
(O Paradis, combien je te regrette !)
Mais, qu'elle eſt belle ! il faut paſſer le pas.
Chere houri, je cede à tes appas ;
Viens appaiſer l'ardeur qui me dévore ;
Viens, Mahomet eſt le Dieu que j'adore.

Bravo ! s'écrie Aſtolphe en ſe montrant.
T'y voilà donc, l'homme à la diſcipline !
Toi qui nous vas prêchant & conjurant,
Quitter ta foi pour une gourgandine !
(Vous noterez que ſans prendre congé,
Voyant l'Anglois, elle avoit délogé ;)
Que puiſſes-tu, vilain Sardanapale,
Bouillir bientôt dans la noire timbale !

Il dit, & part. Ah ! mon frere, j'ai tort,
Dit Ferragus, & me repens bien fort.
De ſes remords l'Anglois ne fait nul compte.
Le malheureux reſte accablé de honte.
L'horreur qu'il ſent de ſa lâche action,
Et des brocards auxquels il doit s'attendre,
Le fait entrer en telle paſſion,
Que ſur le champ il réſout de ſe pendre.

De ſon cheval il ôte le licou ;
Dans les rameaux d'un chêne il l'entrelaſſe ;
Puis l'ajuſtant dextrement à ſon cou,
Va ſe jetter quand par-là Roland paſſe.
Il arrivoit au galop redoublé,
Ayant de loin vû la cérémonie ;
Et remettant Ferragus, il s'écrie :
Es-tu donc fou, dis-moi, frere endiablé ?

Je ne ſuis fou, ni frere, dit l'hermite ;
Chrétien, payen, pénitent, ni ſoldat :
Je ſuis un bouc, un chien, un renegat,
Et fais ici la fin que je mérite.
Mais, dit Roland, par ce chemin tu vas
Droit en Enfer. Où veux-tu donc que j'aille ?
Dit l'apoſtat ; pour ſortir d'embarras
J'ai bien révé ſans trouver rien qui vaille.

Tout en parlant, il fait le ſaut gaillard.
Si j'euſſe été Roland, bien je vous jure,
Qu'euſſe laiſſé gambiller le paillard
Au grand ſoulas de l'humaine nature.
Il n'en fit rien ; car il étoit trop bon.
Tout au contraire, il va couper la leſſe,
Et dans ſes bras, de peur qu'il ne ſe bleſſe,
L'ayant reçu, l'étend ſur le gazon.

Puis lui jettant de l'eau fraîche au viſage,
De ſes cinq ſens l'autre reprend l'uſage.
Apprens moi donc, dit Roland, quel ſujet
T'a fait tenter un ſi noble projet?
Je comprens bien que ce vilain ſupplice
N'as pas choiſi, ſans l'avoir mérité;
Je te connois, & je te rends juſtice.
Mais, ſi tu peux, dis-moi la vérité?

Si quelque fait qui ſente un peu la corde
As perpétré, le cas t'eſt-il nouveau?
Tu jeûneras, pleureras comme un veau;
A tout péché Dieu fait miſéricorde.
Las, tu dis vrai, dit le moine contrit!
Mais quand la chair a mis dans notre eſprit
Poignant prurit de luxure incurable,
Faute de mieux, on prendroit, qui? le diable.

A me vexer, Cupidon toujours prêt
Sçut contre moi de tout bois faire fleche.
Son arc bandé, dit-on, n'a point d'arrêt:
Une beauté lionne & pigriêche,
Par malengin m'a tantôt alléché;
Et dans l'eſpoir d'un fort joli péché,
Il m'a fallu, pour plaire à la commere,
Foi renier; & je m'en déſeſpere.

Tuchou, frater ! dit Roland tout en feu,
Quel pas gliſſant ! mais ceci n'eſt point jeu.
Or, te damnant pour cette peronelle,
As-tu du moins eu quelque choſe d'elle ?
Le frere alors : Rien, de par Lucifer ;
C'eſt à crédit que je vais en Enfer :
C'eſt ce qui fait que j'enrage ma vie ;
Car, ſans l'Anglois, j'en paſſois mon envie.

Parbleu, l'ami ! reprend le Paladin,
Vous avez fait l'acte d'un grand faquin !
Paſſe pour perdre un tantet la cervelle ;
Meilleurs que toi l'ont fait, c'eſt bagatelle ;
Tout le premier j'en ai paſſé par-là ;
On en guérit ; la drogue n'eſt pas rare.
Mais pour ton cas, il me ſemble bizarre,
Et ne connois nul emplâtre à cela.

Quand de ſix mois ne boirois qu'eau-bénite,
Je douterois encor qu'en fuſſes quitte.
Ne faut pourtant tout mettre à l'abandon ;
A tout haſard, demande à Dieu pardon.
Après l'avoir prêché comme un Apôtre,
Roland lui fait dire ſa patenôtre ;
Puis le ramene à Charle, & lui promet
De demander à l'Anglois le ſecret.

Hiſtoire de Richardet & d'Eſpine.

Mais vers Richard courons en diligence ;
Car ſur la ſcene il eſt temps de le voir.
Il pourſuivit du matin juſqu'au ſoir
Un chevalier de ſuperbe apparence
Dont au combat il avoit admiré
Les hauts exploits, & la force & l'adreſſe.
Le revoyant, le reperdant ſans ceſſe,
Par quelque charme il ſembloit attiré.

Quoique laſſé d'une vaine pourſuite,
Il ne veut pas en vain être venu ;
Et ſaiſiſſant un ſoldat dans ſa fuite,
Il lui dépeint le vaillant inconnu,
Son port hardi, ſon courſier, ſon armure ;
Et veut ſçavoir quelle étrange aventure
A pu lier ce guerrier généreux
Aux intérêts de vingt peuples affreux.

Le priſonnier ſourit de cette enquête :
Tu n'as pas tort, dit-il, en vérité ;
Et le ſujet dont je te vois en quête
Mérite aſſez ta curioſité.
C'eſt un héros d'eſpece un peu mutine ;
A tous combats ſon triomphe eſt certain.
Bref, ce guerrier n'eſt autre que d'Eſpine,
Fille du Scric, des Caffres ſouverain.

Roſes & lys brillent ſur ſon viſage ;
Eſprit charmant, agrémens du langage,
Graces, vertus ornent ce jeune objet ;
Et qui la voit à ſes yeux ſe ſoumet.
Tous les talens l'embelliſſent encore ;
Les Roſſignols ſont jaloux de ſes chants :
Quand elle danſe, on voit de Terpſicore
Les pas légers, gracieux & touchans.

Si la voyois ordonner une fête,
Soins attentifs, bontés, douceur honnête ;
A tant d'attraits tu n'échapperois pas.
Bien qu'à ſa cour les plus rares appas
Flattent les yeux, ſa beauté triomphante
Ternit l'éclat de tout ce qui la ſuit ;
Telle qu'on voit une lune éclatante
Briller parmi les aſtres de la nuit.

Mais négligeant ces qualités vulgaires,
Elle s'éleve aux vertus des héros.
Fer manier, lancer les javelots,
Courſiers dompter, ſont ſes jeux ordinaires.
Ce n'eſt pas tout. Au milieu des hazards
Aucun péril n'étonne ſon courage ;
Et dans les champs où regne le carnage,
On la prendroit pour Minerve, ou pour Mars.

Mais tu l'as vûe ; & ſçais ſi je t'impoſe.
Richard ayant cet éloge écouté
D'un air diſtrait, occupé d'autre choſe,
A ſon captif donne la liberté.
Puis s'approchant de la royale tente,
Va demander à quelque confidente
S'il ne peut pas à d'Eſpine parler,
Un grand ſecret voulant lui révéler.

Y penſez-vous ? répond la demoiſelle ;
Ce compliment certes me ſurprend fort.
N'eſpérez point paroître devant elle ;
Tous les François d'Eſpine hait à mort.
Sa haine eſt juſte ; & depuis que ſon frere
Par malengin ſous Richard expira,
Elle a juré, dans ſa vive colere,
Que de ſa main ce traître périra.

Hé bien ! je puis ſeconder ſa vengeance ;
De la ſervir mon cœur ſera charmé,
Dit le héros ; je veux en ſa puiſſance
Remettre ici Richardet déſarmé.
La belle accourt, & va dire à la Reine :
Un cavalier qui demande à vous voir
Prétend, dit-il, mettre en votre pouvoir
Le déloyal qui cauſe votre peine.

D'Eſpine alors, qui pour ſe délaſſer
A peine avoit dépoſé ſon armure,
Quitte à l'inſtant le ſoin de ſa parure,
Et dans ſon cœur ſent l'eſpoir ſe gliſſer.
Le Paladin eſt introduit près d'elle :
Quoiqu'il s'efforce à parler de ſon mieux,
Sa voix expire en la voyant ſi belle ;
Son ame entiere a paſſé dans ſes yeux.

Un négligé de couleur bleue céleſte,
Un ruban d'or rattachant ſes cheveux ;
Un habit court qui lui rendoit l'air leſte,
Ses deux bras nuds éblouiſſant les yeux ;
Tout de Diane en elle étoit l'image,
Si la Déeſſe eut eu plus de beauté ;
Et de Venus elle avoit le viſage ;
Mais onc Venus n'eut tant de majeſté.

Et Richardet, auſſi pour la figure,
Etoit ſans pair, bien fait, haut de ſtature,
Mais ſans excès ; pour l'amour ſembloit né,
Et n'avoit point ce ton efféminé
Des courtiſans, mais air brun, beau corſage,
Teint animé, belles dents, longs cheveux,
De grands yeux noirs, dont les humides feux
Promettoient tout, & tenoient davantage.

Mais c'étoient-là ſes moindres qualités ;
De ſes vertus longue eſt la quirielle.
Franc, généreux, cœur droit, ami fidele,
Doux & poli dans les ſociétés ;
L'eſprit aimable, & fuyant la ſatyre,
Prompt à ſervir, incapable de nuire,
Aimant, danſant, chantant, ſe mettant bien,
François de plus, ce qui ne gâtoit rien.

Je ſçais, dit-il, qu'un rapport infidele
Contre Richard arme votre courroux.
De ce guerrier je ſuis l'ami fidele,
Mais ſans vouloir le ſervir contre vous.
Reine, croyez qu'onc il ne fut capable
De mettre en œuvre aucun lâche détour.
Qui vous l'a dit eſt indigne du jour ;
Et ſans ce crime il eſt aſſez coupable !

Audacieux, dit-elle avec dédain,
Vous m'abuſez d'une fauſſe promeſſe,
Et vous oſez, ſous ce prétexte vain,
Vanter ici l'ennemi qui me bleſſe,
Et me nier ſa lâche trahiſon !
Quel intérêt à ce trait vous engage ?
Que cherchez-vous ? & par quelle raiſon
Me faites-vous un ſi ſenſible outrage ?

Calmez, dit-il, cet injuſte tranſport:
Quelque amitié qui pour lui m'intéreſſe,
Il vous offenſe, il mérite la mort.
Je l'ai promis, je tiendrai ma promeſſe.
Oui, ſans défenſe à vos pieds amené,
Par tout ſon ſang, ce Prince infortuné
Doit expier la funeſte victoire
Qu'il remporta, mais ſans ſouiller ſa gloire.

Ah! pour ſçavoir quel motif en ces lieux,
Malgré moi-même en eſclave m'entraîne,
Reine adorable, interrogez vos yeux;
Voyez quel charme à vos deſirs m'enchaîne.
Mais ſi pour vous je trahis l'amitié,
Vous immolant une chere victime;
Si je commets peut-être quelque crime,
De tant d'amour n'aurez-vous pas pitié?

Pendant qu'il parle, elle paroît émue;
Son ton touchant, ſa timide action
Peignent ſi bien ſa tendre paſſion,
Qu'elle ne peut en détourner la vûe.
Enfin rompant le ſilence à regret,
Quoique ton feu, guerrier, ſoit indiſcret,
Dit-elle alors, ton aveu téméraire
Ne me déplaît. Toute femme aime à plaire.

Je hais l'Amour à l'égal de Richard ;
Plus que tout autre, à te parler ſans fard,
Tu m'euſſes plu, ſi tu n'étois point traître.
Mais, inhumain, apprens à me connaître.
Ta paſſion n'eſt que lâche fureur ;
J'abhorre autant trahiſon odieuſe,
Que j'euſſe aimé vengeance généreuſe.
Je te refuſe, & tu me fais horreur.

Non, cria-t-il ; je ne ſuis point perfide ;
Et ce n'eſt point en lâche, en aſſaſſin,
Qu'au malheureux dont je ſuis l'homicide,
Je veux plonger un poignard dans le ſein.
Oui, malgré vous je vous ſers, inhumaine ;
Cet ennemi, trop digne de vos coups,
Ce Richardet que pourſuit votre haine,
Frappez, cruelle ; il eſt à vos genoux.

Elle pâlit : dans ſon ame confuſe
Penſers divers ſe combattent ſoudain.
Au glaive offert tout ſon cœur ſe refuſe ;
Elle en détourne & les yeux & la main.
Torrent de pleurs s'ouvre enfin un paſſage ;
Elle ſanglotte ; & d'un ton attendri,
Quoi ! c'eſt donc toi ! dit-elle ; c'eſt ta rage
Qui m'a privé d'un frere ſi chéri !

Fuis de mes yeux, fuis barbare, te dis-je,
Et s'il eſt vrai que ta ſeule valeur
Sans perfidie ait cauſé mon malheur,
Délivre-moi d'un objet qui m'afflige.
Elle ſe leve en achevant ces mots,
Et gagne en hâte une ſalle voiſine.
Pâle & muet, notre affligé héros
Devers Paris triſtement s'achemine.

Pendant qu'il croit être ſeul malheureux,
Il ne ſçait pas que la fière d'Eſpine
A ſon ſujet ſe trouble, s'examine,
Et dans ſon cœur découvre mille feux.
A ſon ſecours elle appelle la haine,
Vengeance, honneur, orgueil, religion;
Foibles remparts contre ſa paſſion!
Où l'amour gît, la réſiſtance eſt vaine.

Pour un chrétien qu'elle doit déteſter,
Elle ſe dit qu'elle trahit ſon pere
Et ſa patrie, & le ſang de ſon frere.
A tant d'horreur ne pouvant réſiſter,
Et s'égarant dans ſa douleur profonde,
Dans un déſert elle veut expier
Son fol amour, & ne paroître au monde
Que quand ſon cœur aura ſçu l'oublier.

Lors

Lors éveillant ſa ſuivante fidele,
Et s'étant fait armer diligemment,
Il faut partir, dit-elle, en ce moment.
Vole à Paris, & prouve-moi ton zèle.
Tu chercheras cet aimable héros,
Par qui tu vois ma vengeance trompée;
Et dans ſes mains remettant cette épée,
Ne manque pas de lui dire ces mots :

» Reçois ce fer que Deſpine te donne;
» Elle l'oſa deſtiner pour ta mort :
» Mais puiſqu'amour autrement en ordonne,
» Souviens-toi d'elle, & plains ſon triſte ſort.
Sur ſon courſier la Princeſſe s'élance,
Et ſans tarder s'éloigne de la France.
En route auſſi la ſuivante ſe met,
Et dans Paris va trouver Richardet.

Epouvanté de ce meſſage étrange,
Encouragé par un eſpoir flatteur,
Le chevalier ſent un confus mélange
De joie, amour, & plaiſir & douleur.
Puis s'informant du chemin que la belle
A ſçu tenir, il y vole après elle.
Tandis qu'il court par ſentiers inconnus,
Allons ſçavoir ce que fait Ferragus.

Suite de l'hiſtoire de Ferragus.

Le malheureux, confus de ſa foibleſſe,
Et de ſe voir ſur-tout décrédité,
De repentir & de honte agité,
N'en ſent pas moins l'aiguillon qui le bleſſe.
De la façon dont s'y prend pour chaſſer
Deſir impur qui ſans ceſſe l'embraſe,
Chair ſe rébelle ; & loin de l'abaiſſer,
Chaque combat finit par une extaſe.

Si quelquefois il va ſe ſouvenir
De ſon tranquile & dévôt hermitage,
De ſa Climene il y trouve l'image ;
Ah ! ſe dit-il, je voudrois l'y tenir !
Puis ſe flattant qu'au giron de l'Egliſe
Il pourroit bien ramener ce tréſor,
Le vieux pécheur, ſongeant qu'il la baptiſe,
Roule les yeux, & s'extaſie encor.

Mais rappellant que culotte elle porte,
Qu'elle l'a fait dès l'abord renier,
Et le fera tant apoſtaſier
Qu'il faut qu'en bref le diable enfin l'emporte ;
Nouveau délire agite ſes eſprits.
Il veut encor dans ſon inquiétude
Se confiner dans une ſolitude,
Et ſur le champ s'éloigne de Paris.

D'abord, ſans choix, où le hazard le mene,
Il laiſſe aller en rêvant ſon cheval.
Puis tout-à-coup ; Parbleu, dame Climene,
S'écria-t-il, je ſuis un animal !
Quoi ! j'ai penſé me damner, & me pendre
Pour vos beaux yeux ! Paſſe, pour revenir.
Allons du poil de la bête reprendre,
Tout lui promettre, & ne lui rien tenir.

De ce projet repaiſſant ſa cervelle,
Yvre d'eſpoir & de contentement,
Soigneuſement par-tout s'informant d'elle,
Après la belle il pique vivement.
Mais il n'eut pas long-temps ſujet de rire.
Un certain ſoir un paſſant vint lui dire
Qu'il avoit vu la dame en caleçon,
Et qu'avec elle étoit un gros garçon.

Pour peu, dit-il, que faſſiez diligence,
Les atteindrez. Car tout chemin faiſant,
Ils vont riant & ſe gorgiaſant,
Si, qu'il appert, qu'ils ſont d'intelligence.
Je ſçais auſſi le nom du beau blondin,
Et c'eſt Guidon, de France Paladin.
Lors le pater, d'ire l'ame obſédée,
De maudiſſons lui lâche une bordée.

Le harangueur demeure ſtupéfait :
Mais Ferragus, repartant comme un trait,
Va graviſſant au haut d'une colline.
Il voit de loin, dans la forêt voiſine,
Les deux amans couchés ſous un cyprès,
Qui paroiſſoient s'entretenir de près.
Lors ne prenant que ſa fureur pour guide,
Par les rochers il pouſſe à toute bride.

Il fut forcé pourtant de s'arrêter.
A quatre pas, la tête la premiere,
Tout à cheval lui convint culbuter,
Et l'animal y finit ſa carriere.
On peut juger avec quelle douleur
Vit le jaloux ſa courſe interrompue,
Ayant encor, pour comble de malheur,
Le bras démis, & la cuiſſe rompue.

Il demeura ſans poulx ni ſentiment,
Tant qu'à la fin des bergers le trouverent,
Et par pitié chez eux le rapporterent,
Où fut penſé tellement quellement.
Celui d'entr'eux qui plus avoit d'audace
Lui fit bientôt retrouver tous ſes ſens,
En lui faiſant ſouffrir mille tourmens
Pour remboiter ſes membres en leur place.

Hiſtoire de Guidon & de Climene.

Or, cependant que notre renégat
Gît étendu ſur un méchant grabat,
Pour ſes péchés le diable encor amene
Dans la cabane & Guidon & Climene.
Dans le bocage ils s'étoient ennuités,
Et par bonheur voyant de la lumiere
Etoient venus frapper à la chaumiere.
Près de l'hermite on les avoit gîtés.

Quoique ſon corps ſoit en grande détreſſe,
Son ame encor ſouffre mille fois plus
De voir Guidon careſſer ſa maîtreſſe,
Tandis qu'il eſt impotent & perclus.
L'obſcurité l'épouvante & l'irrite;
Plancher qui craque, ou feuille qui s'agite,
Souris qui trotte, enfin le moindre ſon,
Tout eſt pour lui matiere de ſoupçon.

Et cependant le galant à la dame
Conte tout bas ſon amoureuſe flâme,
Et lui vantant l'ardeur de ſes deſirs
Va l'inviter à de plus doux plaiſirs.
Comment, dit-elle, en avoir la penſée?
Quand à tel point je ſerois inſenſée,
Si vous étiez de ma gloire jaloux,
Si vous m'aimiez, y conſentiriez-vous?

Si vous m'aimez, vous-même il faut vous rendre,
Dit-il alors. Que cette heureuſe nuit
Comble les vœux de l'amant le plus tendre.
Que craignez-vous ? Tout dort dans ce réduit.
Si foiblement la belle le repouſſe,
Que le pater de rage fremiſſant,
Donne à ſon lit une horrible ſecouſſe.
Je ne dors pas, dit-il en mugiſſant.

A ce fracas, les Amours & leur ſuite
Tout effrayés prennent ſoudain la fuite.
Un petit lit tout près du pénitent
Etoit dreſſé. L'eſprit fort mécontent,
Sans dire mot, la Princeſſe s'y jette,
Et le galant regagne ſa couchette.
Tout eſt tranquille ; & de nos jeunes gens
Profond ſommeil charme bientôt les ſens.

Mais le ſatyre ayant troublé la fête,
Autre projet roule encor dans ſa tête.
Songeant ſans ceſſe à la rare beauté
Entre deux draps couchée à ſon côté ;
Le libertin, ſans retenue aucune,
Du bras manchot ſçait ſi bien travailler,
Qu'à la ſourdine, & ſans la réveiller,
Déjà ſa main eſt en bonne fortune.

Tandis qu'il eſt à ſon œuvre appliqué,
Un mouvement tout-à-coup le dérange,
Et de nouveau le bras eſt diſloqué.
Le malheureux pouſſe un cri tant étrange,
Qu'en s'éveillant chacun ſe croit flambé,
Et ſur ſon lit le tonnerre tombé.
Lors entendant une voix qui l'appelle,
Un des paſteurs allume une chandelle.

Le bras pendant à l'inſtant eſt remis,
Et cependant le patient enrage
De voir Guidon qui de près l'enviſage.
Quoi! te voilà? Qui diable ici t'a mis?
Dit le blondin; & par quelle aventure
Te trouves-tu ſi maléficié?
Hier en tombant dans une route obſcure,
Dit Ferragus, me ſuis eſtropié.

De ſon côté Climène eſt fort honteuſe,
Se rappellant le tendre égarement,
Les doux propos, le critique moment
Qu'a ſçu troubler cette voix odieuſe.
Piquée au jeu; certes vous avez tort;
Et quand on eſt ſur le déclin de l'âge,
On devroit bien, dit-elle, être plus ſage.
Une autre fois ne courez pas ſi fort.

Guidon, pouſſé de la même rancune,
A tout pécheur, dit-il, en ce bas lieu,
Mal qui ſurvient eſt heureuſe fortune;
Souffre ceci pour l'amour du bon Dieu.
En ſon angoiſſe il ne peut leur répondre;
Mais on le voit de courroux rugiſſant.
Ils n'en ont cure, & pour le mieux confondre,
De ce taudis ſortent en s'embraſſant.

Mais ce bouffon trop long-tems nous arrête.
Qu'il reſte-là, tant que puiſſe guérir;
Et d'autre part le gentil tête-à-tête
Tout à ſon gré pourra les champs courir;
Et revenons aux héros pleins de gloire,
Qui dès l'inſtant qu'haleine ils ont repris,
Incontinent repartent de Paris
Pour profiter de leur pleine victoire.

Hiſtoire de Renaud, Roland & Aſtolphe.

A leur pourſuite étant fort animés,
Trouvant de morts tous les chemins ſemés,
On leur apprend que la gent Sarrazine
Va s'embarquer à la côte voiſine.
A toute bride ils piquent vers Calais.
Le Scric quittoit à peine le rivage,
Que ventre à terre arrivent à la plage
Le bon Roland & Renaud & l'Anglais.

Déſeſpérés, ils n'ont ni paix, ni treve,
Qu'on ne leur cherche un navire avec ſoin;
On en trouve un qui giſſoit ſur la greve,
Et de la rive ils ſont déjà bien loin.
Mais tout-à-coup une tourmente affreuſe
Se fait ſentir; & la mer furieuſe
Pendant trois jours les ayant balotés,
Sur un rocher enfin ils ſont jettés.

Et par bonheur, dans une iſle habitée
Ils ſe trouvoient. Dans un hameau voiſin
On leur donna de bons lits, de bon vin.
Après dîné, la table étant ôtée,
L'un à fumer ſe met, l'autre à dormir,
L'autre à jouer. Aſtolphe par plaiſir
Voyant tout proche un bois épais & ſombre,
Voulut aller ſe promener à l'ombre.

Tout en rêvant, ſi bien ſçut s'enfourner
Dans les détours de la forêt touffue,
Que ſur ſes pas quand voulut retourner
Jamais ne pût en retrouver l'iſſue.
Après avoir cheminé longuement,
Il apperçoit le plus riant bocage.
Il s'en approche, & voit ſous cet ombrage
Une beauté qui dort tranquillement.

Il en rend grace à ſa bonne fortune,
Prend un baiſer pour ſon premier début ;
Puis écartant tout ce qui l'importune,
Sans préluder il va droit à ſon but.
La jeune fille effrayée & ſurpriſe,
Remplit le bois de ſes cris douloureux,
Et ſe défend ; mais l'Anglois vigoureux
Gagne pays : l'affaire eſt dans ſa criſe.

De tous côtés accourent cent ſoldats
Qui furieux de ſi lâche entrepriſe,
Au Paladin font bientôt lâcher priſe,
Et la Princeſſe arrachent de ſes bras.
Il étoit tems ; la belle étoit pâmée ;
Et ſi l'on veut croire aux mauvais diſcours,
La choſe étoit pour le moins entamée.
Fort à propos il lui vint du ſecours.

De mille coups on le charge ; on l'enchaîne.
(Dans ſon déſordre on ſe défend fort mal,)
Un écuyer met la dame à cheval,
Puis à ſa ſuite à la Ville on l'entraîne.
Devant le Roi, qu'on nomme Manganor,
Il eſt conduit. De la gente pucelle
Pere il étoit. Ce traître m'a, dit-elle,
Ou peu s'en faut, ravi mon cher tréſor.

Le Roi Payen ſes gros yeux écarquille :
Comment, dit-il, infâme débauché,
Vouloir honnir & maculer ma fille !
Tu pairas cher un ſi hardi péché.
Si pour venger ſa pudeur virginale
De mille coups je te perçois le cœur,
Tu périrois, lâche, avec trop d'honneur.
Sus, qu'on le prenne, & ſoudain qu'on l'empale.

A cet arrêt, d'intercéder pour lui
Le criminel va prier la Princeſſe,
Rejettant tout ſur l'humaine foibleſſe.
Oſes-tu bien implorer mon appui,
Toi qui m'as fait ſouffrir mille ſupplices ?
Pourquoi veux-tu, dit-elle, homme brutal,
Qu'ici mon cœur ait pitié de ton mal,
Lorſque du mien tu faiſois tes délices ?

Quand je criois, barbare, à mon réveil,
En ai-je été de tes coups moins frappée ?
Ah ! reprit-il, le cas n'eſt pas pareil.
La différence eſt comme d'une épée
Et d'un fleuret ; ce dernier n'eſt que jeu.
Mais, près de l'autre, examinez ce pieu.
Point de quartier, dit-elle, il faut qu'il paſſe.
Qui n'en fait point, eſt indigne de grace.

Sur ſon eſprit ne pouvant rien gagner
Le malheureux ſonge à ſe réſigner.
Mais quand il voit de ſon tourment horrible
Tout l'appareil, & la groſſeur terrible
Du bois pointu, du pieu déſobligeant,
Qui pied-à-pied dans ſon corps s'engageant
Finalement doit ſortir par ſa nuque;
Il ſe recrie : Ah! que n'étois-je Eunuque!

Un chenapan, ayant d'abord à nu
Mis au grand jour ſon derriere charnu,
A ſon plaiſir le rentaſſe & le trouſſe;
Puis il l'enleve, & tâche à l'enfiler.
Le Paladin qui ſe ſent flageoler,
S'eſquiche alors d'une verte ſecouſſe,
Si que le pal dans ſes cuiſſes paſſé
Sort par l'habit ſans l'avoir offenſé.

Le Noir ſondant derechef l'orifice,
Pour cette fois croit qu'il va l'enguaîner.
Le patient tant ſçait ſe demener,
Que le payen rate encor ſon office,
Dont il blaſphême en vrai déſeſpéré.
A ce ſpectacle, un ris immodéré
Se fait entendre, & dans toute la place :
Plus haut, Plus bas, crioit la populace.

Tandis qu'en l'air ſe paſſe ce duel,
Que Sarrazins ſe font un jeu cruel
Des tours de reins du Paladin alerte,
Et qu'aux paris la carriere eſt ouverte;
Nos chevaliers ſont accourus du port,
Et s'élançant au milieu de la foule
Avec fureur portent par-tout la mort.
En un clin d'œil tout le peuple s'écoule.

Renaud s'approche, & délivre à l'inſtant
Le duc Anglois. Tandis qu'il le détache,
Vient Manganor, qui de rage écumant
De ſa maſſue un tel coup lui détache,
Qu'à la renverſe il tombe comme mort.
Roland accourt, & le croyant ſans vie,
Ah! mécréant, dit-il, avec tranſport,
De ton trépas ſa mort ſera ſuivie!

Manganor leve & la maſſe & le bras,
Qui d'un revers ſont jettés à dix pas.
D'un ſecond coup le Paladin l'acheve;
Et cependant ſon couſin ſe releve,
Et tous les deux courent ſus aux payens.
Aſtolphe alors r'habillé, voit la belle
Seule reſtée; il ſe jette ſur elle,
En s'écriant: Bégueule, je te tiens!

Ta cruauté va recevoir ſalaire.
Pour me venger ce pieu vient à ſouhait ;
Tu me diras ſi le mal que t'ai fait
S'égale au mal que tu me voulois faire.
Elle frémit, & lui dit toute en pleurs :
Guerrier humain, non, je ne ſçaurois croire
Que ſur mon ſexe exerciez ces horreurs ;
Un trait ſi noir ſouilleroit votre gloire.

Non, repart-il ; il faut en eſſayer.
Entre ſes bras il prend la pauvre fille,
Et le galant déjà la deshabille.
Je crois, pour moi, qu'il vouloit l'effrayer,
Et par la peur de peine tant affreuſe,
La diſpoſer à quelque doux accord.
Quoi qu'il en ſoit, la belle courageuſe
Lui ſaute aux yeux, l'égratigne, & le mord.

Roland ayant diſſipé la canaille,
S'en revenoit ſes compagnons cherchant.
S'il fut ſurpris de voir en approchant
Cette nouvelle & burleſque bataille,
Pouvez penſer. Toutes hoſtilités
Il fait ceſſer, & tous deux les ſépare.
Puis des motifs d'un accident ſi rare
Se fait conter particularités.

Aſtolphe alors : Par ordre de l'ingrate,
Sur ce pivot, moi, pauvre greluchon,
J'étois ſans toi mis à califourchon,
Et de l'y mettre à mon tour, je me flatte.
Elle y répugne ; & voilà mes raiſons.
Elle a grand tort ; car ton offre eſt honnête,
Répond Roland ; mais avant cette fête,
Il te faut mettre aux petites-maiſons.

Comme il alloit interroger la belle,
Renaud ſurvient, & de leurs différends
Veut être inſtruit. Seigneurs, répondit-elle,
Hier à la chaſſe ayant couru long-tems,
Par la fraîcheur d'un bocage attirée,
Je me laiſſai ſurprendre au doux ſommeil.
Ma ſuite étoit près de-là retirée.
Mais quelle horreur me ſaiſit au réveil !

D'un inſolent qui m'outrage & m'opprime
L'affreux aſpect glace tous mes eſprits,
Et ſans ma garde, accourue à mes cris,
Mon innocence eût été ſa victime.
Le criminel à mon pere amené
Alloit périr, ſans doute, avec juſtice ;
Votre valeur l'a ſauvé du ſupplice,
Et m'a ravi ce pere infortuné.

En finiſſant, un déluge de larmes
Vient inonder ſon viſage & ſon ſein.
Roland lui dit : Banniſſez vos alarmes,
Et ne craignez nul barbare deſſein.
Certes, je ſens une douleur amere
D'avoir ſans cauſe aſſailli votre pere.
Le duc Aſtolphe, à ne vous point mentir,
De ce méfait doit fort ſe repentir.

Si j'euſſe ſçu, dit Renaud, ſon offenſe,
J'euſſe laiſſé juſtice avoir ſon cours.
Chaſte Joſeph ! Dieu vous doint récompenſe,
Répond l'Anglois ; mais nous ſçavons vos tours.
Pour fait d'amour quelque grain d'Ellebore
Duiroit à tant que nous ſommes ici ;
Ne nous devons traiter de Turc à More.
En tant, j'ai tort ; & je requiers merci.

Lors aux genoux de la belle il ſe jette,
Et l'arraiſonne en termes ſi ſoumis,
Qu'en rougiſſant, par la jeune Fleurette,
(C'étoit ſon nom) ſes griefs ſont remis.
Les Paladins, pour réparer ſa perte,
Lui vont offrant leur ſecours au beſoin.
Elle l'accepte, & ſans aller plus loin,
L'occaſion ſoudain leur eſt offerte.

Déjà la belle avoit un favori.
Un chevalier de la cour de ſon pere
Aimoit Fleurette ; il en étoit chéri.
L'ayant appris, ce Monarque ſévere
Prit le parti, ſans nulle autre raiſon,
De confiner le galant en priſon
Dans une tour qu'a conſtruit une Fée,
Qu'elle a nommé le palais de Morphée.

Hiſtoire du palais de Morphée.

Entre qui veut dans ce château fatal,
(Dit aux guerriers la princeſſe Fleurette,)
Mais rien n'en ſort. Une vertu ſecrette
Eſt attachée à ſon ſeuil infernal.
A tout venant la porte par miracle
S'ouvre à l'inſtant ; rien ne vous fait obſtacle.
Mais ſous ce ſeuil eſt un charme ennemi,
Par qui l'on eſt tout-à-l'heure endormi.

Nos chevaliers s'entendent à combattre,
Géants pourfendre, & monſtres terraſſer.
Mais cette tour peut les embarraſſer ;
Car quand on dort, on ne ſçauroit ſe battre.
Aſtolphe alors ſe leve, & part ſoudain,
Et vers le port s'achemine & s'empreſſe ;
Puis il revient avec même vîteſſe
L'air triomphant, & ſa lance à la main.

Belle, dit-il, ſi j'ai trop ſçu vous nuire,
Je vais bientôt mériter mon pardon.
Malheur, dit-on, à quelque choſe eſt bon;
Et vers la tour, s'il vous plaît me conduire,
Je ſçaurai bien malgré les enchanteurs,
Rompre le charme, & votre amant vous rendre.
Sur ce propos, la dame d'un air tendre
Fait au guerrier des complimens flatteurs.

Tous vont enſemble au palais Narcotique.
La porte s'ouvre, & ſemble l'inviter;
Il ſent le piége, & ſonge à l'éviter
Diſcrettement uſant de politique.
Tout près d'entrer, il s'arrête à propos;
Et du portique à peine le héros
Frappe le ſeuil de ſa lance fatale,
Qu'on voit en l'air le château qui détale.

Qu'on ne me diſe en un fait auſſi clair,
Châteaux en l'air ont l'air d'un conte en l'air.
Je ne ſçaurois contenter tout le monde.
Il me ſuffit que Fleurette la blonde
Fût ſatisfaite & ſon amant auſſi;
Et c'eſt pour eux que je travaille ici.
Garbolin conte autrement l'aventure;
Mais je l'ai lue ainſi dans un Mercure.

Or, un ſpectacle aſſez divertiſſant
Étoit de voir tous ces dormeurs giſſant ;
Car par milliers, en diverſes poſtures,
Il ſe trouva les plus rares figures
De tous états, de tous poils & grandeurs,
Et de tout âge, & de toutes couleurs ;
Et leur ſurpriſe à ce réveil folâtre,
Fit, je vous jure, un beau coup de théâtre.

Mais il eſt temps de ſortir de ce lieu.
Nos chevaliers ayant fait leur adieu
Aux deux époux, en hâte s'embarquerent,
Et preſtement vers la France voguerent.
Tandis qu'ils vont achever ce trajet,
J'ai dans l'eſprit de rejoindre Deſpine,
Qui fuit l'amant, & que l'amour lutine ;
Et de parler auſſi de Richardet.

Suite de l'hiſtoire de Deſpine & de Richardet.

La belle étant de ſoi fort mécontente,
Couroit toujours ſans ſoulager ſon mal ;
Car le lutin qui l'agite & tourmente
Ne l'a quittée, ains étoit à cheval.
Telle la biche à la chaſſe bleſſée,
Croit en fuyant la douleur éviter ;
Mais emportant le trait qui l'a percée,
Le mouvement ne fait que l'irriter.

Toute la nuit ayant erré ſans guide,
Deſpine aux bords de l'humide élément
Au point du jour arrive triſtement.
Elle apperçoit ſur la plaine liquide
Une nacelle attachée au rocher
Par un ruban. La barque eſt fort ornée.
De ſon courſier la Princeſſe étonnée
Deſcend ſur l'heure, & va s'en approcher.

Puis elle y monte, & voit avec ſurpriſe
Cordages d'or, mâts entourés de fleurs,
Voiles de lin peints de mille couleurs.
Sur des careaux non-chalamment aſſiſe
Elle ſe met à rêver tendrement.
Tournant la tête, elle voit dans la plaine
Son Richardet courant à perdre haleine,
Qui va l'atteindre en ce même moment.

A cette vûe, interdite, confuſe,
Elle craint tout de ſon cœur attendri.
Elle veut fuir, & ſa main lui refuſe
De l'éloigner d'un amant ſi chéri.
Mais il approche, & le péril redouble.
Pour cette fois l'honneur eſt le plus fort.
Elle ſaiſit le ruban avec trouble,
Et le délie, & s'écarte du port.

Et cependant au rivage il arrive,
Et reconnoît la beauté qu'il pourſuit.
Que devient-il voyant qu'elle le fuit !
Il s'en approche en côtoyant la rive,
Lui tend les bras, & voudroit l'appeller,
La voix lui manque, il ne ſçauroit parler ;
Eh ! que feroit le diſcours le plus tendre ?
Elle eſt ſi loin qu'elle ne peut l'entendre.

Mais le vaiſſeau diſparoît à ſes yeux.
Tout ſon dépit par des tranſports éclate,
Et les ſurnoms de perfide, d'ingrate,
Font retentir les échos de ces lieux.
Rapidement parcourant le rivage
A chaque pas il ſe ſent irriter ;
Il eſt tenté de la ſuivre à la nage,
Et dans les flots de ſe précipiter.

En avançant, il trouve ſur le ſable
Un frêle eſquif dès long-tems négligé,
Sans nuls agrès, ſans rames & ſans cable.
C'eſt un tréſor pour ſon cœur affligé.
Lors il s'embarque, & du bout de ſa lance
Avec effort à la mer il le lance,
Et ſans regret s'abandonne à ſon ſort,
Sûr de trouver ou Deſpine, ou la mort.

Mais la trop fière & trop tendre Princeſſe
Des deux côtés en proie à ſes remords,
Soit que réſiſte, ou céde à ſa tendreſſe,
A chaque inſtant éprouve mille morts.
Ses yeux en pleurs s'attachent ſur la France,
Où de ſa flâme elle laiſſe l'objet;
Et cependant avec perſévérance
Elle pourſuit ſon généreux projet.

En peu de temps la nacelle enchantée,
Qui ſur les flots gliſſe légerement,
Par les zéphirs dans un fleuve portée
Offre à ſes yeux un lieu plein d'agrément.
Un peu plus loin, s'arrêtant d'elle-même
Vers un endroit de très-facile abord,
La Reine juge avec ſurpriſe extrême,
Que c'eſt l'aſyle où l'a conduit le ſort.

Elle prend terre. A l'inſtant à ſa vûe
S'offre un vieillard rempli de majeſté,
Qui par ſon nom l'appelle & la ſalue.
Venez, dit-il, avec ſécurité;
Dans ce ſéjour j'habite avec mes filles,
Qu'à vous ſervir vous verrez s'empreſſer.
Tout auſſi-tôt deux figures gentilles
D'un air charmant viennent la careſſer.

Avec tranſport d'Eſpine les embraſſe.
Elle en admire & la taille, & la grace,
Leur habit ſimple, & leur air de candeur,
Et ſur leur tein le fard de la pudeur.
La faim vous preſſe ; acceptez, belle dame,
Dans ce réduit, des rafraîchiſſemens,
Dit le vieillard ; & dans quelques momens
Nous pourvoirons au trouble de votre ame.

Elle rougit en entendant ces mots.
Mais cependant que la Reine on feſtoie,
Il me ſouvient qu'à cent périls en proie
Avons laiſſé ſon amant ſur les flots,
Où je conçois que ſon ame eſt en peine.
A ſon ſecours allons diligemment.
Mais c'eſt aſſez conter tout d'une haleine ;
Adieu vous dis, Lecteur, pour un moment.

FIN DU CHANT QUATRIÉME.

REMARQUES
SUR LE QUATRIÉME CHANT.

Ce Chant contient les ſeptiéme, huitiéme & neuviéme de l'Auteur Italien.

Je n'ai fait qu'un ſeul morceau de la levée du ſiége de Paris, partagée dans l'original dans les ſeptiéme & huitiéme Chants. C'eſt une matiere ſi dure & ſi ingrate que ces énumérations de troupes, ces deſcriptions de combats, & il ſe trouvoit une cataſtrophe de Lapons d'une invention ſi pauvre, que j'ai cru ſauver beaucoup d'ennui en réduiſant ces événemens.

J'ai pris beaucoup d'autres licences dans ce Chant. J'ai ſupprimé un combat d'Aſtolphe & de Ferragus, où celui-ci étoit battu par le premier, contre le préjugé établi de ſa ſupériorité ſur l'Anglois.

J'ai travaillé la ſcene pathétique de Richardet avec Deſpine, différente de mon modele. J'ai fait partir cette Reine ſeule, ſans l'eſcorte d'un écuyer & de deux géans. Je me ſuis par-là diſpenſé d'une ſcene aſſez humiliante pour le héros du Poëme qu'un de cet géans étend par terre du premier coup. Deſpine ſe lamente, & fait des reproches à ſon ſatellite. Ses larmes raniment ſon amant, ſituation uſée & rebattue; & dès qu'il a repris ſes ſens elle l'abandonne à ſa foibleſſe, & reprend ſa fuite. L'Auteur qui n'a eu beſoin

de ces coloſſes que pour ce but, les fait noyer avec l'écuyer dans une tempête, dont elle ſe ſauve ſeule dans l'iſle où elle trouve le ſage.

On auroit pu tirer quelque parti de quelques idées jettées au hazard & non ſuivies, du ſéjour de Deſpine dans cette iſle, & de ſa converſation avec les jeunes filles qu'elle y trouve ; mais c'étoit allonger & refroidir l'action pour ne rien dire de neuf.

Parmi les circonſtances inutiles, je n'ai pas cru devoir faire ſuccomber Renaud dans l'aventure de la délivrance de l'amant de Fleurette, achevée par Aſtolphe. J'ai changé cette avanture pour en ſimplifier les détails.

J'ai encore ſupprimé un miracle fait par un homme ſaint pour guérir Ferragus qui n'en vaut pas la peine.

CHANT CINQUIÉME.

VIL intérêt, Dieu ſecret, ſans autels,
Dont le reproche à l'homme eſt une inſulte,
Regneras-tu toujours ſur des mortels
Qu'on voit tout haut déſavouer ton culte?
Malheur à cil qui n'a ſoin d'étouffer
Dans ſa naiſſance un ſi coupable vice.
Dès qu'en une ame on le voit triompher,
Adieu l'honneur, l'amitié, la juſtice.

J'ai pour ce vice un grand éloignement.
De demander jamais je ne m'aviſe;
Du plus, du moins, content également.
De l'amitié je ne fais marchandiſe;
Je la cultive, & je ne flatte pas.
J'honore un grand ſans lui faire courbettes,
Et n'entre point par les portes ſecrettes
Pour m'enrichir par des ſervices bas.

L'homme bien né qu'honneur guide ſans ceſſe,
Souffre plutôt la médiocrité,
Préférera même la pauvreté,
Pour en ſortir s'il faut une baſſeſſe.
On voit aſſez de ces cœurs avilis
Nés dans la fange, échappés des cuiſines,
Mettre en avant femmes, ſœurs & couſines,
Et de leur honte étaler les profits.

Eſtre boufon, porter le caducée,
Ont ſi bien pris, que qui veut parvenir,
A ces moyens eſt forcé de venir;
Car par eux ſeuls la fortune eſt fixée.
En vain mérite & talens on produit,
Si vous n'avez recours à la canaille,
Vous ne ferez près des grands rien qui vaille;
Heureux encor ſi vertu ne vous nuit!

Il faudra donc encenſer ces profanes,
D'infect bourbier ces reptiles ſortis,
Fiers d'étaler à nos regards ſurpris
L'or de Midas, ainſi que ſes organes.
Je l'avouerai; c'eſt pour devenir fou,
D'imaginer que nourriſſons des Muſes
Devant catins & maquignons & buſes,
Seront forcés à fléchir le genou.

Suite de l'hiſtoire de Richardet & de Deſpine.

Ce ſeul penſer me donne une humeur noire,
Si que j'en ai preſque oublié l'hiſtoire
Dont j'ai promis de reprendre le cours:
Sans rame, voile, ou ſemblable ſecours,
Il vous ſouvient que l'amant de Deſpine
Mal à ſon aiſe & triſtement chemine
Dans un bateau ſi mal appareillé,
Que la peur ſeule eût tout autre éveillé.

Et cependant, ni cette inquiétude,
Ni ſon chagrin, ni l'injuſte rigueur
De la beauté qui regne dans ſon cœur,
Dont il éprouve un traitement ſi rude,
N'ont le pouvoir de garantir ſes ſens
D'un doux ſommeil dont la force le lie.
Il céde au charme, & dans ſes bras oublie
Et l'amour même, & la mer & les vents.

Tandis qu'il dort étendu ſur la poupe,
Navire Anglois aborde ſa chaloupe.
En le voyant grand, diſpos, vigoureux,
Et bien armé, ſon aſpect intimide;
On s'en défie: & l'étranger perfide
Charge de fers le héros malheureux.
A ſon réveil quelle ſera ſa rage!
En doux plaiſirs changeons ce noir préſage.

Un tel prodige eſt digne de l'amour.
Dans le paiſible & fortuné ſéjour
Où ſagement un vieillard l'endoctrine,
Allons trouver la Princeſſe Deſpine.
Un calme heureux ſuccéde à ſes regrets;
Et pour le prix de la rare victoire
Que ſur ſon cœur a remporté ſa gloire,
Elle eſt inſtruite en mille beaux ſecrets.

Elle poſſede une pierre ſi rare,
Qu'en la tenant ſeulement dans la main,
A tous les yeux on diſparoît ſoudain.
Autre caillou, par un effet bizarre,
Briſe le fer, les chaînes, les veroux,
Marbres, rochers, comme verre fragile:
Mais dans la boëte où ſont tous ces bijoux,
Elle conſerve une herbe plus utile.

De tous les maux elle guérit d'abord.
En l'approchant ſeulement du malade,
Le moribond ſur le champ fait gambade.
Bien eſt-il vrai que ſi l'on étoit mort,
Elle ne fait les trépaſſés revivre.
Onc ne verrez menſonge dans mon livre.
Elle a deux noix; l'une fait ſommeiller,
Et l'autre peut ſeule vous réveiller.

Une figure encore bien précieuſe
Eſt en ſes mains : ſoudain elle noircit
Si l'on vous tend quelque embuche odieuſe.
Tels ſont les dons que le Sage lui fit.
Se promenant un jour ſur le rivage
Sa pierre en main, voyageurs inconnus
De leur navire à terre ſont venus.
Elle ne peut comprendre leur langage.

Elle paſſe outre, & va juſqu'au vaiſſeau.
Elle s'y guinde à l'aide d'une échelle.
Un ſeul pilote y faiſoit ſentinelle.
Au pied du mât un jeune Jouvenceau
Eſt enchaîné. Deſpine s'en approche,
Et reconnoît Richardet furieux.
Son triſte état touche ſon cœur de roche.
Ruiſſeau de pleurs coule de ſes beaux yeux.

Sans perdre temps, de la noix ſomnifere
Elle aſſoupit le ſurveillant nocher ;
Puis du navire ancré près d'un rocher,
Coupe le cable & l'éloigne de terre.
Elle vouloit d'abord à Richardet
Reſter cachée ; inutile projet.
De ſon amant le déſeſpoir la frape,
Et de ſa main le taliſman échape.

Dieux ! s'écria Richardet tout troublé,
Deſpine, hélas ! a donc perdu la vie ?
Du haut des cieux ſon image chérie
Vient déchirer mon cœur trop accablé !
Elle ſourit ; & de ſa rude chaîne
Par ſon caillou briſant les durs anneaux,
Je ne ſuis pas, dit-elle, une ombre vaine ;
Et je ne viens que pour finir vos maux.

Point ne dirai quelle douce ſurpriſe,
Quels vifs tranſports reſſent le chevalier,
Ni de ſes mains qu'on vient de délier,
S'il ſçut former amoureuſe entrepriſe.
Tirant ſa noix pour éviter malheur,
De vrai, Deſpine éveilla le dormeur ;
Mais on a dit que c'eſt que le navire
Sans ſon ſecours eût pû mal ſe conduire.

Le Nautonnier étoit un ſcélérat :
Il fut jadis marchand, homme de guerre,
Hôte, voleur, archer & renegat.
Il les entend diſcourir de la pierre,
De ſes vertus, même il en voit l'effet.
L'eſſai s'en fit pour plaire à Richardet.
Pour s'emparer d'un tréſor auſſi rare,
Déja le traître à leur mort ſe prépare.

Tandis

Tandis qu'il couve un ſi lâche deſſein,
Le taliſman noircit & le décéle ;
Et la Princeſſe à ſon Amant revéle
Le fond du cœur du perfide aſſaſſin.
De ſon forfait voyant la preuve ſûre,
Richard s'approche, & ſans formalité,
Au fond des flots l'ayant précipité,
Le fait ſervir aux poiſſons de pâture.

Hiſtoire d'Anglante & de Montalban.

Mais les Plaiſirs, & les Jeux & les Ris
Que le Dieu Mars avoit bannis de France,
De toutes parts accourent vers Paris,
Où l'on ne voit que feſtins & que danſe.
Les jeunes fils de Renaud & Roland,
L'un dit Anglante, & l'autre Montalban,
Pendant le ſiége, au milieu des allarmes,
Avoient tous deux fait leurs premieres armes.

Mais de la paix l'agréable retour,
Loin de l'éteindre, anime leur audace.
Impatiens de marcher ſur la trace
Des grands héros dont ils tiennent le jour ;
Pour s'évader ils font ligue ſecrette.
Un beau matin les deux mauvais garçons,
Par leur départ dont on n'a nuls ſoupçons,
Surprennent fort Charle, qui les regrette.

Ils ſont à peine en pleine puberté ;
Leurs mouvemens vifs, gracieux & leſtes,
Et ſur leur teint la fleur de la beauté,
Font qu'on les prend pour ſubſtances celeſtes.
Ne doit ſurprendre en ces jeunes guerriers
Deſir de gloire & courage intrépide ;
De leurs parens l'exemple & les lauriers
Aux champs d'honneur ſont leur glorieux guide.

Garbolin dit que mort qui tout abat,
Par eux vaincue en leur premier combat,
Se renferma dans une grotte obſcure ;
Que chacun d'eux y conquît une armure
Que de ſes traits elle ne peut percer.
Je les ſuivrois volontiers ; mais Climene
Que ſon galant depuis long-temps promene,
A ſon ſecours me preſſe d'avancer.

Suite de l'hiſtoire de Guidon & de Climene.

Tant nos amans ont fait par leurs journées,
Que dans l'Egypte ils arrivent bien las.
S'ils avoient ſçû les dures deſtinées
Qu'on leur prépare en ces lointains climats,
Ils ſe ſeroient épargné ce voyage.
Le fier Soudan le cœur rempli de rage
D'avoir perdu la fleur de ſes ſujets,
Contre ſa fille a formé noirs projets.

La Renommée à ce pere féroce
Avoit appris qu'en attendant la noce,
La belle alloit, ſans faire de façon,
Courant les champs avec un beau garçon.
On peut juger quelle fut ſa furie,
Lorſqu'on lui dit que dans Alexandrie
Climene arrive avec ſon cher François,
Et qu'il les voit deſcendre à ſon palais.

Dans deux cachots par ſon ordre barbare
Ils ſont jettés ; & dès le lendemain,
Pour leur trépas le vieillard inhumain
Sur l'échafaut veut que tout ſe prépare.
Les cavaliers & les dames en deüil,
Veulent en vain le fléchir par leurs larmes ;
Rien ne le touche, & ſon farouche orgueil
Réſiſte ſeul au couple plein de charmes.

Ils ſont déja dans la place amenés ;
Et l'un vers l'autre ayant tourné la vûe,
A cet aſpect, pâles & conſternés,
Ils ſont ſaiſis d'une horreur imprévûe.
Ta loi m'envoye au ſupplice, & j'y cours,
Dit en pleurant la princeſſe à ſon pere ;
Mais que ma mort ſuffiſe à ta colere ;
De ce guerrier accorde-moi les jours.

Non, dit Guidon, je ne veux point de grace :
Mais contre moi dans ta haîne affermi,
Ne l'étens pas juſqu'à ta propre race ;
Sauve ta fille & perds ton ennemi.
A ce débat ſi touchant & ſi rare,
Le ſpectateur prend un tendre intérêt ;
Tout eſt en pleurs : mais le Soudan barbare
Veut qu'à l'inſtant s'exécute l'arrêt.

Chacun frémit, & murmure & s'irrite ;
Et ſur le champ mille cris forcenés,
Avant-coureurs de révolte ſubite,
Font craindre au Roi des ſujets mutinés.
Mais tout à coup un étrange ſpectacle
Frappe les yeux ; & l'on voit par miracle
L'échafaut fondre & ſe pulvériſer,
Et des amans les liens ſe briſer.

A cette vûe un peuple entier s'écrie,
Qu'ouvertement le celeſte ſecours
S'eſt déclaré contre la barbarie ;
Et du tyran on menace les jours.
Lui-même tremble, & perdant ſon audace,
Va des amans implorer le pardon.
Ravis de joye, & Climene & Dudon
Lui font rempart contre la populace.

Roland, Renaud, & notre Anglois gaillard,
Etant alors débarqués auprès d'Arle,
Sont rencontrés par un courier de Charle,
Qui de leurs fils leur apprend le départ.
Les Paladins que la nouvelle afflige,
Tiennent conſeil, & chacun d'eux s'oblige
De les chercher ſans ceſſe ni repos,
Renaud par terre, & Roland ſur les flots.

Suite de l'hiſtoire de Roland & celle du Negromant.

Or en voguant ſur l'élément liquide,
Il trouve une Iſle où de grands arbres noirs
Sont des hibous les lugubres manoirs.
De ce ſéjour un Negromant perfide
S'eſt rendu maître, & dans les rets qu'il tend
Au genre humain, malheur à qui ſe prend.
L'homme ſoudain de la mort eſt la proye,
Et du beau ſexe il fait filles de joye.

Le Paladin veut dans l'iſle aborder.
Son vieux pilote en vain lui repréſente
Que c'eſt courir à ſa perte évidente;
Il l'enhardit, loin de l'intimider.
D'un pas tranquile & ſans forfanterie,
Quoique le jour panche vers ſon déclin,
Il marche au fort où l'enchanteur malin
Tient ſon ſérail & ſa ménagerie.

Le ſcélérat dans ce repaire affreux
Nourrit ſerpens, tigres, loups furieux.
Si quelque infante à ſes feux eſt rebelle,
Elle eſt leur proye, & par leur dent cruelle
Elle ſe voit en morceaux déchirer;
Et quelquefois à l'écorcher lui-même
Il ſe délecte, & fait ſa joye extrême
Dans les tourmens de la voir expirer.

Mais cependant l'obſcurité s'augmente,
Et le héros ne voit pour tout fanal
Que la lueur de lampe qui luit mal,
Et de très-loin s'échape d'une fente.
En approchant il voit le Negromant
Qui, précédé d'une claire lanterne
Que devant lui porte eſprit ſubalterne,
Entre en la tour qui ſe ferme à l'inſtant.

Le chevalier ſe propoſe d'attendre
Pour le combattre au ſortir de ces lieux;
Mais de grands cris ſoudain ſe font entendre,
Et ſur ſon front font dreſſer les cheveux.
Jamais, diſoit une voix gémiſſante,
Ne parviendras à ton lâche deſſein;
Plutôt, tyran, meurtrie & palpitante,
Que tes vautours me dévorent le ſein.

Non, répond-il, tu périrois trop vîte,
Et de ta mort j'aurois peu de plaiſir.
Je veux ici te ſcier à loiſir,
Et de mes mains ne ſeras ſitôt quitte.
Le Paladin de rage frémiſſant,
Tel que Samſon les temples renverſant,
D'un ſeul effort jette la porte à terre,
Et dans la tour entre comme un tonnerre.

Dans le milieu d'un vaſte & noir ſalon
Eſt une table où le ſorcier Félon
Avoit déja lié la chaſte fille.
Onc on ne vit pucelle plus gentille.
Tout autour d'elle & plaignant ſes malheurs,
Sont cent beautés les yeux noyés de pleurs.
Le monſtre tremble & veut prendre la fuite;
Mais d'un ſeul coup Roland le décapite.

Le tronc ſe baiſſe : on le croit abattu.
Mais, ô prodige ! ô magique vertu !
De ſes deux mains il ramaſſe la tête,
Sort de la tour & ſe met à courir.
Le Paladin d'horreur ſe ſent ſaiſir;
Et cependant nul effroi ne l'arrête;
Il vole après l'ennemi qui le fuit,
Et qui ſe perd dans l'ombre de la nuit.

Mais dans les airs mille feux ſemblent naître,
Et de la tête il ſort un ſifflement.
Le héros voit avec étonnement
De tous côtés mille monſtres paroître.
Le buſte alors lance d'un bras puiſſant
La tête aux cieux, & les bêtes cruelles
Le dévorant, il s'abîme avec elles.
Le chef enfin retombe en bondiſſant.

Dans ce moment la terre tremble & s'ouvre;
On voit fumer les eaux du Flegeton,
L'air s'en infecte, & l'enfer ſe découvre;
Et ſur ſon char voici le noir Pluton,
Qui de ſon mieux corrigeant ſa grimace
Pour prendre un air gracieux & riant;
Bon chevalier, dit-il, je te rens graces,
Tu m'as ſçû rendre un ſervice important.

Le Negromant qu'as privé de la vie,
Sous ſon pouvoir me tient depuis long-temps.
En pierre, en plante, en rat, par paſſe-temps,
Il me changeoit ſuivant ſa fantaiſie.
Il m'a volé preſque tous mes ſujets.
Ce que tes yeux ont ici vû d'objets,
Arbres, rochers, panterres & licornes,
Mon bon ami, ſont démons avec cornes.

Et cette Tour eſt faite de démons ;
Car chaque pierre eſt un diable en perſonne ;
Diable eſt la brique, & diables les moilons ;
Diable eſt l'horloge, & diable auſſi le ſonne ;
Diable eſt le bois, diables les ferremens ;
Diables les toîts & les ameublemens ;
Porte, fenêtre, & pont-levis qu'on hauſſe ;
Bref, il a mis le diable à toute ſauſſe.

Or vous ſerez curieux de ſçavoir,
Dieu que je ſuis, comment en ſon pouvoir
Simple mortel avoit ſçû me réduire.
Ma chere femme avoit pris tant d'empire
Sur mon eſprit, que de ſa volonté
Je m'étois fait une loi ſouveraine ;
Mais elle craint que par légereté
Peut-être un jour je ne briſe ma chaîne.

Un certain ſoir elle vient me baiſer ;
Et ſouriant, exige que je ſigne
Un parchemin ; & moi, benêt inſigne,
Je le ſouſcris & n'oſe refuſer.
Jamais ne fut une auſſi forte entrave ;
Car par le Styx, en corps comme en eſprit,
Je proteſtois d'être à jamais l'eſclave
Du poſſeſſeur de ce fatal écrit.

Un beau matin Proſerpine en cette iſle,
Qui fut jadis abondante & fertile,
Vient ſe baigner, & quittant ſon corſet,
Laiſſe tomber mon malheureux billet.
Le ſcélérat le trouva le jour même.
On peut juger de ma douleur extrême,
Quand, par des mots que je dois révérer,
Je m'entendis ſommer & conjurer.

Feu violet au viſage me monte,
Quand me ſouviens que le fier Negromant
Me fit ſervir moi-même d'inſtrument
A ſes ébats qui me couvroient de honte.
Que je plaignois ma fidelle moitié!
Devant mes yeux à me trahir réduite,
Pour ſon époux une tendre pitié
La fit pâmer quatre ou cinq fois de ſuite.

Je regne enfin. Tu finis mon tourment:
Mais tu ne dois t'étonner nullement
De voir ce chef bondir encor ſur l'herbe.
Dans ſon cerveau loge un eſprit ſuperbe
Qui fut l'auteur des maux que j'ai ſoufferts;
Mais il m'en va rendre compte aux enfers.
En finiſſant de la tête il s'empare,
Fond dans l'abyſme & ferme le Tartare.

Si je voulois ſuivre ici mon auteur,
J'édifierois quelque dévot lecteur;
Car de trois mille & tant de demoiſelles
Qui du ſorcier ont paſſé par les mains,
Il fait autant de pudiques nonnins;
Et l'œuvre pie eſt certes des plus belles.
Roland leur fait bâtir un beau couvent,
Puis ſe rembarque & vogue au gré du vent.

Suite de l'hiſtoire des deux couſins & des deux ſœurs.

Ce chevalier me remet en mémoire
Que j'ai laiſſé quelque part deux marmots
Avidement courant après la gloire,
Et qui déja promettent des héros.
Le pur hazard a dirigé leur courſe
Vers le pays où l'on voit briller l'ourſe.
A peine ils ſont dans ces climats glacés,
Que mille cœurs de leurs traits ſont bleſſés.

De tant de vœux nuls ne ſont comparables
Aux feux ardents dont pour les deux amis
Brûlent deux ſœurs divines, adorables,
Filles du Roi de ce lointain pays.
Quoiqu'à l'Amour ils répugnent dans l'ame,
Ce Dieu prend ſoin d'adoucir leurs eſprits.
Déja d'Anglante Argée obtient la flamme,
Et Montalban de Coreſe eſt épris.

Nos jeunes gens dans leurs ardeurs brûlantes,
Sans nul ſouci paſſent d'heureux momens;
Mais deux rivaux promis aux deux infantes
Viennent troubler de ſi doux paſſe-temps.
Fiers de leur taille, & piqués de l'audace
Qu'oſent montrer les gentils chevaliers
Qu'ils prétendoient traiter en écoliers,
D'un précepteur ils leur font la menace.

Il leur fallut bientôt changer de ton.
Les deux couſins tout net leur ſignifient
Par un cartel, qu'à peine du bâton
Le lendemain au choc ils les défient.
Crainte d'ennuis, je tais ici les pleurs
Que ce combat arrache aux tendres ſœurs,
De leurs amans carreſſes conſolantes,
Et des brutaux bravades pétulantes.

Je vous fais grace encore du duel.
Bien jugerez que d'un revers cruel
Adroitement l'un fend en deux ſon homme;
Que le ſecond, d'un eſtoc furieux,
De part en part perce le ſien; en ſomme
Que nos couſins ſont les victorieux.
Si ces détails à quelqu'un peuvent duire,
Il eſt prié dans l'auteur de les lire.

Là ne finit la perſécution.
Le Roi fâché d'avoir perdu deux gendres,
Et peu touché des amours les plus tendres,
Des quatre amans veut la punition.
Il fallut fuir. Sur palefrois montées,
Voici partir les dames eſcortées
Par nos galans & jolis étourdis.
Tous avoient l'air d'Anges du Paradis.

Mais en Egypte allons, ne vous déplaiſe ;
Car le Soudan n'eſt pas fort à ſon aiſe.
Climene en vain s'écrie avec Guidon,
Qu'ils ſont contens ; le peuple eſt ſans raiſon ;
Le bruit augmente ; & ſi j'étois le maître,
Pour les ſauver des mains de ces bourus,
Je les ferois tous les trois diſparoître.
Ainſi ſoit fait. Les voilà diſparus.

Suite de l'hiſtoire de Climene, Guidon, Deſpine & Richardet.

Le lecteur rit ; je crois qu'il me devine :
Car tous ces faits, dit-il, qu'avez décrit,
Reſſemblent fort aux ſecrets de Deſpine.
Vous y voilà ; vivent les gens d'eſprit.
Vous ſçavez donc ſans que je vous le die,
Que dans l'inſtant qu'alloient perdre la vie
Les deux amans, par un heureux hazard
Elle arrivoit avec ſon cher Richard.

Heureuſement la pierre eſt diviſible ;
A ſon amant elle en remet moitié,
Et du Soudan prenant quelque pitié,
Elle le touche & le rend inviſible.
Autant en fait Richard dans le moment,
Prenant les mains de Guidon & Climene ;
Sans qu'on les voye au palais il les mene.
Le peuple fuit avec étonnement.

Paſſons encor la joie & les careſſes
Des Paladins, du Soudan, des Princeſſes ;
Les complimens, les explications,
Remercimens, félicitations,
Que mal on rend, & mieux on imagine.
Il ſuffira de ſçavoir que Deſpine,
En promettant à Climene amitié,
Du taliſman lui donne la moitié.

D'abord ce fut matiere à badinage.
On ſçait aſſez qu'on s'amuſe à cet âge
A faire peur, donner quelques ſouflets,
Piquer, pincer, épier les ſecrets.
Or c'étoit là le charme de Climene ;
Souvent en tiers la dame ſe promene,
Quand deux amans loin des yeux indiſcrets,
Se croient ſeuls dans de ſombres boſquets.

Guidon auſſi de toutes ces folies
Vouloit ſa part ; mais il ne frappoit pas,
Il chatouilloit, n'en vouloit qu'aux jolies,
Les chifonnoit, dérangeoit leurs appas.
De jour en jour devenant téméraire,
Il s'emportoit à plus de privauté.
Climene rêve, & ce jeu répété,
Ne tarde pas long-temps à lui déplaire.

Un jour, prenant le frais ſur ſon balcon,
A pas de loup voici venir Guidon,
Qui, s'approchant de la jeune Lidie,
S'émancipoit à manœuvre hardie.
Sans réflechir, Climene avec dépit
Saiſit la pierre & la jette en la place.
Un écolier qui du coup treſſaillit,
La voit briller, & ſoudain la ramaſſe.

Et cependant on rit dans le palais.
Pris ſur le fait le galant qu'on badine
Paye d'audace, & les dames lutine,
Diſant qu'on va rire ſur nouveaux frais.
Le doux objet qui cauſe l'avanture
Veut le traiter d'inſolent, d'indiſcret ;
Mais en voyant ſa charmante figure,
Elle rougit, & l'excuſe en ſecret.

OXFORD INSTITUTION

Climene alors de ſa pierre divine
Reſſent le prix, elle la fait chercher.
Par leurs regards la jalouſe devine
Que ces deux cœurs ſçauront ſe raprocher :
Et cependant pour elle Guidon brûle ;
Mais quoiqu'il l'aime & ne ſoit point ingrat,
Son cœur robuſte eſt fort peu délicat ;
D'une paſſade il ne fait nul ſcrupule.

Lidie auſſi ne demande pas mieux.
Deux jours après il paroît à ſes yeux.
Le regardant d'un air ſenſible & tendre :
Pourquoi, Seigneur, dit-elle, me ſurprendre ?
Vous avez tort de vouloir vous cacher,
Et qui vous voit peut ſe laiſſer toucher.
Guidon comprend l'équivoque gentille,
Et dans ſes yeux un feu laſcif petille.

Mais par malheur Climene étoit au guet,
Et les amans ſont pris au trebuchet.
Elle ſe montre & ſoudain ſe retire ;
Et s'enfermant dans ſon appartement,
Elle reprend maſculin vêtement,
Et du palais s'échape ſans rien dire ;
Puis au hazard dans le premier ſentier,
En ſoupirant laiſſe aller ſon courſier.

Le lendemain cette triſte nouvelle
Met du Soudan toute la cour en deüil.
Guidon ſe trouble, & va la larme à l'œil
Voir ſur le champ Richardet & ſa belle;
Et ſans détour leur conte ſon forfait,
Pouſſant des cris à fendre un cœur de roche.
Eux le voyant ſi triſte & ſi défait,
Penſent devoir s'épargner le reproche.

Mais laiſſons-les enſemble conſulter:
Je ſçais déja ce qu'en va réſulter.
C'eſt qu'ils iront courir après la folle.
En attendant voyons ſi l'écolier
Qui de la pierre eſt l'heureux héritier,
Aura l'eſprit de jouer un beau rolle.
Si je l'avois je ſçaurois bien par où
Tirer parti de ce rare bijou.

Hiſtoire de la femme d'un Prêtre d'Iſis.

Certain Caffard, d'Iſis miniſtre indigne,
Avoit pour femme une diableſſe inſigne
Qu'avoit jadis aimée avec fureur
Du taliſman l'idiot poſſeſſeur.
Il la croyoit d'humeur chaſte & ſévére
Parce qu'alors avec ſcandale & bruit,
Elle l'avoit durement éconduit.
Il auroit dû s'en prendre à ſa miſere.

Toujours la belle étoit en oraiſon.
Dans ſon quartier elle donnoit l'exemple,
Et ne ſortoit que pour aller au temple.
Par ces dehors en jugeoit notre oiſon.
Il va chez elle, & voit ſa douce amie
En tête à tête avec certain quidan,
Qui de la table ayant l'économie,
Dépenſoit là les écus du Soudan.

Celui-ci ſort; un autre lui ſuccede.
Du cuiſinier ce ſecond étoit l'aide.
Il part encor; & notre adoleſcent
Croyoit avoir tout vû; mais l'innocent
Put à loiſir faire le pied de gruë;
Car les ayant inſcrits ſur ſes cahiers,
Il les compta quand il fut dans la ruë.
Vingt ſucceſſeurs ſuivent les deux premiers.

En arrivant chacun fait ſon offrande
A la prêtreſſe, & tout eſt accepté.
Argent, bijoux, étoffes, pain, vin, viande,
Qui plus, qui moins, ſelon ſa faculté.
Tant qu'avec eux s'évertuoit la belle,
Sur l'eſcalier, à la porte, au balcon,
Tous les valets étoient en ſentinelle
Pour avertir du retour du patron.

Car, diſoient-ils, d'accord avec la dame,
S'il avoit pû pénétrer le ſecret,
Tout eût paſſé par le fil de ſa lame,
Juſques au chien & juſqu'au perroquet.
Auſſi, chacun renfermant dans ſon ame
Soigneuſement un miſtere ſi doux,
Croit jouir ſeul de ſa pudique flame,
Et craint ſur-tout de contriſter l'époux.

Et cependant, complice de ſa honte,
A ſon retour cet infâme mari
Rit avec elle, & veut qu'elle lui conte
Ce qu'a reçû de chaque favori.
Ayant fini ce conte un peu folâtre,
L'auteur nous rend quelques faits un peu vifs
Dont un couvent d'Iſis eſt le théâtre,
Et que j'omets par ſuffiſans motifs.

Mais cependant que la divine pierre
A l'écolier ne ſert qu'à voir le mal,
Se confirmant dans ſon humeur altiere,
Climene en pleurs harcelle ſon cheval.
Elle n'a pris repos ni nourriture.
Le Ciel ſe couvre, & dans un lieu déſert
Elle apperçoit une caverne obſcure.
Elle en approche & s'y met à couvert.

Hiſtoire de Dorine & de Leon.

Elle y rencontre une image effrayante,
Objet d'horreur & de compaſſion.
C'eſt une femme abattue, expirante,
Et de douleur & d'inanition;
Un foible enfant prêt à perdre la vie,
S'attache encore à ſon ſein épuiſé;
Mais l'aliment dont la ſource eſt tarie,
A ſes beſoins, hélas! eſt refuſé.

A ce ſpectacle, émue & pénétrée,
Climene oublie à l'inſtant ſes chagrins;
Elle préſente à la dame égarée
D'un Elixir les ſecours ſouverains;
Elle lui parle, & la plaint & la preſſe
De ranimer ſes eſprits languiſſans;
Et de ſon fils lui montrant la détreſſe,
Veut la toucher par des traits ſi puiſſans.

Ange du Ciel, lui dit la triſte mere,
Car quel mortel dans ces horribles lieux
Où des Deſtins m'a conduit la colere,
Pourroit m'offrir des ſoins ſi précieux!
Voici la fin des peines que j'endure,
Et je n'attends, pour deſcendre au tombeau,
Que le trépas de cette créature,
Dont l'infortune accable le berceau.

Non, je m'oppoſe à ce deſſein farouche ;
Cet innocent du moins ne mourra pas,
Dit la Princeſſe, en prenant dans ſes bras
Le tendre enfant dont l'affreux ſort la touche.
A refuſer un aſſuré ſecours
Si votre eſprit aveuglément s'obſtine,
De votre fils vous expoſez les jours ;
Et s'il perit, ſa mere l'aſſaſſine.

A ce diſcours de pleurs entrecoupé,
D'un trait de feu ſentant ſon cœur frapé ;
Quel jour affreux dans mon ame vient luire,
Dit l'étrangere ? Ah ! mon cruel délire
Produiroit-il un ſi coupable effet ?
A mes malheurs manque-t-il un forfait ?
Je rejettois vos dons, & les implore !
Sauvez mon fils s'il en eſt temps encore.

Après avoir de leurs premiers beſoins
Avec ſageſſe appaiſé le ravage,
Climene encore, au ſort qui les outrage,
Avec bonté veut étendre ſes ſoins.
» Contre un Deſtin injuſte qui m'opprime,
» Dit l'affligée avec un grand ſoupir,
» La ſeule mort pouvoit me ſecourir ;
» Aux malheureux la mort même eſt un crime.

» L'Eſpagne, hélas ! eſt mon fatal berceau.
» Du ſang royal ma race eſt illuſtrée.
» Quelque beauté, ſans doute exagérée,
» Sembloit m'offrir l'avenir le plus beau.
» J'avois douze ans, & je paſſois ma vie
» Dans un château que j'ai dans l'Arragon.
» L'unique fils du Roi, nommé Leon,
» Eut de me voir la plus preſſante envie.

» Il pénétra bientôt dans ce ſéjour ;
» Et d'une chaſſe, à deſſein concertée,
» Il prétexta le ſpecieux retour.
» De ſa viſite interdite & flatée,
» Je le reçûs avec timidité :
» Mais ſur la ſienne ayant porté ma vûe,
» D'un trouble égal je vis ſon ame émûe.
» Son embarras me rendit ma gaité.

De ce moment pour moi ſon cœur s'enflame ;
Mais par reſpect voulant à ſes parens
Cacher le feu dont il brûle dans l'ame,
Il fait ſur lui des efforts violens.
Cette contrainte augmente encor ſes peines.
Un autre feu s'allume dans ſes veines ;
Et ſe voyant prêt à perdre le jour,
Il oſe enfin déclarer ſon amour.

La fievre croît, le conſume & le mine.
Les Médecins prononcent ſans détour
Qu'il va périr, ſi dès ce même jour
Il n'eſt l'époux de ſa chere Dorine.
Le Roi, du mal craignant le triſte effet,
Vient pour ſon fils me demander lui-même;
J'en reſſentis une allegreſſe extrême;
Car pour Leon je brûlois en ſecret.

Pendant cinq ans d'un bonheur plein de charmes
Nul différend ne vint troubler la paix;
Nos jours couloient ſans ſoucis, ſans allarmes,
Et l'un ſans l'autre on ne nous vit jamais.
Dans notre cour juſques-là ſi tranquile,
Pour déſunir deux fidéles époux,
Sont amenés, par un démon jaloux,
Deux étrangers qui cherchent un aſyle.

Le cavalier, qui ſe nomme Fernant,
Sa jeune ſœur, qu'on appelle Emilie,
D'illuſtre ſang, de figure accomplie,
Ont l'eſprit ſouple & l'abord prévenant.
Amitié tendre & confiance entiere
Furent d'abord prodigués entre nous;
Bientôt après, reſerve, humeur, miſtere,
Rapports, intrigue; enfin tourmens jaloux.

Leon frémit dès que Fernant m'approche.
J'ai ſur ſa ſœur de plus juſtes ſoupçons :
Ces ſentimens dont nous nous offenſons,
Des deux côtés attirent le reproche.
Un jour (fût-il celui de mon trépas !)
Mon foible époux, dans l'erreur qui le guide,
Me fuit, ſuivi de ce couple perfide,
Et me défend d'accompagner ſes pas.

Dans la douleur qui m'accable & me preſſe,
Je prens conſeil de mon ſeul déſeſpoir,
Et vais trouver une devineresſe
Dont on vantoit le magique pouvoir.
Jamais on n'eut intention plus pure.
Je ne voulois, dans mon dépit jaloux,
Que regagner le cœur de mon époux ;
Et j'oubliois de venger mon injure.

Pleine d'eſpoir, & crédule à l'excès,
Je m'abandonne à l'indigne Megere
Qui de ſes ſoins me promet le ſuccès.
Je chaſſerai, dit-elle, l'étrangere ;
Plus amoureux qu'il ne le fut jamais,
Leon viendra reprendre votre chaîne.
Il m'eſt facile, au gré de vos ſouhaits,
De diriger ſon amour & ſa haîne.

Mais ſongez-y, je ne puis rien pour vous,
Si je n'ai pas du ſang de votre époux.
De mon époux! du ſang! dis-je éperdue.
Ah juſte ciel! que me propoſez-vous?
A votre effroi je me ſuis attendue,
Dit la ſorciere, affectant un air doux:
Mais ſans cela je ne ſçaurois défaire
Par ce moyen ce qu'un autre a ſçû faire.

Par ce moyen! dis-je. N'en doutez pas.
Par les enfers j'ai ſçû ce noir myſtere.
Votre ennemie & ſon perfide frere
Ont aſſoupi Leon dans un repas.
Dans ſon ſommeil une legere playe....
Dans ſon ſommeil! repris-je avec horreur.
N'achevez pas; ce ſeul récit m'effraye;
Je percerois plutôt mon propre cœur.

Hé bien, ſouffrez qu'une autre vous l'enleve,
Dit la cruelle avec un fier ſouris;
Et ſupportez conſtamment les mépris
En attendant que leur projet s'acheve.
Elle me dit alors que leur deſſein
Eſt de gliſſer un poiſon dans mon ſein;
De triompher de ma triſte diſgrace,
Et d'élever ma rivale à ma place.

Un tel complot qui me ſemble certain,
Porte à mes ſens une ſi vive atteinte,
Que je combats mes remords & ma crainte,
Et j'enhardis & mon cœur & ma main.
Je promets tout à la dame infernale;
Et j'en reçois une poudre fatale,
La noire coupe & le glaive aceré
Dont joſe attendre un ſuccès aſſuré.

Je vole *enfin vers le* lieu de plaiſance
Où mon époux a choiſi ſon ſéjour;
Et ſur l'excès d'un conjugal amour
J'oſe excuſer ma déſobéiſſance.
De mes raiſons il feint d'être content.
Le ſoupé ſuit; ſans plainte, ſans ombrage,
Et de ma poudre ayant ſçû faire uſage,
Il me conduit à ſon appartement.

Mes ennemis, & la ſorciere impie,
A cet époux ſçurent perſuader
Que le croyant aſſoupi par magie,
Je le voulois dans ſon lit poignarder.
Je ſers leur haine, & prens une bougie;
Et dans l'inſtant que tremblante & hardie,
Le glaive en main j'approche à petits pas,
Leon appelle & me ſaiſit le bras.

La porte s'ouvre, à ſa voix on arrive :
Je tombe alors ſans poulx, ſans ſentiment ;
Le cruel ſort, & ſans ſoulagement
Me laiſſe ſeule expirante & captive.
Au point du jour je reprens mes eſprits,
Et je me vois de ſoldats entourée,
Qui ſans reſpect, ſans écouter mes cris,
Dans un vaiſſeau m'entraînent éplorée.

Je veux mourir, & forme le deſſein
D'y réuſſir, faute de nourriture.
Le commandant me dit d'une voix dure :
Songez au fruit qu'enferme votre ſein ;
Ne craignez pas qu'on vous laiſſe la vie.
S'il n'eût été conçû dans votre flanc,
Vous payeriez déja de votre ſang
Le crime affreux dont vous êtes noircie.

Ah ! dis-je en pleurs, vous m'outragez à tort.
Oui, je vivrai pour donner la lumiere
A cet enfant dont l'innocente mere
A ce forfait eût préféré la mort.
Quoi donc ? repart cet Eſpagnol ſauvage ;
N'ai-je pas vû moi-même en votre main
Le fer tout prêt, que votre injuſte rage
Avoit levé pour ce coup inhumain ?

La vérité porte un tel caractere,
Qu'elle pénétre & déſſille les yeux.
Cet homme franc, à mon récit ſincere
Perce ſans peine un myſtere odieux.
Il en frémit, puis il pleure de joye;
Et ce jour même à mon époux envoye,
Par un eſquif qu'il détache ſoudain,
Toute l'hiſtoire écrite de ſa main.

Et *cependant il* pourſuit ſon voyage;
Et de ſon ordre il m'inſtruit à ſon tour.
Je dois périr dans une iſle ſauvage,
Dès qu'à mon fruit j'aurai donné le jour.
Mais par ſa lettre il conçoit l'eſpérance
De voir bientôt cet arrêt révoqué.
Le temps s'écoule, & mon terme s'avance;
Nous approchons *du ſéjour indiqué.*

En un inſtant de la mer blanchiſſante
Les flots émûs ſe choquent avec bruit,
Le vent s'irrite; une ſoudaine nuit
Redouble encor l'horreur & l'épouvante;
La foudre gronde, & la vague en fureur
Forme des monts & nous portent à leurs cimes;
Puis nous plongeant dans de profonds abyſmes,
Offre par tout la mort & la terreur.

Dans la frayeur qui de mon cœur s'empare,
Le reſte échape à mes ſens éperdus ;
Je n'entends plus, & mon eſprit s'égare ;
Tous les objets me ſemblent confondus.
J'ignore encor comment je fis naufrage :
Quand je repris un foible ſentiment,
Je me trouvai ſeule ſur un rivage ;
Je vis la mer avec étonnement.

Je me releve & fuis, & je retombe ;
Je ſuis ſans force, & ma tête ſuccombe ;
D'accablement je me livre au ſommeil ;
L'horrible faim me preſſe à mon réveil.
Elle m'inſtruit ; je cherche en ces bocages
Tout ce qui peut appaiſer ſes tourmens.
L'herbe, le gland, & quelques fruits ſauvages,
Depuis ce jour ſont mes ſeuls alimens.

Pour mettre enfin le comble à ma miſere,
Dans cet état cruel je deviens mere.
O titre auquel j'attachois mon bonheur,
Comment es-tu le fleau de mon cœur !
Ce cher enfant, objet de mes allarmes,
Plus que mes maux faiſant couler mes larmes,
Me fait trembler de mes propres beſoins ;
A le couvrir je mets mes tendres ſoins.

Mais des mortels les malheurs ont un terme.
Je le voyois s'affoiblir dans mes bras.
D'un front ſerein, & d'un eſprit plus ferme,
J'enviſageois ſa perte & mon trépas,
Lorſque du ciel la clémence infinie
Vous a ſans doute à notre aide amené;
Et par vos mains me conſervant la vie,
Me rend encor mon fils infortuné.

Tandis qu'ainſi ces illuſtres princeſſes
Se confiant leurs mutuels deſtins,
Et ſe faiſant les plus tendres careſſes,
Donnent relâche à leurs mortels chagrins,
On voit entrer dans cet obſcur aſyle
Une autre dame avec deux chevaliers,
Cherchant l'abri d'un lieu frais & tranquile,
Pendant le temps que paiſſent leurs courſiers.

Mais je ne veux vous tenir en haleine;
Ce ſont Richard & Deſpine & Guidon.
Vous concevez que l'amant de Climene
Ne tarda pas d'obtenir ſon pardon
En renonçant pour jamais à Lidie.
Déja Dorine & les nouveaux venus
De leurs deſtins ſe ſont entretenus;
Et tous enfin partent de compagnie.

Ici, lecteur, notre ami Garbolin
Leur fait trouver une fête ruſtique,
Et fait chanter en burleſque muſique
Propos d'amour entre Liſe & Chapin;
Puis mettant fin à tant de gentilleſſes,
Chez ces bergers endort les trois alteſſes;
Tout près de là, couchés ſur le gazon,
En font autant Richardet & Guidon.

Pendant qu'ainſi chacun en paix ſommeille,
Un chevalier chagrin & querelleur
Paſſant par-là, bruſquement les réveille,
Voulant contre eux éprouver ſa valeur.
Chacun des deux prétend la préférence;
Le ſort tiré la donne à Richardet,
Et l'aſſaillant tombe d'un coup de lance.
On lui délace à l'inſtant ſon armet.

Suite de l'hiſtoire de Renaud, & celle de la ville des femmes.

Ici Renaud me revient en memoire.
Vers la Corogne il dirigeoit ſes pas,
Lorſqu'une dame ayant beaucoup d'appas,
Vint lui conter ſa malheureuſe hiſtoire.
Seigneur, dit-elle, en cet affreux rocher
On m'a privé d'un époux que j'adore.
Si ma douleur a de quoi vous toucher,
Accordez-moi le ſecours que j'implore.

Nous voyagions par un chaud inhumain.
Hier nous paſſions près de cet antre ſombre ;
Nous deſcendons pour nous y mettre à l'ombre.
A nos regards s'offre auſſi-tôt un nain.
Chez ma maîtreſſe acceptez un aſyle,
Nous dit le traître avec un air flateur.
Tout près d'ici dans ſa ſuperbe ville
De vous conduire accordez-moi l'honneur.

Vous nous bercez d'un compliment frivole,
Dit mon époux, & ces lieux ſont déſerts.
Daignez me ſuivre, & je vous tiens parole ;
D'autres chemins vous ſeront découverts,
Reprend le nain ; hé bien, me dit Alphonſe,
Le ſuivrons-nous ? Moi, j'en ſuis fort tenté.
Un mouvement de curioſité,
Je l'avouerai, me dicta la réponſe.

En nous baiſſant par un ſentier étroit,
Nous cheminons pendant une heure entiere ;
La route étant plus large en cet endroit,
Bientôt après nous voyons la lumiere.
De ces climats vous peindre la beauté,
Vous laſſeroit d'un détail inutile.
Bref, nous voyons un ſpectacle enchanté,
Et nous entrons dans une grande ville.

Tout ce qu'ici l'homme uſurpe de droits ;
Tous les métiers, les arts & le négoce,
L'architecture & le maintien des loix,
L'art de la guerre, & juſqu'au ſacerdoce,
Le trône même & l'empire abſolu,
Eſt à mon ſexe en ces lieux dévolu :
Même en amour la mode eſt différente ;
L'homme réſiſte & la femme le tente.

Tout étranger eſt ſoudain déſarmé,
Dans un ſérail enſuite renfermé,
Et doit ſes vœux, ſes faveurs, ſon hommage
A la beauté dont il eſt le partage.
Lorſqu'on nous vit eſcortés par le nain,
Voici, diſoient des officiers femelles,
Nouveau bijou dont dirions des nouvelles
Si nous pouvions ſur lui mettre la main.

Et cependant à la Reine on nous mene :
Elle eſt boſſue, & chaſſieuſe, & naine,
Louche & cagneuſe, avec barbe au menton ;
Son ſein modeſte étoit ſous ſon jupon.
A ſoixante ans cette vieille coquine
Fait vanité d'être encor libertine ;
De ſes baiſers infecte mon mari,
Et veut qu'il ſoit ſon premier favori.

Dans ſon ſérail elle le fait conduire.
Lors je me plains & j'éleve la voix.
Qu'on prenne ſoin, dit-elle, de l'inſtruire;
Et qu'on lui donne un amant à ſon choix.
J'inſiſte encor; on m'entraîne par force,
Puis on me dit que la loi de l'état
Défend l'hymen, & que le magiſtrat
Va dans l'inſtant publier mon divorce.

J'ai proteſté, j'ai redoublé *mes cris*;
Et refuſé tout net *de* me ſoumettre.
On m'a raillée, & l'on m'a fait remettre
Dans la caverne où le nain m'avoit pris.
Bon chevalier, j'implore ici votre aide.
Pour mon époux je tremble de frayeur.
Renaud répond : Vous auriez plus de peur
Si cette reine étoit moins vieille ou laide.

Quoi qu'il en ſoit, je vais vous le chercher.
Ce ne ſont là pourtant des bagatelles;
Car je le veux de leurs mains arracher,
Sans pour cela mettre à mort ces femelles.
Je laiſſe ici ma lance & mon courſier,
Et je ne veux que ma ſeule houſſine.
Je traiterai ce ſexe cavalier
Comme faiſons au camp la gourgandine.

En arrivant il eſt circonvenu.
Sa gaule en main ; ſon propos ingénu,
Son air riant, ſes manieres gauloiſes,
Plaiſent beaucoup à nos jeunes grivoiſes.
Mais il les voit autour de lui former
D'un cercle étroit la double & triple enceinte,
Et s'apperçoit qu'on veut le déſarmer.
Le Paladin détache quelque atteinte.

Par mille mains il eſt ſaiſi d'abord ;
Mais il en rit, & ſans beaucoup d'effort
D'un demi-tour les choque & les renverſe,
Et de ſon fouet les frape & les diſperſe :
Mais les voyant en foule revenir,
Et deſirant faire un tel jeu finir,
Il ſe réſout d'uſer du ſtratagême
Qu'avoit jadis employé Céſar même.

En grenadiers il les entend jurer :
Mais le héros ſûr de les rendre ſages,
S'attache alors à les défigurer,
Pochant les yeux, meurtriſſant les viſages.
La mort n'eût point réprimé leur fureur ;
Mais ce moyen les met ſoudain en fuite ;
Et ſans daigner ſe mettre à leur pourſuite,
Vers le palais Renaud marche en vainqueur.

La garde fuit, la Reine reſte ſeule.
En le voyant elle veut s'évader.
Ne vois-tu pas, dit-il, vieille begueule,
Que de tes pieds tu ne ſçaurois t'aider;
Il faut me rendre Alphonſe tout à l'heure.
Ah! de ta main il vaut mieux que je meure.
Cruel, dit-elle, arrache-moi le jour,
Ou laiſſe-moi l'objet de mon amour.

Le bon Renaud qui de *fureur petille*;
Non, *lui dit-il*, *non*, *tu* ne mourras pas.
Il la ſaiſit ſoudain par la cheville,
Et l'élevant, lui met la tête en bas.
Tous ſes jupons tombent ſur ſon échine.
Lors en voyant la prodigalité
Dont la nature a ce trognon doté,
Il s'écria tout haut: Bonté divine!

Vous avez vû quelquefois un tableau
Où ſur l'enfant que réclame ſa mere,
Par un Arrêt qui ſemble trop ſévére,
Glaive eſt levé par un cruel bourreau.
Hé bien, ſçachez que ſi notre megere
Eût été miſe au lieu de l'embrion,
Vous euſſiez dit: Hélas! le cimeterre
A fait moitié de l'exécution!

Plus animé que touché du prodige,
Le Paladin frape à bras racourci,
Et ſans pitié de ſon foüet la fuſtige,
Tant qu'à la fin elle requiert merci.
Le priſonnier entre quatre amazones
Eſt aménè, puis au héros remis.
C'eſt fort bien fait, dit-il. Adieu, mignones,
Juſqu'au revoir. Quittons-nous bons amis.

Renaud reprend ſon cheval & ſa route,
Après avoir réuni les époux.
Ami lecteur, il vous ſouvient ſans doute
Qu'avons laiſſé quatre jolis bijoux,
Qui ſur leur foi depuis long-temps cheminent.
Or, ſe trouvant un jour au bord de l'eau,
De s'embarquer nos jeunes gens opinent;
Et les voilà déja dans un bateau.

Suite de l'hiſtoire des deux couſins & des deux ſœurs; & de l'iſle Merveilleuſe.

J'abrégerai leur courſe périlleuſe:
Ils ſont portés dans l'iſle Merveilleuſe.
Dans ce ſéjour par lutins habité,
Tous les objets ſont ſans réalité.
C'eſt de ce lieu que ſortent les preſtiges,
Les cochemars & les eſprits-folets,
Chevaux panſant, lutinant les valets;
Aux vieux châteaux ſur-tout faiſant prodiges.

Là nos amans cherchent à ſe loger.
Frere, je ſens la faim qui me talonne,
Dit Montalban, & n'ai rien à gruger.
Si tu la ſens, je la vois en perſonne,
Répond Anglante. Il ſe répand ſoudain
Tout autour d'eux une odeur de cuiſine
Qui déſignant un aſyle prochain,
Des affamés conſole les narines.

En avançant ils trouvent un palais;
Il retentit de chants & de muſique,
Et du fracas d'une fête bachique.
On entend l'un demander du vin frais;
Un autre dit, qu'on emporte ces ſoupes.
Allons, à vous; qu'on rempliſſe ces coupes.
Bref, on diſtingue en ce joyeux réduit
Propos de table, & tout ce qui s'enſuit.

Nos éveillés que l'appétit tranſporte,
Quatre ou cinq fois pour fraper à la porte
Font tout le tour; & n'en pouvant trouver,
Parbleu, dit l'un, qu'avons-nous à rêver?
Crions ſi haut que les ſourds nous entendent.
Enfin, voyant que pour s'égoſiller
Nul ne paroît, & qu'en vain ils attendent,
L'humeur commence à les émouſtiller.

A haute voix ils appellent le maître ;
Mais rien ne bouge : un violent courroux
Les preſſe alors, & contre une fenêtre
Ils font pleuvoir grêle de gros cailloux.
On leur répond par grands éclats de rire ;
Et derriere eux s'élevent des clameurs.
En ſe tournant ils voyent un ſatire
Qui dans un bois emporte les deux ſœurs.

On peut juger avec quelle viteſſe
Les deux amans volent à leur ſecours.
Je paſſe ici, lecteur, je le confeſſe,
Des traits groſſiers, de pueriles tours,
Tous copiés d'après Polichinelle
Dont Garbolin conte la kirielle.
Spectres nouveaux s'offrent à tout moment,
Et nos guerriers ne frapent que du vent.

De leur côté, les dames égarées
Ont entendu des cris, d'horribles coups ;
Et diſtinguant la voix de leurs époux,
Dans un bois ſombre elle ſont attirées.
Mais quel ſpectacle ! & quelle eſt leur douleur
De les trouver maſſacrés & ſans vie !
Dans le tranſport dont leur ame eſt ſaiſie,
Le déſeſpoir s'empare de leur cœur.

Et ſaiſiſſant les ſanglantes épées
De leurs amans, elles tombent frapées.
Mais par bonheur le fer tendre & douillet
S'eſt transformé dans leurs mains en œillet.
Ce changement leur eſt d'un bon augure;
Un doux eſpoir flatant leur paſſion,
Leur fait penſer que dans cette aventure
Il peut entrer beaucoup d'illuſion.

Objet nouveau qui dans l'inſtant éclate;
Confirme encor le ſoupçon qui les flate.
Comme en été vous voyez des glaçons
Se diſtiller en fontaines liquides,
Ainſi l'on voit des deux jeunes garçons
Les corps ſe fondre & devenir fluides;
Et les deux ſœurs dans ces flots argentés
De ſe baigner ſentent leurs cœurs tentés.

Et ſur le champ les voilà dépouillées.
Elles ſe font un délice charmant
De ſe ſentir de toutes parts mouillées
De la bonne eau qui fut un tendre amant.
Le flot s'émeut & bouillonne autour d'elles.
Son doux murmure enflamme leurs deſirs.
C'eſt là, diſoient les jeunes ſenſuelles,
C'eſt en effet nager dans les plaiſirs.

Ces deux effets des ondes conjugales
Sont dérangés par viſions fatales.
Voici venir comme des étourneaux,
De tous côtés dames & damoiſeaux,
Qui s'aſſemblant autour des deux merveilles,
Les font plonger par-deſſus les oreilles.
Jugez quel trouble agite leur eſprit,
Quand tout à coup l'eau s'écoule & tarit.

Deux jouvenceaux auſſi nuds que nos belles,
Avec des ris & geſtes menaçans,
Semblant tout prêts à ſe jetter ſur elles,
Leur font pouſſer les cris les plus perçans.
Soudain tout fuit, arbres, galants, riviere.
D'un voile obſcur le ciel ſemble couvert;
Et le retour d'une douce lumiere
Ne laiſſe voir qu'un aride déſert.

Certes, Monſieur, s'écrie alors Argée,
Ce ſont ici des tours de quelque Fée:
Mais, dit Coreſe avec vivacité,
N'en ſommes moins dans la perplexité.
Elle a raiſon; & ces mauvais génies
Aſſez long-temps leur ont fait avanies;
De leur malice il faudroit les ſauver.
Répoſez-vous, lecteur, j'y vais rêver.

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

REMARQUES

SUR LE CINQUIÉME CHANT.

Les dixième, onzième & douzième de l'original, fourniſſent la matiere de ce cinquième. J'y ai remis de ſuite quelques détails de l'hiſtoire de Richardet & de Deſpine, partagés dans l'Italien entre le Chant précédent & le dixième.

En parlant des deux jeunes Paladins, j'ai ſupprimé une querelle d'écoliers qu'ils ont enſemble à la table de Charlemagne, qui ſe met en telle colere de leur étourderie, qu'il les bannit ſur le champ de ſes Etats. Cela lui attiroit une lettre amere de Roland, ſur laquelle avec tout auſſi peu de dignité, il rapelle bien vîte les bannis. J'ai trouvé que cela gâtoit le caractere des perſonnages.

J'ai auſſi ſupprimé leur combat dans l'antre de la mort. Cette aventure, avec un appareil qu'on lit dans tous les romans, ne mene à rien, & ne laiſſe rien dans l'eſprit.

J'ai beaucoup changé & retranché dans l'iſle du Negromant. Pour y faire bâtir un couvent de filles, l'Auteur fait arriver une flotte des trois Royaumes de la Grande Bretagne, ſur laquelle les trois mille & tant de Sultanes du Magicien, trouvent des parens qui font cette dépenſe.

Le onzième Chant doit avoir attiré beaucoup d'ennemis à l'Auteur à très-bon marché : car le ſel de ce qu'il raporte n'en valoit pas la peine. Ce

ſont les profanations & les débauches odieuſes d'un monaſtere d'Iſis. Il ne déguiſe pas qu'il en veut à tous les moines de ſon pays.

Di coſtoro abbonda il ſecol noſtro,
E Italia noſtra più che Egitto aſſai.

J'ai tâché de donner quelque reſſort & un peu d'intérêt à l'hiſtoire de Dorine, que l'Auteur a négligée au point de ne la pas denouer. J'y ai ſuppléé en peu de lignes. Il ne fonde nullement la ſituation affreuſe où Climene la trouve dans la caverne. J'ai amené cette peinture touchante d'une maniere plus vraiſemblable. Le patois de Ciapin & de Liſe m'a ſemblé déplacé; & j'ai beaucoup abrégé l'hiſtoire d'Alphonſe enlevé dans la ville des Femmes.

CHANT SIXIÉME.

DOUTER de tout, provient de l'ignorance.
Les gens inſtruits, aux faits que l'on avance
Ne trouvent point d'impoſſibilité.
Le lot des ſots eſt l'incrédulité.
Qui n'auroit vû riviere, eau, ni fontaine,
Pour n'avoir pas de notion certaine
De tant d'effets que voyons clairement,
Feroit-il bien d'en nier l'élément ?

Tout fait nouveau ſeroit traité de fable:
On vous peindra l'immenſité des mers ;
C'eſt corps ſolide, & l'on voit à travers.
Elle ne peut porter un grain de ſable ;
Elle ſoutient des fardeaux étonnans.
Elle nourrit dans ſa maſſe profonde
Des millions de divers habitans
Qu'on voit périr dès qu'ils quittent ſon onde.

Un petit gland contient un chêne entier.
Un ſeul grain d'orge en rend une meſure ;
Et le taureau qui vequit le premier
Avoit en lui ſon eſpece future.
Tout eſt miracle, à bien l'examiner.
Qui ne croiroit qu'à la preuve établie
Pourroit paſſer ſa vie à s'étonner
Tandis qu'un ſage à joüir s'étudie.

Et ſur ce point je prêche avec raiſon ;
Magiques faits ſont un écueil, ſans doute,
Et ſous ma plume ils naiſſent à foiſon.
Auſſi, Lecteur, à bon droit je redoute
De voir mon livre entre les mains des ſots,
Et d'eſſuyer leur ſtupide critique.
Mais j'y mets ordre, & voici ma réplique.
Tous mes cenſeurs ſont de vrais oſtrogots.

Ce n'eſt pour eux, c'eſt pour vous, belles dames,
Que de conter je me donne le ſoin ;
J'oſe eſpérer que dans vos nobles ames,
Je trouverai la foi dont j'ai beſoin ;
Et tiens pour sûr, que ſi j'allois vous dire,
Comme l'a fait le maître de la lyre,
Qu'un âne vole, & parcourt l'univers,
Vous me croiriez, comme avez crû ſes vers.

Suite de l'hiſtoire de l'Iſle merveilleuſe.

Vous ſouvient-il encor, par avanture,
Des deux géants, proſélites nouveaux,
Qui des Lapons firent déconfiture?
Or, vous ſçaurez que par monts & par vaux,
De Ferragus ils s'étoient mis en quête
Quand de Paris il s'enfuit comme un fou.
J'ai dit comment il ſe caſſa le cou,
Et des amans comme il troubla la fête.

Vous n'aurez pas encor mis en oubli
Qu'en un taudis il juroit comme un diable;
Là, le trouva le couple charitable,
Et par leurs ſoins il ſe vit rétabli.
Puis à Toulon, Garbelin que j'abrege
Les fait aller tous les trois au College;
En peu de temps ils deviennent docteurs;
Et les voilà prêtres & confeſſeurs.

De confeſſer Fracaſſe ſe diſpenſe,
Parce qu'il eſt un peu trop ingénu,
Et va conter droit au premier venu
Ce qu'un pécheur lui dit en confidence.
Le bon Tempête eſt beaucoup moins bavard.
Aux Miſſions leur zèle les deſtine;
Mais leur vaiſſeau s'ouvre de part en part,
Le ſaint trio gagne une iſle voiſine.

Mais, à propos, nous oublions tout net
Ce chevalier de la triſte figure
Qu'a laidement accoutré Richardet,
Et dont j'ai dit qu'on délaçoit l'armure.
Les trois beautés volent à ſon ſecours.
Mais quelle horreur de Dorine s'empare
En retrouvant cet époux trop barbare,
Ce cher Léon, qu'elle adore toujours.

Fin de l'hiſtoire de Dorine & de Léon.

Lorſqu'il reçut cette Epître tardive,
Qui dévoiloit des *complots* criminels,
Il en *punit les* complices cruels,
Et reſſentit la douleur la plus vive.
Il s'embarqua pour cet affreux ſéjour,
Où par ſon ordre on avoit dû conduire
Le tendre objet de ſon funeſte amour.
Là, de ſon ſort aucun ne pût l'inſtruire.

Un matelot de l'orage ſauvé
Vint par haſard ſe rendre à cette plage;
Et lui conta comment de ce naufrage
Seul par miracle il étoit conſervé.
Pour mettre fin à ſa peine cruelle
Depuis ce jour, en maudiſſant ſon ſort,
A tout guerrier Léon faiſoit querelle
Dans le ſeul but de rencontrer la mort.

On peut juger qu'il bénit ſa défaite
En retrouvant ſon épouſe & ſon fils,
Et que la paix entr'eux fut bientôt faite :
Mais laiſſons-les regagner leur pays.
Richard, Guidon, & Deſpine, & Climene,
Qui ſe trouvoient très-bien de voyager,
Un jour ſur mer ſe trouvent en danger,
Et dans une iſle abordent avec peine.

Suite de l'hiſtoire de Roland & de Renaud, & de l'iſle Merveilleuſe.

Mais, dit quelqu'un, parlez-nous de Roland.
Soit, j'y penſois. J'allois même vous dire
Que fatigué d'aller ſur terre errant,
Renaud auſſi voguoit ſur un navire.
Au même port, chacun de ſon côté,
Les deux couſins au même temps ſurgiſſent,
Et la rencontre excitant leur gaité,
De ſe revoir tous deux ſe réjouiſſent.

Or, ſçavez-vous où tous ſont parvenus ?
Au même point. A l'iſle Merveilleuſe.
Mais treve encor à votre humeur railleuſe,
Car y verrez d'autres nouveaux venus.
Allons par ordre. Au port donc deſcendirent
Nos Paladins ; & pour chercher de l'eau,
Dont ils avoient manqué ſur le vaiſſeau,
Vers une ſource en hâte ils ſe rendirent.

En approchant l'eau ſe trouve en glaçons.
Toute chaleur en eux eſt amortie ;
Au bout du nez leur pend claire roupie,
Et tous tranſis ils tremblent par friſſons.
De temps en temps une chaleur extrême
Semble griller leur barbe & leurs cheveux ;
Puis les frimats tombant à l'inſtant même
Leur font ſentir un froid plus douloureux.

La nuit *les prend dans* cette dure angoiſſe.
Ils étoient-là tous deux ſe conſolant,
Mais ſans ſe voir. Couſin, diſoit Roland,
Je ne crois pas que notre mal s'accroiſſe,
Car à coup ſûr nous ſommes en Enfer.
Bon, dit Renaud, nous aurions compagnie ;
Je crois plutôt qu'ici, du grand hyver
Eſt l'apanage, ou quelque baronie.

A la lueur de vingt ardens tiſons,
On voit ſoudain Centaures & Lamies :
De nos guerriers les mains ſont engourdies,
Ils ont recours à ſaintes oraiſons.
Mais tout-à-coup, voici Flore & Zéphire,
Des fleurs, des fruits, de toutes les ſaiſons.
Tout vient ici, comme dans un délire,
Traits découſus, objets ſans liaiſons.

On introduit des Nymphes réjouies,
Qui dans leur coupe exprimant des raiſins,
Vont célébrant leurs brutales orgies.
Leur nudité tente les Paladins,
Qui lâchement cédent à ces Bacchantes.
Tout dégénere en ſcenes dégoûtantes;
(Car il n'eſt pas ſeulement ordurier
Le Garbolin, il eſt ſale, & groſſier.)

Mais abrégeons cette aventure étrange.
Un lac immonde où nos deux libertins
Se ſont plongés, en marbre blanc ſe change,
Et marbre auſſi deviennent les couſins.
La foudre tombe, & les rend à la vie.
De mets exquis une table eſt ſervie;
Mais vous voyez le gibier détaler
En y touchant, les oiſeaux s'envoler.

Suite de l'hiſtoire de Ferragus & des géans, & de l'iſle Merveilleuſe.

Et cependant Ferragus, & les freres
Etant entrés dans une ample forêt,
Un gros ſerpent prend l'hermite au colet,
Et les géans ſont accablés de pierres.
Aux mots ſacrés d'abord ils ont recours;
Tout fuit ſoudain ces armes reſpectables.
Lors le pater: Ah! ah! meſſieurs les diables!
De l'exorciſme employons le ſecours.

Le bénitier, l'étole, la chaſuble,
Tout ſe prépare, & chacun d'eux s'affuble.
Pendant ce temps, Deſpine, Richardet,
Guidon, Climene, arrivent au boſquet,
Et ſont témoins de la ſainte véture;
Mais au milieu du blanc accoutrement
De Ferragus reconnoiſſant la hure,
D'un rire fou tous partent à l'inſtant.

Le *papelard*, *qui* crie & ſe demene,
Reſte muet en abordant Climene.
Il croit que c'eſt quelque apparition,
Qui vient l'induire à la tentation.
Incognitò s'armant de l'eau-bénîte,
Il s'en approche; & le cagot ruſé
La ſaiſiſſant par ſon chignon friſé
Du goupillon la barbouille au plus vîte.

Elle s'eſſuie, & ſe met à crier;
Puis des deux mains ſaiſit la barbe griſe.
Un des géans levant le bénitier
Dévôtement l'innonde & la baptiſe;
Et le combat eſt par-tout engagé:
Car les amans prennent part à la guerre.
L'hermite alors, d'une voix de tonnerre:
Démons, dit-il, reſpectez mon clergé.

A haute voix tous trois ils pſalmodient ;
Leur faux-bourdon n'arrête point les coups ;
Ils ſont ſi drus que bientôt ils s'ennuient.
Laiſſons nos chants, dit l'un, & battons-nous.
Non, arrêtez, s'écrie alors Climene :
Je veux ſçavoir quel vertigo vous mene.
A quel deſſein tombant ſur vos genoux
Vous mettez-vous à hurler comme loups ?

De quoi vous ſert cet affreux tintamarre ?
Réponds-moi donc, monſtre laid & biſarre,
Qu'as-tu dans l'ame, & pour qui nous prends-tu ?
Pour des démons, lui repartit l'hermite,
Qui tout de bon craignant pour ſa vertu,
Comme un Joſeph ſe diſpoſe à la fuite.
La belle alors le prend par ſon cordon,
Et le voilà ſouple comme un mouton.

En un inſtant il brûle de plus belle ;
Un feu profane en ſes yeux étincelle,
Et ſans reſpect pour les ſaints vêtemens
La paſſion lui dicte ces ſermens.
D'être Climene, enfin, je te ſoupçonne ;
Mais fuſſes-tu le grand diable en perſonne,
De mon amour conſens à te charger ;
Je veux à toi pour jamais m'engager.

Saiſi d'horreur, Tempête alors étale
Tous les reſſorts de ſublime morale.
Des Livres ſaints emprunte les ſecours,
Et par ce trait termine ſon diſcours.
Hélas ! dit-il, devrois-je te redire,
Ce dont toi-même as pris ſoin de m'inſtruire !
M'as-tu trompé ? Si je ſuis baptiſé,
N'eſt-ce pas toi qui m'as catéchiſé ?

L'hermite alors : Pour faire les Apôtres
Sommes-nous faits autrement que les autres ?
De ce qu'ils ont il ne me manque rien.
Même à l'inſtant, frere, je le ſens bien.
Regarde un peu cette beauté divine,
Ce pied friand ! cette gorge mutine !
Pourvu qu'habite en ſon ſein virginal,
Mahométan, Chrétien, tout m'eſt égal.

Fracaſſe alors voulant faire l'habile
Le prêche auſſi. La femme .... eſt .... inutile.
Il faut, dit-il, trouver .... laids .... ſes appas.
De la beauté .... ſi tu fais tant de cas ....
Le Ciel eſt beau ! qui te dit le contraire ?
Dit Ferragus ; garde ton Paradis,
Je n'en veux point, & je n'en ai que faire ;
Quand je ſuis bien je me tiens où je ſuis.

Tempête enfin voyant que l'éloquence
N'y ſert de rien ; ayons donc patience
Frere, dit-il : le temps te guérira,
Et tu verras que Dieu t'éclairera.
Il tire alors tout doucement ſa naſſe
La fait tomber ſur notre incontinent,
L'éleve en l'air, & le met froidement
Sur ſon épaule en guiſe de beſace.

Il eſt fort ſot de ſe voir ainſi pris ;
Et ſa grimace excite nouveaux ris.
Mais dans l'inſtant l'iſle entiere réſonne
D'un bruit confus de ſifflets, de chaudrons ;
Des gens maſqués de toutes les façons
Forment en foule une danſe bouffonne ;
La preſſe augmente ; & le magique bal
Offre l'aſpect d'un ſabat infernal.

Mais les démons qui faiſoient cette fête
N'en eurent pas fort long-temps le plaiſir,
Exorciſés par le pere Tempête,
Il leur fallut de l'iſle déguerpir :
Mais avant tout, le géant les oblige
A députer un des plus éclairés
Pour lui conter par quel rare prodige
De ce ſéjour ils ſe ſont emparés.

L'un d'eux d'un nain prend alors la figure,
D'un ſaut léger grimpe ſur un rocher
Plus élevé que le plus haut clocher,
Et pour exorde il vomit mainte injure.
Paix, dit le prêtre, eſprit d'iniquité.
Garde ſur-tout que ta bouche ne mente.
L'eſprit tremblant : ce qui plus me tourmente,
C'eſt, répond-il, de dire vérité.

Hiſtoire des deux chaſtes Sœurs.

L'iſle jadis fut la plus fortunée,
Que de ſes flots ait baigné l'Océan.
Un météore, un fatal ouragan,
En un moment changea ſa deſtinée.
D'un coup de foudre écraſés à la fois
Le dernier Roi périt avec la Reine.
Parmi les maux que leur trépas entraîne
Sont la licence, & le mépris des loix.

Le peuple en pleurs a perdu l'eſpérance ;
Et cependant de ces chers ſouverains
Reſtent deux ſœurs dont les droits ſont certains.
Un même jour leur donna la naiſſance.
Le Ciel auſſi leur donna mêmes traits,
Même beauté, même eſprit, même grace,
Et toutes deux (ainſi qu'en une glace)
En ſe voyant, contemplent leurs portraits.

La roſe eſt moins à la roſe ſemblable.
Sur l'une enfin, par rencontre admirable,
Si la nature a quelque ſigne empreint,
Sur l'autre auſſi le même ſigne eſt peint.
Moi, qui les ſuis avec un ſoin extrême,
Pour épier le moment ſéducteur
De leur gliſſer mon poiſon dans le cœur,
A chaque inſtant je m'y trompe moi-même.

Malgré leurs droits, & la loi de l'Etat,
Leur couſin propre, un tyran, un barbare
Les dépoſſede, & du thrône s'empare;
Et non content de ce lâche attentat,
Sans nul remords ce monſtre que j'aſſiége,
Sur leur beauté jette un œil ſacrilége,
Et ne pouvant entr'elles faire un choix
Veut des deux Sœurs triompher à la fois.

Rien ne retient ſon audace effrenée.
Il leur découvre à l'inſtant ſes projets,
Et du diſcours veut paſſer aux effets.
De ces horreurs leur ame eſt conſternée.
Son impudence excite leur fureur,
Leurs chaſtes mains s'arment d'un fer vengeur,
Et s'il n'eût fui, de ſon feu téméraire
Son cœur perfide eut reçu le ſalaire.

Le ſcélérat les fait mettre en priſon
Dans une tour, ſeules & déſarmées.
La faim, dit-il, couſines bien-aimées,
De vos rigueurs va me faire raiſon.
Même tourment terminera ma vie;
Mon déſeſpoir m'attache à votre ſort;
Et vous pouvez au gré de votre envie
Choiſir ici les plaiſirs, ou la mort.

Le choix eſt fait, répondent les pucelles;
Un lâche ſeul l'a pû croire douteux.
Si ce trépas n'eſt pas aſſez affreux,
Joins-y, tyran, des tortures cruelles.
Tu n'es hardi que pour nous outrager,
Nous poignarder; non, pour oſer nous ſuivre.
Si, par ta mort, nous pouvions-nous venger,
Avec plaiſir nous ceſſerions de vivre.

Un homme vil croit toujours dans ſon cœur,
Que la vertu n'eſt qu'un maſque trompeur,
Qu'un noble effort, dont il eſt incapable,
N'eſt que chimère ici-bas incroyable.
L'expérience en vain vient le frapper;
De l'héroïſme un trait ſublime & rare
N'eſt à ſes yeux qu'entêtement biſare,
Et rien ne peut enfin le détromper.

Un jour ſe paſſe, un ſecond paſſe encore ;
Mais dans leur ame aucune extrémité
Ne donne entrée à nulle lâcheté.
Un tiers ſuccéde, & la faim les dévore.
Leur fermeté n'eſt point ſoumiſe au temps,
Il coule, & fuit ; leur courage demeure,
Brave la mort qui s'avance à pas lents,
Et ſans frémir fixe leur derniere heure.

Le traître alors pour conſerver ſes jours,
Offre ſes ſoins à ces filles divines.
En s'embraſſant les chaſtes héroïnes,
Et repouſſant ſes indignes ſecours
Rendent au Ciel leur ame noble & pure.
A ce ſpectacle il ſe livre aux fureurs ;
Et le barbare outrageant la nature
S'emporte encor à des excès d'horreurs.

Enfin laſſé de tolérer ſes crimes
De l'univers le Maître ſouverain
Sur le cruel appeſantit ſa main,
Et tout vivant le plonge aux noirs abyſmes.
L'air qu'il ſouilla perdit ſa pureté.
Chacun pour fuir un climat empeſté
S'ouvre un chemin ſur la liquide plaine,
Et ce ſéjour devint notre domaine.

Moi, je te fais exprès commandement,
Dit l'homme ſaint, d'en partir promptement,
Toi, tes conſorts, tes armes, ton bagage.
Avec grand bruit le diable déménage.
Coreſe, Argée, Anglante & Montalban
Sont délivrés. Les charmes diſparoiſſent.
Autant avient à Renaud & Roland;
Peres, enfans, amis ſe reconnoiſſent.

Renaud *s'étonne en voyant* Ferragus
Dans *ſon filet*, qui jure & ſe demene.
Tant de témoins le rendent ſi confus,
Que derechef il abjure Climene,
Puiſqu'auſſi bien elle adore Guidon.
D'être plus ſage il donne ſa parole.
Tous à la fois demandent ſon pardon.
Le bon géant le tire de la géole.

Je vous ai dit, (j'y fais réflexion,)
Qu'étoient venus en l'iſle Merveilleuſe
Bien d'autres gens; faiſons-en mention.
Souvenez-vous de la flotte nombreuſe,
Qui de Calais emmena les Payens.
Lorſqu'ils fuyoient les chevaliers chrétiens.
Le Roi de Thrace étoit de la partie,
Celui de Perſe, & celui de Nubie.

Or tous les trois ſur ces bords enchantés
Par un orage avoient été jettés,
Et tous les trois ſont amans de Deſpine,
Qui, de les voir, offenſée & chagrine
Baiſſe ſon voile, & ſe tire à l'écart
Tandis qu'ailleurs ſe promene Richard.
Le Nubien, qui l'a bien reconnue,
La ſuit de loin ſans la perdre de vue.

Enlevement de Deſpine par Sarpedon.

De l'Océan il la voit s'approcher.
Il fond ſur elle au détour d'un rocher,
Et lui fermant la bouche avec ſon voile
Sur ſon vaiſſeau la tranſporte, & fait voile.
De ſon chagrin ici je ne dis mot,
Ni de Richard qui jure & s'égoſille;
Car le vieux Scric qui pleure encor ſa fille
Aſſez long-temps a croqué le marmot.

Hiſtoire du Scric, Roi des Caffres.

Or, ayant fait en vain par tout le monde
Chercher l'objet de ſa douleur profonde,
Il fait deſſein de quitter ſes Etats,
Et parcourir les plus lointains climats.
Il prend le deuil, il fait noircir ſes armes,
Se fait nommer le Chevalier des larmes,
Et va ſans guide en ſon ennui mortel,
Où le conduit ſon amour paternel.

Un jour marchant le long d'une riviere ;
Il va deſcendre auprès d'une chaumiere.
Là, des pêcheurs le voyant foible & las
Vont l'inviter à leur frugal repas.
Il entre & voit des pêcheuſes gentilles ;
A cette vûe, il trouve tout exquis
Petits poiſſons, lait, fromage, & pain bis.
Gens de ſon âge aiment les jeunes filles.

On s'apperçoit que le bon homme eſt vieux ;
Car s'égayant dans la pauvre cabane,
Il prend plaiſir à tous leurs coq-à-l'âne,
A voir jouer à d'inſipides jeux.
On lui rebat le conte que Pétrone
Nous a laiſſé de certaine Matrone.
Il eſt bien là, qu'il y tienne ſon coin ;
Je l'y prendrai quand j'en aurai beſoin.

Suite de l'hiſtoire de Deſpine.

Suivons ſa fille, elle eſt vraiment à plaindre ;
Ce Nubien pour elle me fait craindre ;
Et par malheur le précieux coffret
Etoit alors aux mains de Richardet.
Il me paroît, Madame, aſſez honnête,
(Dit le tyran qu'on nomme Sarpedon,)
De me reſtraindre à demander en don
Ce que je tiens à titre de conquête.

Qui fait un don doit être en liberté,
Dit la Princeſſe au raviſſeur farouche.
Je crois, Seigneur, qu'un aveu de ma bouche,
Par un amant doit être ſouhaité.
De votre feu que l'ardeur ſe modere,
Votre bonheur en ſera plus certain,
Et je pourrai recevoir votre main
Dans vos Etats, ou dans ceux de mon pere.

Par cette adreſſe elle gagne du temps;
Et cependant on aborde en Nubie,
Où du vieux Roi la joie eſt infinie
Lorſqu'il apprend ces grands événemens.
Il eſt charmé de la belle Deſpine,
Et lui bâtit un ſuperbe palais.
(Le Garbolin ici ſe met en frais,
D'or, de joyaux, il épuiſe une mine.)

Pour l'amuſer, on fait un beau tournoi.
Il n'eſt plus temps que ſon cœur ſe déguiſe;
Car dans trois jours, ſans délai ni remiſe,
Il faut qu'au Prince elle engage ſa foi.
Trois jours ne ſont qu'un inſtant pour la belle,
Quoique ce temps ſe paſſe à s'affliger.
Mais aux enfans ma Muſe me rappelle,
Il faut encor avec eux voyager.

Suite de l'hiſtoire des deux couſins, & des deux ſœurs.

Ils ont repris leur gentille nacelle,
Et les voilà tous quatre en pleine mer,
Légerement fendant le flot amer.
L'Amour les guide en pilote fidele.
Jamais ce Dieu parmi ſes favoris
N'avoit uni de douces ſympathies,
Corps plus parfaits, ames mieux aſſorties;
Ce ſont les Jeux, les Graces, & les Ris.

Tout les amuſe, & rien ne les étonne.
Dans les périls, & dans la volupté,
Même enjouement, & même liberté.
Leur cœur eſt tendre, & leur ame eſt lionne.
Une iſle en feu ſe préſente à leurs yeux;
Tout, d'un accord, les guerriers & les dames
Vont ſatisfaire un déſir curieux,
Et voir de près d'où proviennent ces flâmes.

Rayons brûlans que darde le ſoleil
Sur des rochers polis comme des marbres
Produiſent ſeuls ce feu vif & vermeil.
D'ailleurs la terre y fait croître des arbres;
Et le pays de ſources arroſé
Offre un ſéjour frais & fertiliſé.
Là, nos galans & leurs tendres donzelles
Trouvent bientôt aventures nouvelles.

Dans un réduit de ſaules entouré
On voit danſer une foule incroyable.
Tout en eſt rare, & ſur patron ſemblable
Peuple jamais ne fut élabouré.
Rien au-dehors n'y diſtingue le ſexe :
Point de ſourcils, ni barbes, ni cheveux,
Teint jaune, œil blanc, nez camus, pieds cagneux,
Lévre fendue, & taille circonflexe.

Un Palanquin entortillé de foin
Formoit un thrône, où la Reine accroupie
D'un air coquet jaſoit comme une pie
Avec le Roi couronné de benjoin.
A peine on voit les étrangers paroître
Qu'on les entoure avec ris éclatans ;
La danſe ceſſe, & chacun veut connoître
D'où ſont venus des monſtres ſi plaiſans.

Le Roi ſurpris d'un pareil phénomene
Veut que ſur l'heure au palais on les mene,
Par divers trous, blotis comme renards,
Individus de la même fabrique
Montroient le nez & leur faiſoient la nique
En leur lançant mille inſultans brocards.
Nos gens rioient de pareil domicile ;
Sans le ſçavoir ils étoient dans la ville.

Chaque habitant ſe gratte une maiſon
Avec ſes doigts. La porte eſt une pierre.
Jamais le jour n'entre dans la taniere,
Où verluiſans éclairent à foiſon.
L'eſcorte arrête au milieu d'une plaine,
Où l'on ne voit ni palais, ni demi.
Un tronc pourri qu'a creuſé la fourmi
En cache aux yeux la route ſouterraine.

Bref, les voilà dans *un* vaſte ſalon
Où *leur figure* occupe tout le monde.
Le Roi s'adreſſe au prêtre d'Apollon
Qui ſe vantoit de ſcience profonde.
Les Médecins auſſi ſont conſultés.
Les définir, eſt un point de doctrine,
On doute, on crie, on tâte, on examine,
Chaque ſyſtême a ſes difficultés.

C'eſt, diſoit l'un, un gros poiſſon très-rare;
Il eſt ſans plume, il eſt venu par eau.
Je ne vois point d'écailles ſur ſa peau,
Dit un ſecond; c'eſt animal bizarre,
Comme en nos bois on en voit d'enragés.
Voyez ces os dans ſa gueule rangés,
Dit un troiſiéme; en mordant à la grappe,
Sans dire mot nos foux rioient ſous cape.

Tous ces cheveux de diverſes grandeurs,
Rudes & doux, de diverſes couleurs,
Embarraſſoient très-fort nos philoſophes ;
Puis, comment voir au travers des étoffes ?
Le réſultat fut de les dépouiller
De ces chifons. Alors la comédie
En un clin d'œil viſe à la tragédie ;
Car on commence à les déshabiller.

Des pieds, des mains les belles ſe défendent ;
Mais les guerriers mettant flamberge au vent
A coups preſſés taillent, percent, pourfendent,
Si que tout meurt ou fuit dans un moment.
Le Roi lui-même effrayé du carnage,
Se repentant d'un deſir curieux,
Deſcend du trône, & ſans bruit déménage.
Les chevaliers le ſuivent furieux.

Dans cet inſtant, à travers mille flames,
Un monſtre ſort du plancher qui ſe fond ;
Il ſe ſaiſit des malheureuſes dames,
Et les entraîne en ce gouffre profond.
Aux cris affreux dont retentit la voute,
Montalban court ; & les voit s'abyſmant.
Sans balancer il prend la même route,
Et dans l'enfer ſe plonge tout vivant.

Anglante alors ſurvient & ſe déſole,
Ne trouvant plus des objets ſi chéris.
Il voit le gouffre, & les y croit péris.
Il veut les ſuivre; il s'avance, il y vole:
Mais dans l'inſtant qu'il alloit ſe jetter,
Un bruit confus de combats & d'allarmes,
Des coups, des cris, le cliquetis des armes,
De ſon malheur le font encor douter.

Mais des deux ſœurs la voix triſte & plaintive
Porte l'horreur dans ſon ame attentive.
Dans chaque main il prend un ver luiſant,
Et dans l'abyſme il ſe jette à l'inſtant.
Nos imprudens ſont là très-mal ſans doute;
Je les y vois, je vous jure, à regret,
Et les y laiſſe, hélas! quoi qu'il m'en coûte;
Mais il me faut rejoindre Richardet.

Suite de l'hiſtoire de Richardet.

On peut juger quelle devient ſa rage,
Quand vers le port accouru promptement,
Il apperçoit déja loin du rivage
Tous les vaiſſeaux voguant légerement.
Du raviſſeur voyant la lâche fuite,
Avec fureur tous les Rois Sarrazins,
Guidon, Climene, & les deux Paladins,
Rapidement volent à la pourſuite.

Richard s'exhale en regrets ſuperflus ;
A haute voix il appelle Deſpine.
A ſon eſprit elle ne s'offre plus
Avec ſes traits & ſa grace divine.
De la fureur le barbare pinceau
La peint en pleurs, ſanglante, échevelée ;
Il fuit en vain : dans ſon ame troublée
La jalouſie acheve le tableau.

En cet état Ferragus le rencontre,
Et les géans viennent le conſoler.
Avec douceur Tempête lui démontre
Qu'il faut agir & non ſe déſoler.
Fracaſſe alors apperçoit une barque,
Et le coffret s'offre à ſon ſouvenir ;
L'eſpoir en lui commence à revenir,
Et plus tranquille avec eux il s'embarque.

Le beſoin d'eau les force d'aborder
Au premier port ; & c'eſt l'iſle Enflammée.
Ils prennent terre ; une foule allarmée
A leur aſpect paroît s'intimider.
En approchant l'habitant prend la fuite.
Si quatre enfans ont cauſé tant de peur,
Jugez combien les géans & l'hermite
Doivent dans l'iſle inſpirer de frayeur.

Richard ſaiſit un de ſes inſulaires.
Le malheureux lui conte ingénument
Tout ce qu'il ſçait des amans téméraires,
Et qu'ils ſont pris dans un enchantement.
Le Paladin s'y fait ſoudain conduire,
Et les géans découvrent le terrier.
Pour cette fois le ſoleil y vient luire,
L'intérieur ſe montre tout entier.

L'air s'obſcurcit de la vapeur du ſoufre.
Sans s'étonner le Paladin vaillant
D'un ſaut leger s'élance dans le goufre.
A la clarté de l'inſecte brillant,
Sous une voute il pénétre avec peine.
Il apperçoit un monſtre terraſſé,
Et ſes couſins le tenant embraſſé,
Mais épuiſés, & prêts à perdre haleine.

Les jeunes ſœurs, pâles, ſans ſentiment,
Sont à ſes pieds déja preſque ſans vie.
Si ſon ſecours eût tardé d'un moment,
Aux quatre amans elle eût été ravie.
Il court au monſtre, & ſe tourmente en vain;
A tous ſes coups il eſt impénétrable.
Au ſomnifere il a recours ſoudain;
L'animal céde au ſommeil qui l'accable.

Je vous ai dit les effets tout puiſſans
De certaine herbe au coffre renfermée.
Par ſa vertu la troupe eſt ranimée.
Propos d'amour, diſcours reconnoiſſant,
Sont des détails, lecteur, que je ſupprime.
Puis pour ſortir de ce lieu de guignon,
De Ferragus il fallut le cordon.
Tout, juſqu'au monſtre, eſt tiré de l'abyſme.

Les chevaliers regagnent le vaiſſeau,
Et les deux ſœurs leur tiennent compagnie.
Ils prennent tous le chemin de Nubie.
Et l'animal ? La mer fut ſon tombeau.
Mais les géans ? Sur un autre navire
Ils ſont partis. Eh quoi, ſans Ferragus ?
Oui ; tout à fait du monde il ſe retire ;
Et dans cette iſle il veut vivre reclus.

Un tel deſſein marque un retour ſincère ;
Mais nous verrons combien il durera.
Nulle beauté là ne le tentera.
Je le voudrois plus que je ne l'eſpère.
Mais je m'amuſe à raiſonner ici
Pour gagner temps ; car j'ai l'ame chagrine
D'être obligé de parler de Deſpine.
Son terme expire, & j'en ſuis en ſouci.

Suite de l'hiſtoire de Deſpine.

A Sarpedon qui l'obſéde & le preſſe,
Elle a deſſein d'ouvrir enfin ſon cœur.
Je ſçais aſſez, lui dit-elle, ſeigneur,
Que vous avez compté ſur ma promeſſe;
Mais ſi l'honneur a du pouvoir ſur vous...
Il l'interrompt, pâliſſant de courroux;
Son cœur frémit de ce qu'elle va dire.
Je dois, dit-il, au palais vous conduire.

Là vos ſermens me ſeront *confirmés*,
Et vous pourrez *dire que* vous m'aimez.
Il n'eſt *pas* temps qu'ici je vous écoute;
De votre foi je ne forme aucun doute.
Avec plaiſir rempliſſez ce devoir.
Je le deſire, & j'y compte, madame.
J'ai pour garans du bonheur de ma flamme,
Ma volonté, mon amour, mon pouvoir.

Cet air farouche & cet ordre barbare
De la Princeſſe irritent les ennuis.
Vous abuſez de l'état où je ſuis,
Dit-elle alors; mais ici je déclare
Qu'un autre amant a mon cœur & ma foi.
Souvenez-vous que je ſuis ſouveraine;
Et ſans preſcrire ou l'amour ou la haine,
Quittez un ton qui n'eſt pas fait pour moi.

A ce diſcours le flambeau des Furies
Porte ſes feux dans le ſein du jaloux.
Si je n'ai ſçû te plaire comme époux,
Je ſçais du moins punir les perfidies,
Dit-il alors; tu ne m'impoſes pas.
Quand pour combattre un traître qui t'offenſe
De ton aveu j'entreprens la défenſe,
Ton lâche amour te jette dans ſes bras.

C'eſt bien à toi, dans ton ardeur infâme,
A réclamer les droits des ſouverains!
Ceux que trahit ton impudique flâme,
Le ſang d'un frere & tes Dieux, ſont-ils vains?
Oublions ceux que j'obtins de toi-même;
Tu ne vaux pas l'honneur que je t'ai fait.
De ton refus l'impudence eſt extrême;
Mais ton trépas expiera ce forfait.

En finiſſant, le Nubien féroce
Par les cheveux traîne cette beauté.
Un cri s'éleve à cette cruauté.
Chacun frémit de l'attentat atroce;
Mais ſans pitié pour de ſi doux appas,
Ce monſtre indigne, en ſa rage obſtinée,
Leve un poignard ſur cette infortunée.
Son pere accourt & lui retient le bras.

La triſte Reine eût bravé ſes outrages ;
Mais du tyran les reproches cruels,
Et de ſon cœur les ſecrets témoignages,
A chaque mot, portent des coups mortels.
Les yeux baiſſés, ſans jetter une larme,
Elle s'abſorbe en ſa confuſion ;
Et le vieillard que tant de douceur charme,
Se laiſſe aller à la compaſſion.

C'eſt un cruel ; mais ſon fils *le ſurpaſſe*.
S'il a permis qu'on *déſarmât* ſa main,
C'eſt qu'il conclut dans ſon cœur inhumain,
Qu'une mort prompte eſt pour elle une grace.
Elle mérite un ſupplice nouveau.
Je veux, dit-il, prolonger ſa ſouffrance,
Et l'enfermant vive dans un tombeau,
Long-temps goûter une lente vengeance.

Il en ordonne à l'inſtant l'appareil.
Dans un palais de ſuperbe ſtructure,
Eſt une voute auſſi vaſte qu'obſcure,
Impénétrable aux rayons du ſoleil ;
Séjour affreux où deux lampes funébres
Trop foiblement combattent les ténébres.
Là la princeſſe en longs habits de deüil,
Par le barbare eſt conduite au cercueil.

Mille guerriers ſont choiſis pour ſa garde ;
Et l'ordre eſt tel, que s'il peut arriver
Qu'un chevalier pour elle ſe haſarde,
Seul contre tous il devra s'éprouver.
Si le héros parvient à les abattre,
Lors Sarpedon daignera le combattre ;
Mais s'il ſuccombe à ce premier effort,
Devant Deſpine il doit ſubir la mort.

Tant de tourmens dont ſon cœur eſt la proye ;
Ont à tel point allarmé ſa raiſon,
Que le moment qui ferme ſa priſon,
(Peut-on le croire !) eſt un moment de joye.
Enfin, dit-elle avec un grand ſoupir,
Grace au Deſtin dont la rigueur m'opprime,
A d'autres yeux je n'ai plus à rougir
Du tendre amour dont on me fait un crime.

Quoi ! ſuis-je donc criminelle en effet ?
Conſulte-toi, malheureuſe Princeſſe.
Dois-tu haïr l'objet de ta tendreſſe ?
T'eſt-il permis d'adorer Richardet ?
Mais envers moi quelle eſt donc ſon offenſe ?
Il a voulu l'expier par ſa mort !
Ce n'eſt enfin qu'une juſte défenſe,
Et ſon forfait n'eſt que celui du ſort.

Avoit-il ſçû qu'il me privoit d'un frere !
Moi-même, hélas ! lorſque mon cœur bleſſé
Prévint l'aveu de ſon ardeur ſincère,
Ai-je donc ſçû qu'il m'avoit offenſé ?
Mais on me dit : (on connoît ma foibleſſe)
Que cet amour eſt contraire à ma loi.
Ah ! que les Dieux ſçavent bien mieux que moi
Combien Richard mérite de tendreſſe !

O vérité ! pourquoi te *caches-tu ?*
Si ta lumière *eſt inconnue* aux hommes,
Nous pourrons donc, aveugles que nous ſommes,
Pécher encore en aimant la vertu !
Non ; cette idée impie & téméraire
Ne peut entrer dans un cœur innocent.
Ce feu ſi pur que mon ame reſſent,
N'eſt qu'un rayon du flambeau qui m'éclaire.

Non, Richardet ! je ne vis que pour toi ;
La même ardeur pour Deſpine t'enflamme.
Si pour deux corps les Dieux n'ont fait qu'une ame,
Leur union n'*offenſe* pas leur loi.
Que dis-je ? Aimer, n'eſt que leur rendre hommage.
J'adore en toi leur plus parfaite image ;
Et tout mon crime eſt d'avoir en ce jour
Oſé rougir d'un légitime amour.

Suite de l'hiſtoire du Scric.

Tandis qu'ainſi la belle s'encourage,
Et rétablit le calme dans ſon cœur,
Le ſon d'un cor de ſiniſtre préſage,
Pour elle enfin annonce un défenſeur.
Toute la garde a ſoudain pris les armes ;
Et dans la place avance avec orgueil
Un guerrier ſombre & tout couvert de deüil.
C'eſt, comme on ſçait, le chevalier des larmes.

Ce triſte pere avoit enfin appris
Le ſort cruel de ſa fille ravie.
Malgré ſon âge il avoit entrepris
De la ſauver ou de perdre la vie.
Il eſt inſtruit des loix de ce combat,
Et qu'il doit ſeul avoir affaire à mille ;
Mais il mépriſe un lâche aſſaſſinat,
Et voit leur nombre avec un front tranquille.

Je viens, dit-il, maintenir contre tous,
Que fauſſement la Princeſſe eſt noircie ;
Que Sarpedon eſt un traître, un jaloux,
Et qu'au combat ici je le défie.
Le Scric à peine a prononcé ces mots,
Que cette foule avance avec audace.
Tel qu'un rocher ſtable au milieu des flots,
Le guerrier rit de leur vaine menace.

S'il eût été ce qu'il fut autrefois
Dans l'âge heureux de ſes premiers exploits,
Son cimeterre auſſi craint que la foudre,
En un clin d'œil les eût réduits en poudre.
Et même encor, malgré ſes cheveux blancs,
Son bras puiſſant frape, étonne, diſperſe :
Son fier courſier choque, mord & renverſe.
Tout eſt jonché de morts & de mourans.

Déja le Scric ardent & plein de gloire,
De ſon côté voit pancher la victoire ;
Déja tout fuit. Mais, ô rage ! ô douleur !
La ruſe enfin ſurmonte la valeur.
Même en fuyant, ces ennemis timides
Sur le héros lancent leurs traits perfides ;
De mille dards ſon cheval eſt percé ;
Il tombe & meurt, & lui-même eſt bleſſé.

A ſon malheur il paroît inſenſible.
Il frape encore ; & le lâche vainqueur
N'oſe de près défier ſa fureur.
Dans cet état il eſt encor terrible :
Mais par la playe ouverte dans ſon flanc,
Il perd enſemble & ſa force & ſon ſang.
On l'environne, on le ſaiſit ſans peine,
Et ſur un char au palais on le mene.

Le Roi ſoudain reconnoît le guerrier.
Mon général devient mon priſonnier.
J'en rens, dit-il, grace à la deſtinée.
Toi ſeul peux vaincre une fille obſtinée.
Pour un chrétien, pour un lâche aſſaſſin
Qui te priva d'un fils, elle d'un frere,
Bravant les Dieux, déshonorant ſon pere,
Un fol amour brûle au fond de ſon ſein.

A la raiſon tâche de la réduire;
C'eſt à ce prix que je ſauve tes jours.
De l'art alors il reçoit les ſecours,
Puis au tombeau le Roi le fait conduire.
Laiſſons le pere & la fille cauſer.
Mais le Roi Charle accablé de vieilleſſe,
N'a pas le temps de ſe tranquilliſer;
Troubles nouveaux le tourmentent ſans ceſſe.

Suite de l'hiſtoire de Charlemagne.

Voici d'Eſpagne un courier de malheur,
Du chaſte Alphonſe apportant la miſſive
Qui lui détaille avec douleur très-vive
Des Sarrazins l'implacable fureur.
Ils ſont venus du fonds de la Libie,
Sans nul prétexte, envahir ſa patrie:
Et s'il n'eſt pas aidé par les chrétiens,
L'Eſpagne entiere eſt ſoumiſe aux payens.

De ce bon Roi la ſainte ame allarmée,
Pour prévenir un déſaſtre auſſi grand,
Dépêche en hâte à Renaud & Rolland,
Et fait ſoudain aſſembler une armée ;
Et non content d'accorder ce ſecours,
Il veut encore, au péril de ſes jours,
(Tant pour la foi ſon zéle le talonne)
Le commander, & combattre en perſonne.

Suite de l'hiſtoire de Ferragus.

Les Paladins viendroient *bien* à propos ;
Mais vous ſçavez ce qui tous les occupe,
Hors Ferragus qui ſe tient en repos,
Et n'a ſouci de cornette ni jupe.
L'avez-vous crû ? Pour moi, j'en ai douté.
Quand dans les os le vice s'enracine,
Tout eſt égal, la laideur, la beauté.
Tous mêts ſont bons dans une faim canine.

En moins d'un mois, pour un tendre bijou,
Se prend d'amour notre humble anacorette.
La parenté du joli Sapajou
N'approuve pas cette ardeur indiſcrette.
Que fait l'hermite ? Un jour, malgré ſes cris,
Sur une barque il la porte & l'emmene.
Vous connoiſſez le moderne Pâris ;
Il faut auſſi vous peindre ſon Helene.

Vos yeux jamais n'ont rien vu de ſi beau.
Taille, d'un pied ; ventre, en porte-manteau ;
Œil blanc, ſortant comme ceux de lamproie,
Front long & plat, jambe groſſe, pieds d'oie,
Le teint jaunâtre, & la peau de treillis,
Nez écraſé, les ſeins faits en beſace,
Laine entre deux qui gagne le taillis,
Voilà les traits ; ſuppléez-y la grace.

Mon cher Lecteur, tirons-nous à quartier ;
Laiſſons paſſer un fatras qui m'ennuie ;
Car Ferragus qui n'aime pas qu'on rie
Jette à la mer un équipage entier.
Ils reſtent ſeuls ; ſa dame eſt foudroyée ;
Il meurt de peur qu'elle ne ſoit noyée :
Sa barque enfonce, il la prend ſur ſon dos ;
Fier de ſa charge il traverſe les flots.

Tout l'Océan ſe met à la fenêtre ;
Voici Prothée, Amphytrite, Thétis ;
Les Dieux marins, grands, moyens & petits,
Nymphes, Tritons, viennent ici paraître.
Neptune enfin pour finir tant d'abus
Change en marſouin la belle à large pance,
Et la ſépare ainſi de Ferragus,
Qu'il fait jetter ſur les côtes de France.

Suite de l'hiſtoire de Richardet & des deux amans.

Mais reprenons un plus triſte ſujet.
Vous avez vu le vaillant Richardet
De l'iſle ardente achever l'aventure :
Mais par malheur, dans la caverne obſcure,
Il a laiſſé le précieux coffret.
Autant que lui j'en reſſens de regret ;
Car, entre nous, pour délivrer Deſpine,
Je n'avois pas beſoin d'autre machine.

Ce chevalier dévoré de ſoucis
De Sarpedon craignant la pétulance,
De tous les vents imploroit l'aſſiſtance,
Et chaque inſtant eſt un ſiécle d'ennuis.
Un matelot lui rend enfin la vie.
Je vois, dit-il, la terre de Nubie.
Richard ravi, dans ſon premier tranſport,
Saute à la mer, & nage vers le port.

Mais ſes couſins, & les ſœurs voyageuſes
Plus patiens abordent doucement.
Rien ne les trouble, & les flammes heureuſes
N'exigent pas le même empreſſement.
Etant rejoints, une vieille chagrine
Leur va contant avec grand déplaiſir,
Qu'au jour ſuivant le pere de Deſpine
Doit à ſes yeux ſur l'échafaud périr.

Pour l'engager à régner en Nubie,
Le bon vieillard a fait un vain effort.
Son but n'eſt point d'échapper à la mort,
Pour elle ſeule il ſupporte la vie.
Quoiqu'elle éprouve une vive terreur
Du ſort cruel d'un pere qu'elle adore,
Rien ne ſçauroit déterminer ſon cœur
A ſe livrer au monſtre qu'elle abhorre.

Mais l'heure approche ; & d'un lugubre ſon
L'augure affreux redouble ſes alarmes.
Par des ſoldats, le Chevalier des larmes
Eſt à l'inſtant conduit à Sarpedon.
De ſon trépas la ſentence eſt donnée.
Le fier guerrier l'entend avec mépris.
Sur l'échafaud la Princeſſe amenée
Remplit les airs de ſes funeſtes cris.

Séche tes pleurs, malheureuſe Deſpine,
Lui dit ſon pere, en lui tendant les bras.
Si j'entraînois ce traître en ma ruine,
Je bénirois l'inſtant de mon trépas.
Tout mon regret eſt de t'avoir trahie ;
En te preſſant de lui donner ta foi.
Ce ſeul penſer glace mon cœur d'effroi ;
Péris plutôt, que d'épouſer l'impie.

Après ces mots, d'un air ferme & ſerein
Vers le billot le Monarque s'avance.
L'Exécuteur ſe prépare ſoudain.
Deſpine alors furieuſe, s'élance,
Saiſit le fer dans la main du ſoldat.
Il lui réſiſte, & diſpute contre elle;
L'horreur lui donne une force nouvelle,
Son bras puiſſant le ſecoue, & l'abat.

Déjà ſa main d'un ſang vil eſt trempée.
D'étonnement les *eſprits* ſont frappés;
Du Scric bientôt les liens ſont coupés,
Il en profite, & s'arme d'une épée;
Tous deux unis frappent avec fureur;
Des aſſaillans le courage s'étonne.
Leurs ſeuls regards inſpirent la terreur;
Tels aux combats on voit Mars & Bellone.

En ce moment, Sarpedon furieux
Eſt tranſporté d'une rage incroyable;
Mais dans la place un tumulte effroyable
L'occupe encor d'un ſoin plus ſérieux.
Tout retentit de clameurs & d'alarmes,
Trois chevaliers portent par-tout la mort;
Et l'eſcadron de ſes mille gendarmes
Plie & ſuccombe à leur vaillant effort.

Avec ſa garde, il vole à leur défenſe.
De ſombres feux ſortent de ſes regards,
Pâle, indigné, dans un morne ſilence,
Il voit les ſiens fuyant de toutes parts.
Il cherche en vain les auteurs de l'outrage ;
Le peuple en foule, & les guerriers épars
Dans leur effroi lui ferment le paſſage.
Ses premiers coups tombent ſur les fuyards.

L'eſpoir renaît dans le cœur de Deſpine.
Elle ſe livre au doux preſſentiment
De ne devoir qu'à ſon fidele amant
D'un tel ſecours l'aſſiſtance divine.
Le Scric auſſi calme ſes noirs chagrins,
En s'embraſſant leur ame eſt conſolée ;
Puis tous les deux courent vers la mêlée
Pour ſe rejoindre aux braves Paladins.

Richard ſe ſent agité des furies
Quand le tyran s'offre à ſes yeux jaloux :
Traître, dit-il, frémiſſant de courroux,
Tu vas ici payer ta perfidie.
Ces fiers rivaux, ardens, déſeſpérés,
Tous deux du ſang l'un de l'autre altérés ;
Libres enfin d'aſſouvir leur vengeance,
Avec fureur ſignalent leur vaillance.

A s'offenſer ils mettent leur effort,
Et ſe couvrir leur ſemble une baſſeſſe ;
Trop ſatisfaits, dans l'horreur qui les preſſe
En la donnant, de recevoir la mort.
De ce combat l'affreux ſpectacle effraie,
Sous chaque coup s'ouvre une large plaie ;
De toutes parts on voit le ſang couler,
Et leur armure en mille éclats voler.

Mais tout-à-coup au corps ils ſe ſaiſiſſent,
Leurs bras ſanglans s'étendent, *ſe roidiſſent*,
Ils ſemblent prêts à s'*entredé*vorer.
On en fre*mit*, *on* n'oſe reſpirer,
Tous deux enfin tombent ſur la pouſſiere ;
L'air menaçant, les yeux étincelans,
Vous les voyez le long de la carriere
Rapidement l'un ſur l'autre roulans.

Chacun encor reprend le cimeterre ;
Et l'on diroit à voir leur noble ardeur,
Que comme Antée ils n'ont touché la terre,
Que pour combattre avec plus de vigueur.
Mais Richardet, qu'atteins un coup funeſte,
Raſſemble encor la force qui lui reſte ;
Et dans ſon ſein plongeant le fer vengeur
Du Nubien perce l'indigne cœur.

Après ce coup, il tombe de foibleſſe.
Un froid mortel glace auſſi-tôt ſes ſens.
Deſpine en pleurs auprès de lui s'empreſſe,
Et déchirant ſes vains ajuſtemens,
Elle s'en ſert pour fermer ſes bleſſures.
Le Scrie alors emploie un elixir,
Dont les vertus auſſi promptes que sûres
Ont fait ſouvent du trépas revenir.

Sur le héros ce rare effet s'opere,
Il ſent renaître une douce chaleur;
Il ſe ranime, & revoit la lumiere.
Deſpine frappe & ſes yeux & ſon cœur.
De leurs propos peignez-vous la tendreſſe,
Après les maux qui les ont menacés
Un calme heureux ramene l'allegreſſe;
Un ſeul regard les a tous effacés.

Leur ſort va prendre une face riante;
Vous le croyez? Je le penſois auſſi;
Mais le malheur me perſécute ici.
Ma plume échappe, & je m'impatiente.
Je cherche à rire; & les traits de noirceur
Me font jurer contre un fantaſque Auteur.
Le ſeul récit d'une hiſtoire tragique
Pendant huit jours me rend mélancolique.

Mon cher Lecteur, vous êtes dégoûté
D'un triſte Chant rempli de funérailles,
De trahiſons, de démons, de batailles.
Mais ſçavez-vous ce qu'il m'en a coûté ?
S'il ne ſurvient quelque conte pour rire,
Dont nous puiſſions encor nous amuſer ;
Je quitte tout, & je briſe ma lyre.
Mais il eſt tard ; allons-nous repoſer.

FIN DU SIXIÈME CHANT.

INBY - OXFORD -

REMARQUES

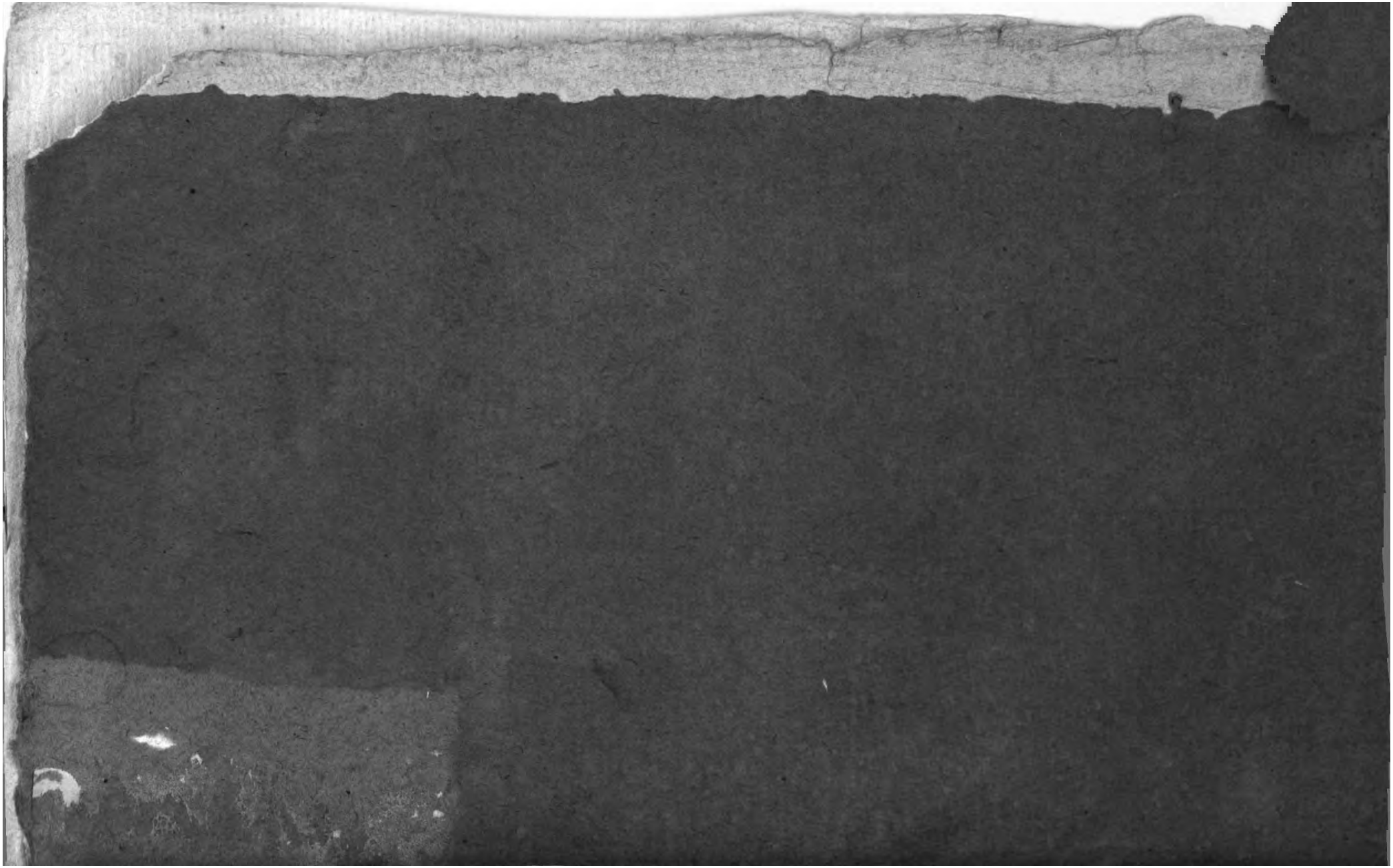
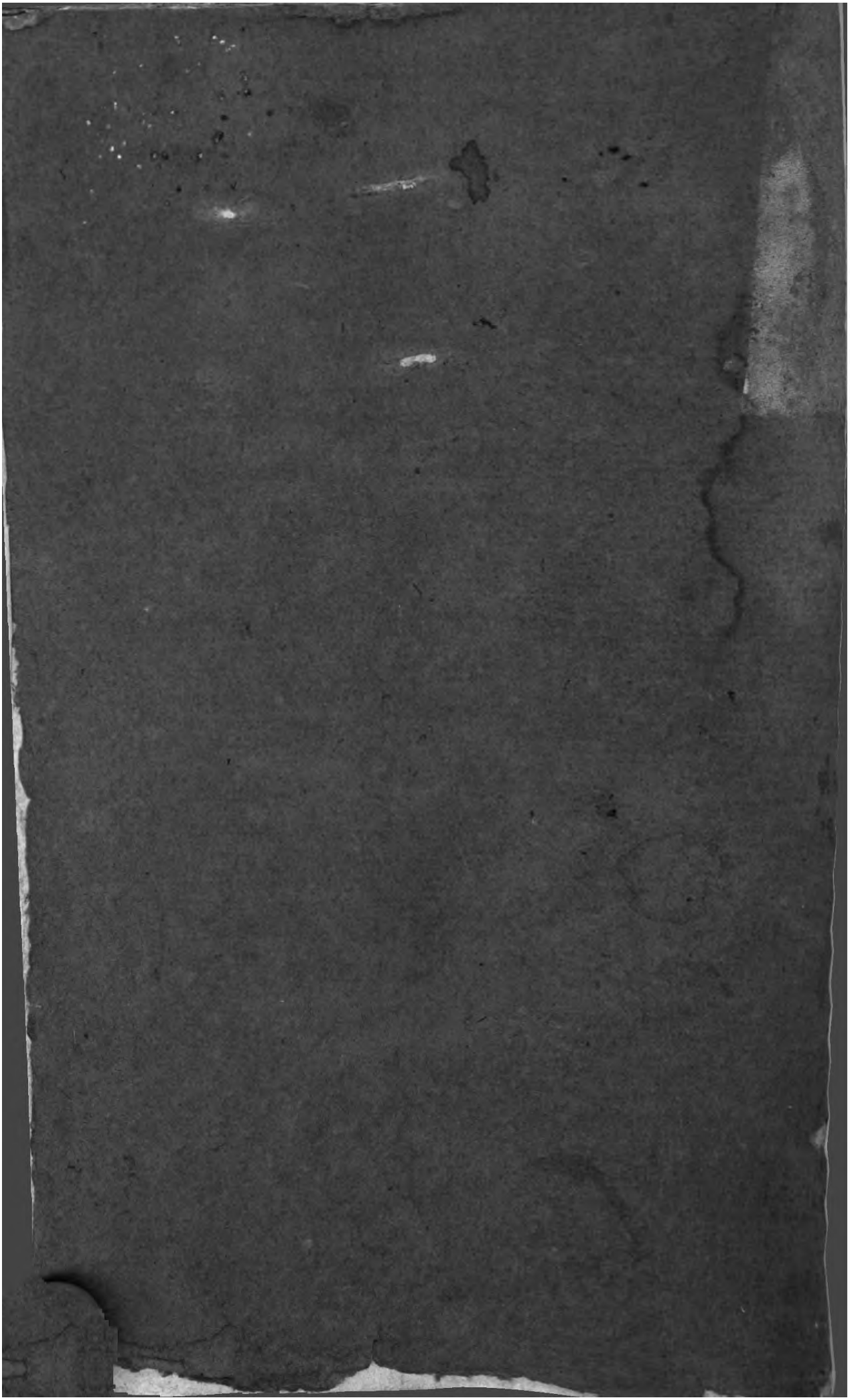
REMARQUES
SUR LE SIXIÉME CHANT.

Ce Chant comprend les treiziéme, quatorziéme & quinziéme de l'original.

J'ai beaucoup abrégé les aventures de l'iſle Merveilleuſe. Après l'enlevement des deux ſœurs par le Satyre, & dans la rencontre que font Roland & Renaud des Bacchantes, il y a des groſſieretés inſoutenables, dont les honnêtes gens ne peuvent rire. L'Auteur paroît ſe plaire à ce genre de poliſſonnerie, & n'en manque jamais l'occaſion. On ne me ſçaura pas mauvais gré de n'avoir pas conté l'hiſtoire de la Matrone d'Epheſe.

L'Auteur fait faire deux cens mille en une nuit à Ferragus nageant avec le cadavre de ſon affreuſe maîtreſſe, morte d'un coup de foudre. Tous les Dieux Marins ſe divertiſſent de ce ſpectacle, & les Déeſſes plus délicates, Thétis groſſe, qui craint que ſon fruit n'en ſoit marqué, obtiennent de Neptune ſa métamorphoſe en poiſſon.

Il vaut mieux raccourcir un Chant que de le remplir aux dépens du goût. Même dans un Ouvrage auſſi fantaſque que celui-ci, il me ſemble qu'il doit y avoir des limites au déſordre de l'imagination. On paſſe des écarts, des idées poëtiques, mais non un renverſement total qui pour l'ordinaire n'amene point de beautés.

TAYLOR-OXFORD-INST.

68695716